HAL
open science

La faune sauvage dans l'espace urbain : carnet de découverte des mondes cachés

Anne-Lise Sévignon

▶ To cite this version:

Anne-Lise Sévignon. La faune sauvage dans l'espace urbain : carnet de découverte des mondes cachés. Architecture, aménagement de l'espace. 2020. dumas-03135015

HAL Id: dumas-03135015
https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03135015v1

Submitted on 8 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

LA FAUNE SAUVAGE DANS L'ESPACE URBAIN

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS AUTEURS

Anne-Lise Sévignon

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Illustration couverture : linogravure encre noire, création et réalisation personnelle
Illustration interne : linogravure encre noire, conception et impression avec Maxime Poirier

Photographie réalisée à l'aide d'un Canon EOS 550D (généreusement prêté par le service informatique de l'ENSA Nantes)

LA FAUNE SAUVAGE DANS L'ESPACE URBAIN

Carnet de découverte des mondes cachés

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Mémoire de master par Anne-Lise Sévignon
sous la direction de Frédéric Barbe
École Nationale d'Architecture de Nantes
Août 2020

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Je suis particulièrement reconnaissante envers les personnes engagées qui ont accepté de répondre à mes questions avec passion et attention durant cette période de confinement.

Je remercie Frédéric Barbe pour son soutien, son intérêt et son suivi.

Merci à mes ami·e·s pour leurs avis, leurs relectures et leurs participations sauvages à ce mémoire.

Merci au personnel de la bibliothèque pour ses bons conseils.

&

Merci à mes parents qui ont passé le temps du confinement et de la rédaction de ce mémoire avec moi et spécialement à ma maman pour son regard critique.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Sommaire

I - La faune sauvage vue par une étudiante en architecture : Préambule & Introduction 12

II - La faune cachée 24

Le sauvage anthropophile 26

Les cités européennes : un biotope comme un autre ? 30

Les grues de Nantes 38

Les grues de Hambourg 56

A la recherche du détail troublant 64

III - La place de l'animal sauvage en ville 72

Rats des villes ou rats des champs ? 74

Adaptation des bêtes, fascination des êtres 92

Inégalités d'adaptation des espèces 102

La ville déteste-t-elle les animaux ? 120

IV - Vers une meilleure cohabitation 126

La pédagogie 128

L'architecture et l'urbanisme 138

L'acceptation et la controverse 160

V - Parenthèse ouverte sur la ville de demain : Analyse & Conclusion 166

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Lexique

animaux grégaires : *tendance instinctive qui pousse des individus d'une même espèce à se rassembler en troupeau. Définition du CNRTL*

anthropocène : *une nouvelle époque géologique qui se caractérise par l'avènement de l'humanité comme rôle déterminant de changement sur Terre, surpassant les forces géophysiques.*

anthropophile : *se dit des végétaux et des animaux qui vivent dans des lieux fréquentés par l'être humain*

Bretagne Vivante : *association d'utilité publique, agréée pour la protection de l'environnement en Bretagne et Pays de la Loire, en région naturelle protégée et en milieu urbain*

biotope : *milieu biologique présentant des facteurs écologiques définis, nécessaires à l'existence d'une communauté animale et végétale donnée et dont il constitue l'habitat normal. Définition du CNRTL*

centre de ressource TVB (Trame Verte et Bleue) : *composé de plusieurs structures pour le déploiement de la politique Trame verte et bleue, visant à intégrer la biodiversité dans les décisions d'aménagement du territoire, en s'attachant à la préservation et la remise en bon état des continuités écologiques.*

FAE (Fédération des Amis de l'Erdre) : *association fédératrice de personnes afin de protéger et de valoriser un patrimoine naturel commun: l'Erdre et ses affluents*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Lexique

LPO (Ligue de Protection de Oiseaux) : *première association de protection de la nature en France, reconnue d'utilité publique, elle met en œuvre des plans nationaux de restauration d'oiseaux et de sauvegarde des espèces*

métropoles : *ensemble urbain de grande importance qui exerce des fonctions de commandement, d'organisation et d'impulsion sur une région et qui permet son intégration avec le reste du monde. Définition de Géoconfluences*

« cités-États » : *Stadtstaaten en allemand. Un «Land» étant un État fédéré d'Allemagne, une cité-État se constitue à elle seule comme un des seize « Länder » constituée d'une assemblée et d'un gouvernement. Il en existe trois : Berlin, Hambourg et Brême.*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Interviewé·e·s

GANNE Olivier : *ancien coordinateur départemental et chargé de mission au niveau régional au sein de Bretagne vivante. Interviewé le 5 mars 2020 dans les bureaux de Bretagne Vivante à Nantes*

MONNIER Gwendoline : *médiatrice au sein de la FAE. Rendez-vous téléphonique le 12 mars 2020*

PAILLARD Clarisse : *cheffe de service Biodiversité Nature Agriculture de Nantes Métropole. Rendez vous téléphonique le 24 mars 2020*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

I - La faune urbaine vue par une étudiante en architecture

ÉCOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Préambule

J'habite depuis ma naissance à Peumerit dans la campagne finistérienne dans un cadre paysager composé de champs et de bois. Les dernières vacances de Noël m'ont permis de retrouver l'ambiance familiale au sein de notre chaumière et le contexte totalement différent de mon actuel lieu d'habitation à Nantes. L'environnement de mon enfance est propice à des rencontres animalières régulières et j'ai toujours aimé observer mes voisins sauvages. Depuis la fenêtre de ma chambre, j'observe la scène qui se joue devant moi, chaque jour différente : mon jardin bordé de rosiers colorés aux printemps et blanc de givre en hiver, la petite route qui longe le ruisseau entouré de roseaux verdâtres et le fond de scène qui clôt ma vue sur l'horizon par un bois de pins et de chênes. Mes parents sont passionnés d'ornithologie et ont installé des mangeoires et abreuvoirs en face de la fenêtre de la cuisine pour admirer ce ballet sauvage, surtout lors de la saison froide. Cet intérêt pour la faune sauvage m'a été transmis principalement par mes parents. Le temps que nous avons pris, en famille, à observer l'écosystème qui entourait notre maison ainsi que les heures passées dans mon jardin, seule, à découvrir chaque recoin caché, à explorer le bois, à me raconter des histoires dans un milieu presque féerique ont développé mon imagination. Quelques photos, prises ces dernières années, des visiteurs désirés de notre jardin, sont affichées sur le mur blanc de notre garage. On peut apercevoir des rouges gorges, sittelles, mésanges, verdiers, pinsons, moineaux et même quelques poules et poules faisanes, etc. De nuit, la vie extérieure est encore plus active. De ma chambre, j'entends très souvent les chouettes, renards et autres prédateurs nocturnes durant leurs recherches de proies dans la nuit. Je souhaite conserver ce regard émerveillé sur ce qui m'entoure, qu'on pourrait penser de candide, mais ce mémoire est le fruit de mes observations, de mes recherches et ont abouti à mon analyse. Je tiens à ce que l'écriture soit le reflet de mon imaginaire et de mes voyages dans la ville de Nantes ou ailleurs.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Photo d'archive de 2005

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS À DROIT D'AUTEUR

ECOLE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Introduction

Mon séminaire de mémoire débute à l'aube de ma cinquième année d'études en école d'architecture. À ce moment là, la question du sauvage en ville et plus particulièrement dans les villes européennes me pose question depuis déjà presqu'un an. Mon expérience en tant qu'Erasmus à Hambourg, ainsi que mes voyages en Europe au cours de l'année passée, m'ont ouvert les yeux sur une biodiversité dite « *sauvage* » qui s'épanouit dans le paysage urbain.

Je ne suis ni naturaliste, ni biologiste, ni photographe animalier, ni même encore architecte. C'est pourquoi ce mémoire traite le sujet avec une approche singulière et personnelle où je veux rendre un état des lieux sensible de la part sauvage des villes. Mais quelles villes ? Nantes est une réponse définie. C'est une métropole d'échelle européenne où j'évolue depuis maintenant cinq ans et que je connais bien avec des enjeux sociaux, politiques et écologiques particulièrement intéressants. Lors de ma toute première réflexion, je pensais également à Bruxelles pour l'ampleur de cette capitale et les recherches déjà présentes sur ce domaine. C'est la ville d'Europe par excellence : vivante, urbaine où, pourtant, tous les animaux sauvages sont protégés. Les associations écologistes se battent pour préserver les nombreuses friches naturellement riches en faune et flore. Mais les pouvoirs publics sont tiraillés entre les espaces verts aménagés et les sanctuaires de biodiversité. Néanmoins, de nombreux travaux sont déjà en cours et malgré le fait que je sois fascinée par cette ville belge, je me sens plus légitime à raconter des expériences vécues sur le long terme. Hambourg sera donc la seconde cité choisie en analogie avec Nantes car, après un an passé à la découvrir sur des aspects que j'expliciterai plus loin, la faune de ce territoire urbain et industriel m'a particulièrement marquée.

La question de la « nature » en ville ne se retrouve pas seulement dans les grands parcs bien taillés et les espaces verts quadrillés. Pour comprendre la biodiversité urbaine il faut prendre en compte tou·te·s ses habitant·e·s même ceux qui se cachent dans les îlots, les cimetières, les souterrains et sous les pavés, etc. Les villes contribuent parfois à des colocations surprenantes entre l'être humain et les animaux sauvages qui deviennent, de fait, des citadins

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

à part entière. Dans le cadre de mes études d'architecture je me demande quelles améliorations nous pourrions apporter dans notre domaine pour repenser la cohabitation entre les habitant·e·s de métropoles et les animaux non-domestiqués.

L'urbanisation des cités s'est édifiée de manière très différente, selon l'endroit de la planète où elle est réalisée, et se forme parfois par strates aléatoires pour certaines villes anciennes. Pour ce qui est des nouvelles métropoles – ou celles reconstruites après destruction – l'organisation est pensée principalement pour les citadins humains mettant en péril un grand nombre d'espèces vivantes non-humaines. L'oubli de l'écosystème dans le milieu urbain génère des problématiques spécifiques aux cités occidentales. De plus, les évolutions des modes de vie engendrent de nombreux maux aux habitant·e·s des agglomérations. Vivre en ville est même devenu une aventure, les nouveaux arrivant·e·s, peu habitué·e·s à ce qui leur apparaît comme une jungle urbaine, utilisent le mot « conquête » : la conquête d'un milieu extrêmement transformé, dénaturé qui nous paraît être paradoxalement plein de sauvagerie. Pourtant, de plus en plus de citoyen·e·s choisissent un mode de vie citadin et depuis 2007, la moitié de la population mondiale vit en ville – contre 30 % en 1950. Ces mouvements peuvent être un choix, une contrainte liée au travail ou pour bien d'autres raisons.

Tout·e acteur·rice tel·le que les chercheur·se·s ou les urbanistes qui participent à l'ingénierie des métropoles font face à de nombreuses problématiques contemporaines. Ils se confrontent aux enjeux qui touchent à la mobilité intra-ville ou inter-communale et doivent résoudre les difficultés liées aux déplacements quotidiens de plus en plus lointains des riverain·e·s. L'accessibilité aux commerces, aux espaces publics, aux espaces verts est devenue une valeur essentielle afin d'avoir une ville dite de proximité économique et créatrice de liens sociaux. Nathalie Blanc parle même « *d'échec des politiques urbaines (PLU, PCA ...) menées depuis vingt ans pour produire la ville de demain* » dans un extrait tiré de son livre « *Les animaux et la ville* »[1] édité en 2000. Mais depuis vingt ans pour Nathalie Blanc, ou depuis

1. « Les animaux et la ville » de Nathalie Blanc, Paris, Odile Jacob, 2000, 232 p.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

quarante ans pour nous en 2020, les problématiques restent – avec certaines nuances – les mêmes, et ceci malgré les changements et les évolutions dans les engagements politiques en matière d'environnement urbain. Certaines de ces questions demeurent d'actualité. Depuis l'urbanisation outrancière du xxe siècle, et depuis quelques années surtout, beaucoup de recherches et d'études sont faites, sur des questions environnementales. Mais, nous allons le voir, « nature en ville » et préservation de la biodiversité ne veulent en aucun cas dire la même chose. Voir la ville à travers la place de l'animal sauvage ouvre une nouvelle perspective d'étude et qui pourrait amener une transformation positive de l'urbanisation, qui prendrait enfin en compte les différents flux imperceptibles mais vitaux à la vie humaine et non humaine.

Je souhaite questionner la cohabitation entre les humains et les animaux. Pourquoi sont-ils présents dans un milieu hybride, contrôlé où la biodiversité a une place limitée ? Comment investissent-ils les cités et quelles solutions pourraient permettre une meilleure cohabitation entre espèces ? Par une première approche sensible, je propose d'entamer la découverte des mondes cachés. Je poursuis par l'alternance de parties théoriques et de récits comme un journal de bord d'exploration urbaine et rurale.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Récit 1 - Contre-temps

J'ai beau espérer, vérifier trois fois la météo sur mon téléphone, épier le ciel à la recherche d'un rayon de couleur orange au lever du soleil mais rien. À Nantes, à cette période de l'année c'est le gris qui domine le plafond naturel de la ville. Chaque jour, j'ouvre mes volets fébrilement dans l'espoir d'entrevoir la lumière chaude à travers les percements. C'est au moment d'apercevoir le sol mouillé, détrempé du trottoir que mes espoirs s'évanouissent. Aujourd'hui encore, je n'irai pas le long de la Loire qui déverse son trop plein d'eau sur chaque sentier la bordant de trop près. Je ne prendrai pas mon vélo pour aller jusqu'aux prairies de Rezé, je ne déambulerai pas tôt le matin dans le centre-ville encore endormi mais qui, sous cette pluie battante, est loin d'être silencieux. Je me rassure en me disant que nous ne sommes pas encore au printemps, que la biodiversité ne s'est pas encore éveillée de son sommeil hivernal. Les arbres sont encore nus, le vent froid glace les passants qui marchent, têtes baissées sous leurs capuches. Les oiseaux sont silencieux. J'ai toutefois aperçu, un soir de janvier, un ballet d'étourneaux dansant dans le ciel nantais, venu se protéger en essaim bruyant dans les arbres de la chaussée de la Madeleine. Je me console de cette condition météorologique, de toute façon hors de mon contrôle, en pensant aux livres, articles, documentaires, conférences, films, podcast, émissions et interviews que je vais analyser au préalable de mon exploration secrète de la ville. Mon appareil photo est prêt, le plus souvent possible à portée de main et il me reste mon téléphone portable en cas d'extrême urgence animalière. Telle une exploratrice d'un monde encore inconnu - du moins ignoré - je prépare des cartes afin de déterminer, avec l'aide d'acteurs de la biodiversité Nantaise, les endroits propices aux rencontres avec la faune sauvage. Le programme de ce printemps 2020 est déjà bien rôdé lorsque la nouvelle du confinement arrive soudainement. Retour dans ma maison de campagne, je suis loin d'être à plaindre, le jardin est grand et nous sommes, à l'heure où j'écris, tous en bonne santé. Mais je ne peux m'empêcher de penser à la faune et flore nantaises sortant de leurs anesthésies froides. Je m'émerveille, cependant, de

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

redécouvrir un paysage que je n'ai pas apprécié depuis quelques années, que j'ai presque oublié d'admirer, celui de mon enfance. Les petites bêtes parcourent mon jardin. L'heure est à l'observation, mais pas celle de la Chézine ou de l'Estuaire de la Loire. J'espère cette fois, non que le soleil pointe ses rayons sur la biodiversité somnolente, mais que je puisse rapidement regagner la ville de façon sereine afin de vérifier si, comme le disent de nombreux journaux, « *la nature a repris ses droits* ».

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

II - La faune cachée

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Une fois la notion du mot sauvage clairement définie, nous irons explorer Nantes. J'ai appris à connaître ma ville d'étudiante. Dans un premier temps, avec un regard innocent et inconscient sur la qualité de vie de la biodiversité. M'orienter dans ce nouveau cadre, repérer les lieux utiles, découvrir la ville les yeux grand ouverts occupèrent d'abord toute mon attention. J'ai appris, comme les autres, à aiguiser mon regard sur un milieu inconnu. Puis, comme les autres, j'ai appris à être critique. Une fois ce visage candide endormi, j'ai cherché la face cachée de la ville. J'ai essayé de comprendre le fonctionnement interne de la machine, ses recoins, ses espaces réglés au cordeau mais aussi les différentes temporalités de la cité et de ses habitant·e·s. Pour Hambourg, tout ce processus a été compressé. Au lieu de cinq ans passés dans la métropole française, j'y suis restée seulement onze mois et demi. Cependant, tout a été plus rapide et d'une intensité incomparable : la découverte, les habitudes, les recherches. C'est le principe d'un Erasmus, tout connaître d'une ville en un temps limité. Comme une chasse au trésor ou un jeu de piste, j'ai voulu tout voir, tout faire, aller plus loin dans les communes limitrophes. Ma connaissance de la langue allemande et mon intérêt grandissant pour la culture germanique m'ont fait prendre la décision de rester un semestre de plus afin d'y faire un stage. J'ai vécu mon expérience Erasmus très loin des clichés touristiques. J'ai voulu tout apprendre de cette ville portuaire avec l'idée, en toile de fond, de la faune sauvage en milieu urbain.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le sauvage anthropophile

Le mot sauvage signifie des choses très différentes en fonction de la culture, de l'époque et même de la langue dans laquelle il est traduit. Pour Virginie Maris, dans « *La part sauvage du monde* »[1], l'anglicisme « *wilderness* » embarque avec lui une histoire et une littérature coloniale. La qualité de sauvage aura une connotation très éloignée si l'on parle d'un animal, d'un comportement humain, de culture, etc. En allemand, sauvage se dit Wild qui est défini par *nicht domestiziert; nicht kultiviert, nicht durch Züchtung verändert; wild lebend; wild wachsend*, ce qui signifie pas domestiqué, pas cultivé, non modifié par l'élevage, vivant dans la « nature », poussant à l'état sauvage. D'après la définition du Larousse, français cette fois, l'adjectif sauvage vient du latin classique silvaticus, de la racine silva se traduisant par forêt.

> *Sauvage : Se dit d'une espèce animale non domestique, vivant en liberté dans la nature ou difficile à apprivoiser : Le sanglier est un animal sauvage. Se dit d'une espèce végétale qui pousse librement dans la nature : De la menthe sauvage. Se dit d'un lieu qui est resté vierge, n'a pas été transformé par l'Homme : Une région sauvage et d'accès difficile. Qui a lieu au contact de la nature : Retrouver pour quelque temps la vie sauvage. Qui s'organise en général spontanément en dehors des lois et règlements : Crèche sauvage. Faire du camping sauvage.*
> *Se dit d'une action violente, impitoyable, brutale : Une répression sauvage.*

La notion de sauvage évolue, elle n'est pas fermée et la définition même du mot est spontanée, libre, volatile, varie en fonction des réflexions personnelles. C'est pourquoi j'ai demandé à mon entourage, aux personnes interviewées, aux professionnel·le·s, aux habitant·e·s, à ma famille, à des architectes, à des jeunes, à des retraité·e·s, à des citadin·e·s, à des ruraux de me donner leurs définitions propres du mot sauvage en leur posant la question : « si je vous dis sauvage, qu'est ce qu'il vous vient à l'esprit ? »

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1. « La part sauvage du monde - Penser la nature dans l'Anthropocène » par Virginie Maris Paris, Seuil, coll. « Anthropocène », 2018, 260 p.

« Je pense à des choses différentes quand j'associe ce mot à un humain, des groupes d'humains, des animaux, des plantes…
Pour les plantes, pour moi ça veut dire qu'elles sont autonomes, n'ont pas besoin d'être plantées, re-plantées, d'être cultivées donc on les trouve plus dans les campagnes ou les parcelles abandonnées. Elles sont aussi parfois envahissantes (les orties, le lierre). Mais elles sont plus utiles pour la nourriture des animaux car plus naturelles et moins traitées.
Pour les animaux, ce mot est associé dans mon inconscient à dangereux car non-domestiqué, il peut attaquer l'Homme pour se défendre ou pour se nourrir : l'ours dans les pôles, le renard qui attaque les poulaillers… C'est aussi symbolique de liberté, d'absence de contrainte mais en lien avec la dureté pour la survie.
Pour l'humain, s'il est seul, c'est plutôt un manque de sociabilité, d'éducation, de communication et donc aussi génératrice d'agressivité, de souffrance.
Pour un groupe d'humains, je pense à des ethnies dans des zones isolées du monde, et qui essayent de se préserver des effets néfastes de la société de consommation ? J'associe le mot à la spiritualité, l'harmonie familiale, la cohésion, la solidarité, l'organisation face aux « envahisseurs ». Ils sont considérés comme sauvages malgré l'ensemble de ces valeurs morales, éthiques, sociales, etc. par des sociétés qui massacrent les animaux, détruisent la planète… Qui sont les vrais sauvages ?
Quand je réfléchis bien au mot sauvage, du coup, il me devient très sympathique. » - Maryse, le 24-03-2020

J'ai souvent retrouvé l'opposition à la société et au domestique dans l'idée du sauvage. Comme l'explique Paul : « *le sauvage se construit en opposition au domestiqué, c'est l'état avant une transformation qui aurait pour but d'imposer une norme sociétale, culturelle etc. Ainsi pour moi le sauvage est l'état avant une transformation normative, un état premier.* »
Tout ce qui s'oppose aux règles, aux normes et donc directement associé à la liberté, à l'instinct, à la volonté. D'après Agathe, le sauvage est « *libre de droit* » et Esther ajoute que « *sauvage c'est le contraire de la ville, il n'y a pas de règles, ou alors la règle c'est la loi du plus fort c'est pas comme en société* ». Là on retrouve l'opposition à la ville. Point intéressant en ce qui concerne mon sujet de mémoire, pour les riverain·e·s, le sauvage n'a pas sa place en ville. Les rues, les immeubles, les jardins, le béton, les lampadaires, les vitrines, tout cet imaginaire métropolitain est incompatible, dans la pensée

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

de beaucoup de gens, avec la notion de sauvage et encore plus avec celle de l'animal non-domestiqué.
Dans la définition de Maryse, on retrouve la notion d'inconscient. L'écriture automatique lui permet de réfléchir intérieurement à la notion de sauvage, qui dans un premier temps, lui semble dangereux, farouche voire même barbare. En poussant la réflexion, on se rend compte que c'est assez séduisant. Le sauvage associé au naturel devient pur et libre. Cependant, le retour à ses instincts primaires, comme dans le film de Nicolette Krebitz intitulé « *Sauvage* »[1], peut alarmer. Est ce la perte de maîtrise qui inquiète le plus la société occidentale européenne d'aujourd'hui ?

> *« L'état qui s'éloignerait le plus de ce que nous sommes aujourd'hui et que d'une certaine manière c'est comme en repoussoir. C'est un anti-standard, là où il ne faudrait surtout pas aller dans une acception commune. »* - Louis, le 03-03-2020

La dangerosité, l'animosité, « *le primitif* », comme l'a défini Flavie, inquiète et fait peur aux citadin·e·s. Pour Virginie Maris, le terme de « *nature* » a une dualité très forte entre la protection et l'envie mais aussi la peur et la barbarie. Sous cette ambivalence, qui peut servir d'aiguillon ou de repoussoir, on peut également retrouver cette division au sujet du sauvage. Quand on évoque l'animal, le sauvage insinue qu'il est présent dans son milieu par sa volonté propre, dans le sens où il n'a pas de maître, ce qui le différencie de l'animal de compagnie. Pourtant est ce qu'un chien abandonné, devenu un chien errant, est un animal sauvage ? Cela dépend, selon moi, de sa réaction face au genre humain.
Le sauvage dans le milieu urbain renvoie pour beaucoup à la notion de nuisible. Les riverain·e·s, comme l'explique Nathalie Blanc dans « *Les animaux et la Ville* », ne conçoivent pas la présence d'animaux dits « *sauvages* » dans les espaces urbains. Seuls les animaux de compagnie que l'on peut associer à une personne, à un·e voisin·e peuvent vivre dans l'espace public. Par contradiction, l'oiseau en ville est sauvage, mais fait écho à la liberté, à la campagne, à la « nature sauvage » comme l'humain aime la voir, c'est à dire libre mais pas nuisible.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1. « Wild » par Nicolette Krebitz, drame social, Heimatfilm, Allemagne, 2016, 97 min

Une année est une durée très courte. A peine le temps d'observer un cycle de vie naturel pour caractériser quelles espèces on peut définir comme sauvages, et réaliser une analyse plausible.
Dans les métropoles, où les éléments fabriqués sont prépondérants, il est difficile de distinguer le réellement « naturel » – le non-transformé, sans intervention humaine – de ce que l'on veut nous faire voir comme tel. Les chats errants d'Istanbul nourris par les humains et se laissant caresser sont-ils vraiment sauvages ? Les sangliers traversant Berlin ponctuellement sont-ils une exception au sauvage dans la ville ? Les espèces endémiques, exotiques apportées par l'être humain de manière accidentelle ou volontaire et qui parfois envahissent les essences et les spécimens locaux, sont-elles de l'ordre du sauvage ? Elles qui, au premier abord ne respectent aucune règle, ne se restreignent à aucune limite ou frontière.

« Ce qui m'émeut dans la présence d'un animal sauvage en ville, c'est que c'est toujours une surprise. » Romain André, réalisateur du court métrage *A priori sauvage.*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Les cités européennes : un biotope comme un autre ?

Une cité de béton peut-elle seulement abriter autre chose que des éléments figés, minéraux, froids ? Nous le savons, nous connaissons la réponse à cette question. Tout un écosystème se forme en dehors du contrôle humain, forçant sa place, écartant les pavés, s'immisçant dans les failles des pierres et cassant le bitume par sa force organique. Parmi eux, évoluent les êtres du monde caché de la ville. Nathalie Blanc relate les discours évoquant un endroit et en envers de la cité : « *L'endroit de la ville, ce sont ces lieux où l'homme vit. Son envers, ce qui s'inscrit en creux ou ce qui permet à la ville de fonctionner : égouts, réseaux techniques, terrains vagues, ou encore les excréments, les déchets humains, etc.* »[1]. En effet, certains animaux participent au bon fonctionnement urbain. Les rats par exemple, grands éboueurs des villes, permettent un travail non négligeable de nettoyage des égouts. Mais les animaux ne font pas uniquement office de rouage dans la machinerie urbaine, ils vivent en parallèle de nous, pas au dessus, pas en dessous – si ce n'est physiquement parlant – mais avec nous. A différentes temporalités, les bêtes de ville mangent, dorment, se reproduisent et évoluent en suivant les cycles modifiés des métropoles. L'écosystème est une machine qui fonctionne avec « *des échanges cycliques de matières et d'énergie* »[2] . Ces mécanismes se retrouvent dans les organismes présents et leur environnement. Au fil de l'urbanisation et de l'augmentation des zones urbaines sur les territoires, les animaux ont dû s'adapter à un milieu créé majoritairement par et pour l'être humain. En Europe, les principes hygiénistes ont en partie révolutionné l'urbanisme, surtout pour faire face à la révolution industrielle de la fin du xixe siècle. On préconise, à l'époque, l'ouverture des villes pour favoriser la circulation de l'air, le développement du réseau d'égouts, le traitement des eaux usées et l'assainissement des rues. Le comblement de certains bras de la Loire à Nantes ont été induits par les principes hygiénistes. Avec ce concept, on décide des éléments naturels bons ou néfastes pour les humains : les

1. « Les animaux et la ville » de Nathalie Blanc, Paris, Odile Jacob, 2000, 232 p.
2. Définition du Dictionnaire Encyclopédique Environnement

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

éléments végétaux – arbres, fleurs, pelouses – et climatologiques – ventilation naturelle, ensoleillement – sont mis à profit car qualifiés d'essentiels à la santé publique. Les animaux sont définis comme néfastes donc repoussés en dehors des villes car ils « *corrompent* »[1] l'air pur avec leurs respirations, leurs alimentations, les excréments et leurs cadavres. Dans cette optique, Napoléon conduit les abattoirs hors des cités, la mort devient invisible, inexistante. Plus tard, c'est tout le cycle de la vie et de la mort qui devient incompatible avec la vie urbaine.

> *« La ville n'est pas un milieu naturel. Comme le montrent les textes des théoriciens de l'urbanisme, dès le xviie siècle, elle est conçue, imaginée, comme un lieu idéal qui verra l'avènement d'une société meilleure. Du point de vue des idées, elle participe à l'Utopie. » Nathalie Blanc - Les animaux et la ville.*

Les utopistes ont dessiné des imaginaires de villes modernes, saines, cachées ou même perdues. Mais c'est dans cette vision de l'urbanisme qu'est né le goût du contrôle sur tout élément et de l'utilité de chaque chose comme dans une machine complexe et finement bien rodée. La Cité Idéale est une conception urbanistique de la perfection – qui dit perfection dit contrôle et réflexion – architecturale et sociale où rien n'est laissé au hasard. En ce qui nous concerne, nous laisserons de côté les principes politiques et économiques pour se concentrer sur les principes de conception de la Cité Idéale comme lieu de répulsion du sauvage. Dans le roman de Jules Verne, « *Les Cinq Cents Millions de la Bégum* »[1], de 1879, le concept d'utopie affronte celui d'une dystopie. L'auteur décrit deux villes au travers de ce principe urbain utopique et hygiéniste. L'une est engloutie par l'industrie et le métal tandis que l'autre, par opposition, est plus rurale et proche d'une Cité Idéale. Il dissocie l'Allemagne avec la Stahlstadt – la Cité de l'Acier – et la France, avec France-Ville. C'est la représentation française de la vision opposant l'Allemagne à la France quelques années après la guerre franco-prussienne. La ville allemande représente la dystopie, un urbanisme qui, sous couvert de la modernité et de l'hygiène s'apparente à un camp militaire. La cité est une usine, sous contrôle, oppressante sans aucune forme de liberté. Le contexte historique

1 « Les Cinq Cents Millions de la Bégum » par Vernes (Jules), Pierre-Jules Hetzel, 1879

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A LE DROIT D'AUTEUR

de Jules Verne explique sa vision péjorative de la culture allemande, mais aujourd'hui, cette image de rigidité et de mode de pensée stricte persiste. Ce contraste entre la France et l'Allemagne engendre des préjugés intéressants à déconstruire. L'une serait une nation révoltée, libre tandis que l'autre serait un pays industriel, gris, stricte et sans biodiversité. Est ce encore loin des clichés parfois exprimés à propos des métropoles allemandes et du mode de vie qui en découle ?

En France comme en Allemagne, à la fin du xixe siècle, et conjointement aux politiques de maîtrise de la diversité biologique en ville, on commence a mettre en place des promenades. Ce sont des cours, des balades juste avant la périphérie des villes, où les arbres sont implantés de façon linéaire, à intervalles réguliers et où les seuls animaux autorisés sont, grossièrement, les domestiques, les oiseaux et les papillons. C'est un décor, une toile de fond pour un milieu urbain en manque de relation avec la « nature » où les bourgeois·es pouvaient déambuler – se montrer – dans un milieu voulant se rapprocher d'un environnement de campagne mais sans tous ses « désagréments ». On retire tout ce qui est considéré comme « mauvaise-nature », toute la « sauvagerie » de l'incontrôlable.

« Aujourd'hui, la demande sociétale de nature de proximité et de qualité de cadre de vie remet en cause les conceptions artistiques et les organisations urbaines complètement minérales. » ChartierDalix, Accueillir le vivant

Comme l'explique Nathalie Blanc dans le chapitre « *Vivant Animé* »[1], les règles d'hygiène et de contrôle du corps humain ont entraîné la volonté de la maîtrise totale de notre environnement. Ce qui, amène notre société occidentale contemporaine à ne plus supporter aucune nuisance. Clarisse Paillard de Nantes Métropole Biodiversité l'a également noté. Nous sommes devenus des citadin·e·s, c'est ancré dans nos modes de vie, presque dans notre ADN. Les riverain·e·s aiment la « nature-en-ville » mais pas le sauvage. Ils·elles apprécient la biodiversité maîtrisée, contrôlée, esthétique, praticable et au service de ses utilisateur·rice·s urbain·e·s en quête de verdure. La ville est un biotope nouveau. Il est en constante évolution et se constitue d'une multitude

1. Chapitre 8, page 87 « Les animaux et la ville » de Nathalie Blanc, Paris, Odile Jacob, 2000, 232 p.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

de milieux divers. La mosaïque de biodiversité inattendue constitue le biotope urbain. Les métropoles européennes ne sont pas des milieux comme tous les autres, il faut les apprécier à leur valeur d'éléments artificiels en alternance avec de petits écosystèmes cachés. En apprenant à tous les connaître, nous pourrons alors les comprendre et mieux les protéger.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Récit 2 - Exploration de l'enfermement

Durant cette période de mémoire, de second semestre d'écriture, au moment où la biodiversité s'éveille dans la fraîcheur du printemps, je compte aller explorer la faune Nantaise. Seulement, à l'heure où je rédige ce texte, nous sommes en plein confinement. Depuis janvier 2020, la maladie coronavirus 2019 – COVID-19 – touche l'Europe après avoir émergé en Asie. C'est une maladie provoquée par un nouveau virus qui n'a encore jamais été identifié chez l'être humain. Nous sommes donc confinés en France, depuis le 17 mars 2020 à 12h. Cette mesure sanitaire restreint les contacts humains et limite les déplacements. L'objectif est de rester, dans la mesure du possible, dans nos lieux de vie clos. Dans ce contexte plus que particulier, je ne peux donc pas observer la transition entre l'hiver et l'été de la métropole. Certain·e·s de mes ami·e·s, qui se déplacent pour les courses ou pour des besoins vitaux, pensent à moi lorsqu'ils croisent un ragondin ou un rouge-gorge. Grâce à eux et au travers de leurs vidéos, je peux vivre quelques moments du réveil de la faune sauvage. Malgré cela, ce n'est pas suffisant pour une enquête de terrain approfondie et je dois me satisfaire en lisant les articles aux titres racoleurs « *La nature reprend ses droits en ville* », de journaux parlant de Nantes et d'autres cités du sud de l'Europe . En effet, je suis de retour chez mes parents, ce qui me donne l'opportunité de voir avec un œil neuf la transformation du milieu rural mais aussi de lire le journal local et de voir les actualités nationales à la télévision – que je ne possède plus depuis cinq ans à Nantes. J'avais également prévu de retourner sur Hambourg avec des connaissances théoriques plus pointues et un objectif mieux défini de ce que je voulais observer, par rapport à mon Erasmus de l'année passée. Mon voyage était prévu pour le 19 mars 2020. À ce moment du confinement, le monde observe une baisse de la pollution ainsi que d'autres effets indirects positifs de la mise en quarantaine mondiale. C'est temporaire et je ne doute à aucun instant que le monde reprendra ses habitudes dévastatrices. Au bout d'une semaine du confinement français et quinze jours après le même contexte en Italie les médias constatent « le retour de la nature en ville ». Tous les médias en quête de nouvelles moins alarmistes parlent de ce retour des animaux dans les grandes cités européennes. Les cygnes sont revenus peupler les

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

canaux de Venise où l'eau, translucide, permet de rendre les poissons de nouveau visibles, les oiseaux chantent à tue-tête à Paris et fascinent les citadin·e·s, les sangliers se promènent en ville, les dauphins se rapprochent des côtes méditerranéennes du fait de l'absence de bateaux, etc. Le 19 mars 2020 – décidément, cette date – deux médias choisissent le même sujet : « *Le chant des oiseaux* ». Hervé Gardette[1] raconte l'étonnement ressenti par de nombreux parisiens restés cloîtrés à la capitale, dont il fait partie, lorsqu'ils ont entendu de nouveau le chant des animaux du ciel. « *Hier, comme il faisait beau, je m'y suis installé – sur mon balcon – pour lire un moment. C'est alors que je les ai entendus, pas très forts au début, puis de plus en plus distinctement. Les oiseaux : ils étaient revenus ! Du moins ai-je à nouveau été en mesure de les entendre.* ». Alors on peut se demander, est ce vraiment un renouveau ? Ou sommes nous juste plus à l'écoute face à notre latence, notre immobilité, notre enfermement où l'humain cherche à tout prix quelque chose qui pourrait l'occuper ? Dans l'émission intitulée « *Le chant des oiseaux / les prisons face au coronavirus* »[2] l'invité du premier thème se trouve être Vinciane Despret, auteure de « *Habiter en oiseau* »[3], psychologue et éthologue. L'auteure réfléchit à notre statut de vivant parmi d'autres vivants non humains et à la nécessité, à l'avenir, de cohabiter. Selon elle, les riverain·e·s redécouvrent les oiseaux et la nature en ville dans le sens libre, pas dans les espaces verts mais dans les situations naturelles – et insolites. Paradoxalement, aujourd'hui, ce sont les humains qui sont en cage, en rupture imposée de relations interpersonnelles, empêchés de contacts avec d'autres partenaires. Pour pallier ce manque, parfois cette détresse, l'attention se porte vers d'autres êtres qu'on redécouvre : les bêtes de la ville. « *Repenser ce qui est essentiel et ce qu'on nous impose comme essentiel* » conclut Vinciane Despret car en effet, la crise sanitaire se double d'une crise existentielle : notre vulnérabilité nous est tragiquement révélée.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT COUVERT PAR LE DROIT D'AUTEUR

1. France culture, article « Le chant des oiseaux », Par Hervé Gardette, publié le 19/03/2020
2. 28 Minutes, « Le chant des oiseaux / les prisons face au coronavirus » Entretien avec la psychologue et philosophe belge Vinciane Despret, qui publie « Habiter en oiseau ». Puis, entretien avec l'écrivain René Frégni, qui anime dans des prisons des ateliers d'écriture, publié le 19/03/2020
3. « Habiter en oiseau » de Vinciane Despret, Paris, Actes Sud, coll. Nature Mondes sauvages, 2019, 224 p.

La crise du coronavirus remet en question notre rapport à la ville et la pertinence de notre modèle urbain européen. Selon Alain Sarfati, architecte et urbaniste « l*a critique de la ville et l'annonce de sa fin prochaine sont des thèmes anciens de la pensée utopiste* »[1]. On peut se poser la question d'un renouveau hygiéniste à la suite de ce confinement. Selon Olivier Babeau « *la valeur subjective de l'espace qui nous sépare des autres va faire un bond* »[2], ce qui introduit davantage la biodiversité et les espaces libres pour diminuer l'essor de concentration humaine dans les métropoles.

Depuis l'apparition du Covid-19, les mauvaises nouvelles s'enchaînent, le confinement crée une détresse psychologique pour certaines personnes et cette ambiance si particulière peut amener à des effets traumatiques. Dans tout ce qui nous arrive, nous essayons de nous rassurer par ce « retour à la nature », on cherche des points positifs à cette situation. Baptiste Morizot, dans son dernier essai, « *Manières d'être vivant* »[3], parle de notre perception du vivant « *leurs appels arrivent chaque jour à nos oreilles et nous n'entendons rien, parce qu'on les a transformés en bêtes dans nos imaginaires : en « nature »*[4]. *Il y a quelque chose de triste dans le fait que les dix chants d'oiseaux différents qu'on entend chaque jour ne parviennent pas au cerveau autrement que comme bruit blanc…alors qu'ils constituent, pour qui veut bien essayer de les traduire…des myriades de messages géopolitiques, de négociations territoriales, de sérénades, d'intimidations….* »
Alors, on se surprend à entendre de nouveau les oiseaux, à apercevoir un écureuil dans les arbres en face de notre rue, à observer des canards se balader sur la place Royale de Nantes. C'est le grand paradoxe de cette période de confinement, que de nous faire voir ce qui est en train de disparaître à nos yeux et à nos oreilles, ce qu'on n'imagine même plus exister dans nos cités de ciment.

1. Tribune de Les Echos « Coronavirus : tous à la campagne ? » par Franck Gintrand le 8 avril 2020
2. Tribune du Figaro, « Le coronavirus prépare-t-il la revanche des campagnes ? » par Olivier Babeau le 24 mars 2020
3. « Manières d'être vivant » par Baptiste Morizot, Paris, Actes Sud, coll. Nature Mondes sauvages, 2020, 336 p.
4. La nature est problématique. Pas son contenu mais le mot et la façon dont on l'utilise. Il comprend tous les rôles et toutes les causes. Il ne définit donc plus rien d'après l'auteur. Le chant des oiseau devient un bruit blanc subsumer à la nature.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Les grues de Nantes

Le territoire de Nantes Métropole est centré sur l'agglomération nantaise mais comprend vingt-quatre communes dont Rezé, Vertou, Orvault, etc. Il s'étend sur plus de 53 000 hectares dont 60 % sont classés en espace naturel et agricole ce qui signifie que les deux tiers du territoire ne sont « *pas agencés* »[1]. Cette part de non urbanisation est une grande richesse d'un point de vue de la biodiversité. L'autre point fort se retrouve dans le réseau hydrographique qui irrigue tout le territoire avec plus de 1000 km de cours d'eau et près de 22 200 hectares de zones humides qui forment un territoire d'eau et de bocage. Mais à plus petite échelle, celle de la ville, de la zone urbaine aménagée, comment la politique de Nantes, réputée pour son engagement dans la transition écologique, fonctionne-t-elle ?
Dans beaucoup de domaines, Nantes a souvent été innovante, c'est indéniable. Elle a longtemps été présentée comme « *la ville la plus agréable d'Europe* » notamment en 2004 par le magazine Time et « *meilleure ville en France où travailler* » en 2017 et 2018. Elle reçoit également le Prix de la Capitale verte de l'Europe en 2013 et le Prix de la Capitale européenne de l'innovation en 2019. C'est dans l'optique de devenir une « *ville-nature* » qu'aujourd'hui la politique de la ville tourne ses intentions. Mais que veut réellement dire la « nature en ville » ?

Nature ne signifie pas biodiversité. C'est également ce que m'explique Clarisse Paillard, cheffe de service Biodiversité Nature Agriculture de Nantes Métropole, lors de l'entretien qu'elle m'a accordé le 24 mars 2020. En effet, dans les années 1980, le mot « biodiversité » remplace toute référence à la nature dans le monde scientifique, et la conservation de la biodiversité prend en compte toutes les formes de vies. Pour elle, au sein de Nantes Métropole, il y a une vraie question de vocabulaire : nature en ville, biodiversité, et ce qu'on entend d'un côté et de l'autre. « *Pour nous, il y a une vraie différence* ». Pour les acteur·rice·s et les défenseur·se·s de l'écologie, la confusion n'est pas permise.

1. D'après l'entretien avec Clarisse Paillard

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Virginie Maris le formule dans son œuvre[1], « *la diversité culturelle subsume la biodiversité, et ce qui est bon pour la nature converge avec les intérêts humains. Ce glissement anthropocentriste se manifeste depuis les années 2000 à travers l'importance toujours plus grande accordée à la notion de service écosystémique dans la recherche et dans les politiques environnementales* ». Alors oui, l'intérêt pour l'écologie a pris plus d'ampleur, mais souvent anthropocentré. La « nature en ville » sert en priorité des intérêts sociaux ou économiques malgré la nouvelle importance donnée aux missions dédiées à la biodiversité. Lors de l'entretien avec Clarisse Paillard, elle exprime le manque de ressources comparatives pour les inventaires des espèces : « *en terme de suivi sur le territoire de la métropole il n'y a pas d'inventaire assez complet et ancien pour faire un comparatif* ». Aujourd'hui, dans les collectivités, il y a de plus en plus de personnes « *en charge de ces questions* », ce n'était pas le cas auparavant. En effet, dans les années 1990, des agents territoriaux étaient en charge des espaces verts avec pour mission l'aménagement esthétique, « *pour que ce soit joli* ». Depuis vingt à trente ans, des effectifs sont davantage dédiés au fonctionnement des systèmes écologiques qu'ils intègrent à la gestion des espaces. « *Cela génère de nouveaux besoins de connaissances sur des espèces qui avant, n'étaient jamais suivies* ». En parallèle à ces avancées, les projets d'espaces verts de la métropole ont comme mot d'ordre « *Nantes ville-nature* » et c'est grâce à ce subtile jeu de définition que les aménageurs peuvent utiliser ce terme sans l'usurper.

Nantes tente de lisser la « *nature naturelle* ». Les discours politiques, largement repris par les médias, prônent Nantes comme une « ville nature ». Mais lorsqu'on voit la destruction de l'écosystème présent, par exemple, dans la carrière Misery afin d'y installer le grand projet de l'arbre aux hérons et d'un jardin extraordinaire à la place, je ne peux m'empêcher de penser à Olivier Ganne. L'ancien coordinateur départemental au sein de Bretagne vivante, me dit que « *l'Homme sait détruire un écosystème mais pas le reconstruire* ». Placer des plantes esthétiquement utiles au tourisme et à l'économie ne fait pas du jardin extraordinaire un berceau de biodiversité locale comme l'était la

1. « La part sauvage du monde - Penser la nature dans l'Anthropocène » par Virginie Maris Paris, Seuil, coll. « Anthropocène », 2018, 260 p.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

carrière laissée en friche depuis la destruction de la brasserie. C'est un jardin à but lucratif qui tire parti de l'implantation particulière de la carrière, grâce à ces parois qui permettent un réchauffement plus important. Exactement de la même manière que les cités urbaines théoriques du xviiie siècle où chaque élément ordinaire était utilisé à bon escient pour l'économie de la ville, l'esthétique ou le bonheur de ses habitant·e·s humains. Il n'est pas aberrant de dire que ce projet de jardin extraordinaire est un projet de parc paysager qui n'a pas grand-chose à voir avec la recherche de biodiversité locale en ville. Il reste en effet un projet vitrine, parfois décrit comme expérimental mais c'est en tant que projet esthétique qu'il faut le voir au même titre que le jardin des plantes, et non comme un « *refuge de la biodiversité* ». Il suffit de visiter la partie existante du jardin pour voir que c'est un décor. « *Le tourisme de masse réclame le propre et l'aseptisé.* » La carrière est finie, place au jardin extraordinaire[1]. En utilisant les bons termes, on peut changer la vision d'un espace en le nommant. La carrière abandonnée deviendra un jardin extraordinaire, une simple étiquette et tout prend un autre sens. Au nom de la rentabilité et du tourisme, du rayonnement de la ville au niveau mondial, on détourne des lieux « *ordinaires* » ou « *inadéquats du point de vue du tourisme* » pour en faire des jardins propres et sécurisés[1].

Le jardin des plantes ressemble davantage à un terrain de golf où personne n'a l'autorisation de poser le pied sur les pelouses coupées au millimètre près, qu'à un sanctuaire. Certes, au printemps, lorsque les sculptures végétales de Claude Ponti s'habillent de pétales multicolores, c'est magnifique mais la biodiversité – mis à part des canards aux ailes coupées et des chèvres recluses dans un parc appelé ménagerie qui doit faire 10 % de la surface du jardin – n'est pas vraiment ce qu'on peut appeler sauvage. Olivier Ganne me l'explique très bien « *Les canards col vert, qui sont présents dans le jardin des plantes, on ne peut pas les considérer comme sauvages. Même si à la base c'est une espèce sauvage mais le plus souvent exotique. Malgré tout, dans les espèces de canard du jardin botanique, il y a des espèces d'ici – locales – mais qui ne sont pas dans leur milieu. On peut les trouver à l'état sauvage dans la région*

1. « Carrière Miséry : destruction de la ville sauvage » par le Collectif Puma, à la criée, Rezé, 2019, 87 p.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

mais le jardin n'est pas… On leur coupe quelques plumes pour éviter qu'ils s'envolent. ». Il souligne ici la difficulté à différencier ce qui est sauvage et ce qui ne l'est pas dans une ville. Les municipalités s'efforcent de ramener de la vie, de la faune dans les parcs et jardins mais cela reste une mise en scène. A la différence des cités idéales du xviie siècle, les espaces verts sont souvent agrémentés de faune en plus de la flore mais comme le dit Nathalie Blanc dans son ouvrage[1] : « *La nature en ville, les jardins seraient des substituts, des ersatz. La ville est synonyme d'artifice, les éléments qui la composent sont artificiels. Ce n'est qu'un cadre de vie.* » C'est pour faire un décor végétal nécessaire aux besoins et aux envies des humains mais dans ce cadre ce n'est que du faux, ça ne crée rien, aucune biodiversité. Mais alors où trouver de la faune sauvage à Nantes ? Lors de mon entretien avec Olivier Ganne, celui ci m'a conseillé d'aller explorer le parc du Grand-Blottereau qui comprend des îlots vierges où l'accès est interdit au public et la végétation laissée sans entretien. Mais ma tentative de le visiter s'est arrêtée devant un écriteau « en raison de tempête le parc est fermé jusqu'à nouvel ordre ». Ce panneau presque pénitencier prouve à quel point le « sauvage » de la ville est avant tout sécurisé, encadré alors que selon moi il renvoie à la liberté. Les services de la métropole closent les parcs afin d'éviter tout blessé ou mauvais usage de ces espaces. J'entends déjà les riverain·e·s crier au scandale si quelque chose arrivait dans un espace public appartenant à la ville « Comment cela se fait-il que l'on puisse laisser ça comme cela ? ». Ces réactions prévisibles rejoignent les paroles de Jean-Michel Michaux[2] au sujet des morsures de chiens : les citoyen·e·s ne laissent plus rien passer. Le sauvage disparaît au nom de la sécurité, du bien être, du confort, de l'accessibilité et de l'encadrement. Bien que les collectivités soient timides au lancement de projets tournés sur des questions écologiques, de plus en plus d'acteurs privés de la ville – architectes, urbanistes, paysagistes – tentent d'intégrer le vivant dans leurs plans. L'enjeu de la biodiversité c'est de prendre en compte le fonctionnement du processus écologique – les chaînes alimentaires, les dispersions d'espèces, gestion différenciée,etc. Pour conclure

1 Nathalie Blanc « Les animaux et la ville », Paris, Odile Jacob, 2000, 232 p.
2 Jean Michel Michaux, enseignant à l'école nationale vétérinaire, est le développeur de l'institut de l'animal en ville incluant les aspects des animaux de compagnie mais aussi de la faune sauvage en ville.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS À DROIT D'AUTEUR

sur le principe de « nature en ville » et de verdissement des projets à Nantes, je vais citer le livre de l'agence parisienne ChartierDalix, « *Accueillir le vivant : l'architecture comme écosystème* » :

> *« Favoriser la biodiversité plutôt que continuer à végétaliser avec des espèces exotiques (ce que nous savons bien faire) permet non seulement d'inscrire la ville dans le fonctionnement écologique régional, mais aussi de viser une durabilité du système. »*

Mon regard est subjectif. Les faits me donnent une ligne de conduite mais les rencontres au fil de mes déambulations, de mes balades, de mes recherches, je ne les ai, pour la plupart, pas choisies. Elles sont venues à moi. Je suis arrivée à Nantes en septembre 2015. Je suis passée d'un village rural de 800 âmes à une métropole à échelle européenne de 303 382 citadin·e·s, au moment de ma première année. J'ai donc vécu un grand changement d'habitudes et d'appréciation de l'espace. Bien que j'étudiais dans un lycée d'une commune de 63 000 habitant·e·s, la transition fût brutale, étourdissante et follement grisante. Les enjeux ne sont plus les mêmes pour une cité de cette ampleur. Les problématiques animalières de ma commune rurale ne correspondent plus aux approches et aux décisions tenues par la municipalité de Nantes. La présence d'animaux sauvages en ville prouve qu'elle est convoitée par la faune. Le bout de l'île de Nantes, près du Hangar à Bananes, bien que très minéral est prisé par les oiseaux, rongeurs et petits mammifères du fait de la proximité avec l'eau, la végétation, les perchoirs et les espaces libres. L'école d'architecture de Nantes nous apprend, surtout aux premiers temps, à regarder, observer, comprendre, analyser tout ce qui nous entoure. La découverte nous pousse à être de plus en plus curieux·se. C'est avec cette qualité que j'ai entrepris de fouiller les villes à la recherche de détails troublants. En cinq ans de vie commune avec la métropole, j'ai rencontré de nombreux individus étonnants et j'espère, grâce à eux, comprendre la place de chaque être peuplant la ville et imaginer de nouvelles manières de concevoir la cohabitation.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE
DOCUMENTATION

Récit 3 - La Sèvre a eu raison de mes chaussures

Il est 9h30. On est mercredi matin, le 11 mars 2020, j'enfourche mon vélo au départ de Vincent Gâche. Le trafic est plutôt calme, les gens sont déjà au travail. Je traverse Mangin puis le pont de Pirmil pour passer la Loire puis celui du pont Rousseau afin de franchir la Sèvre Nantaise. C'est la première fois depuis longtemps que le soleil brille dans la région. Sur les conseils d'Olivier Ganne, j'amorce mes expéditions par les prairies de Sèvre. Je commence à longer la Sèvre vers le sud. Je descends vers les prairies depuis la rue historique Alsace Lorraine jusqu'à ce que je ne puisse plus avancer davantage. En effet, la rivière a quitté son lit pour inonder complètement la promenade de Saint-Wendel ainsi que le parc. Impossible pour moi de rouler à vélo. Je décide de m'arrêter, de prendre quelques photos et de m'aventurer avec mes chaussures, pas du tout adaptées, vers le sentier où l'eau arrive jusqu'aux mollets. Le coefficient de marée est très élevé en ce 11 mars et a atteint 117 à 7h10. L'eau s'est déjà un peu retirée depuis le matin mais a laissé derrière elle quelques poissons qui nagent au milieu du chemin. Je ne m'attendais pas une rencontre si proche avec ce qui me semble être un rotengle (ou gardon rouge). Passée la surprise, l'observation s'est rapidement transformée en sauvetage. Je le mets d'abord dans une eau un peu plus profonde puis directement dans la Sèvre avec l'aide d'une passante. Le peu de promeneur·se·s qui osent s'aventurer sur le sentier font rapidement demi-tour. Souvent accompagné·e·s de leurs chiens, ils·elles prennent quelques instants pour s'étonner avec moi de ce paysage inhabituel. La plupart sont retraité·e·s et apprécient la discussion. Cependant, il n'est pas aisé pour moi de me faire discrète afin de photographier. Je peux entendre les oiseaux autour de moi mais je ne parviens pas à les voir ou uniquement furtivement. Je décide de rebrousser chemin afin de prendre l'autre direction, plus en hauteur du parc. Je suis rarement seule sur le sentier, je croise des promeneur·se·s de canidés, des joggeurs·ses, des parents avec leurs enfants. Mais cela ne m'empêche pas d'apprécier ce paysage tout à fait hors du commun et hors du temps. Les oiseaux s'envolent à notre

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

approche mais ils ne sont pas dérangés du haut des arbres tombant dans les prairies inondées. Je peux même apercevoir des mouettes flotter sur l'eau des marais. J'avance à vélo, lentement, je m'arrête lorsque la vue est dégagée et que j'entends le chant d'oiseaux inconnus. Je reconnais cependant que ce sont des mouettes rieuses que je voyais sur l'eau, certaines portant encore leur plumage d'hiver. Les pies sont omniprésentes dans le parc ainsi que les pigeons mais je m'émerveille sur le rouge-gorge qui fait une apparition furtive sur une branche. Je m'approche. Je me rends compte que deux autres oiseaux, complètement différents, se trouvent à proximité. L'un est caché derrière les feuilles de lierre d'un vieux chêne. L'autre est accroché directement au tronc d'un arbre de la clairière. Il se confond avec la mousse et l'écorce. Mes recherches m'apprennent que le premier n'est autre que le troglodyte mignon et le second un grimpereu des bois. Ils portent bien leur nom. Sur le chemin du retour, je me concentre sur les petites bêtes qui m'ont échappées à la première traversée du parc. Je suis obnubilée par les prairies transformées en lacs. Je m'assois sur un banc pour observer chaque branche, feuille et roche qui m'entourent. Je n'ai pas besoin de chercher bien loin pour dénicher un escargot petit-gris entre les lattes du banc ainsi qu'une petite coccinelle halyzia, orange à points blancs, accrochée en dessous d'une branche de haie. Il est un peu plus de 11h lorsque je décide de rentrer trier mes photos et écrire ce petit récit descriptif qui me permettra d'affiner mes observations lors de mes prochaines expéditions.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE PARIS-VALMS AU DROIT D'AUTEUR

ÉCOLE NATIONALE
DOCUMENTATION

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A DROIT D'AUTEUR

Retour aux prairies sèches, découverte du parc de la Morinière et rencontre avec les aurochs

Sans préméditation, je me retrouve de nouveau, quatre jours plus tard seulement, sur le même sentier que mercredi. Le 15 mars 2020, avec des ami.e.s, on se retrouve une dernière fois chez un copain habitant à Rezé. Nous décidons d'aller nous balader aux prairies de Sèvre. L'horaire est différente de la dernière fois. Il est 17h45 et nous sommes un dimanche. Le sol est redevenu sec et praticable, les aurochs, espèce de bovidé très ancienne, sont de retour dans les prairies sans avoir eu besoin d'apprendre à nager. Le soleil commence peu à peu à se cacher derrière les grands conifères pendant que nous nous dirigeons vers le parc de la Morinière. Assis dans l'herbe humide, nous sentons que l'agitation des insectes commence avec l'arrivée de la nuit. Une coccinelle commune, pas farouche, se pose sur le bras d'une de mes ami·e·s, les moucherons commencent à démanger le cuir chevelu et les insectes volants semblent tous rentrer à l'abri près des camélias. Des salariés du parc nous préviennent qu'à 19h l'enceinte ferme ses portes et nous nous orientons de nouveau vers les prairies en longeant le chemin de la Motte, ancienne friche devenue terrain constructible. Sur l'autre rive, de grands immeubles se dessinent derrière les arbres. Nous faisons plusieurs rencontres insolites comme celle avec un écureuil remontant le tronc d'un chêne, ou celle, pas si inattendue que cela, avec les aurochs très proches des barrières, presque accessibles au toucher. Sur les articles parlant de l'implantation de ces vaches anciennes aux prairies de Sèvre, les journalistes parlent d'une race « sauvage et imprévisible ». Je me pose la question du sauvage dans ce rapport à cet animal. Elles sont placées ici afin « d'entretenir naturellement les espaces préservés de cette zone humide »[1] , elles sont parquées par zones bien délimitées et lorsque le terrain est impraticable, elles sont mises à l'abri dans un enclos un peu plus haut où elles sont abritées. Selon moi, on ne peut pas parler d'animaux sauvages dans ce cas. Les interactions avec les humains et leur influence sont bien trop fortes. Elles

1. France 3 Pays de la Loire, article « Des aurochs à Rezé, pour entretenir les bords de Sèvre », Par Eléonore Duplay, Christophe Amouriaux, Stéphane Hérel, publié le 02/05/2017

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE L'AUTEUR

n'ont pas de volonté propre et ne suivent pas leurs instincts primaires. C'est une race de vache très ancienne et à l'origine sauvage mais comme le dit l'article « S'il n'y avait au loin des barres d'immeubles, l'observateur pourrait s'imaginer aux temps préhistoriques, quand nos ancêtres peignaient ces vaches sauvages sur les parois de la grotte de Lascaux. ». Tout cela est une mise en scène positive car elles entretiennent la zone et sont en semi-liberté, mais cela n'a rien de sauvage. Elles produisent cependant, une interaction avec les êtres vivants du parc. Certains oiseaux se posent sur leur dos pour se nourrir et les débarrasser de leurs parasites. Elles ont un but pédagogique également, une façon extraordinaire d'attirer l'attention sur ce qui nous entoure. La fin de la balade approche et le soleil commence lentement à se coucher, nous rejoignons le tram vers Pirmil et retrouvons la circulation dense du pont.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Les grues de Hambourg

Hambourg est une ville de 1,8 million d'habitant·e·s, soit six fois la population de Nantes. C'est une « cité-État »[1] sur le même principe que Berlin et Brème. Son port se place en 2ème position en Europe, en terme de marchandises transitées, juste après Rotterdam. Il maintient la métropole au rang de grande cité industrielle depuis le xixe siècle. C'est d'ailleurs en 1819 qu'elle obtient le titre officiel de « Hambourg ville libre et hanséatique ». L'histoire de la ville lui a façonné un paysage environnant tout à fait particulier. A vrai dire, je ne m'attendais pas à être autant dépaysée dans un pays si proche – et pourtant, nous allons le voir, tellement différent – de la France. La superficie de la métropole est bien supérieure à celle de Nantes : 65 km² contre 755 km² pour la ville du Nord qui est donc plus de dix fois plus étendue. Il faut cependant nuancer car Hambourg comprend sept arrondissements qui ont leurs propres conseils municipaux et élus. J'ai essentiellement vécu dans la division de Hamburg-Mitte qui constitue le centre large de la ville et Hamburg-Altona qui forme la partie nord ouest longeant l'Elbe vers la Mer du Nord. Je vivais et étudiais dans la partie centrale de la ville. La résidence étudiante se situe à l'extrême est de l'arrondissement dans le quartier de Berliner-Tor – Porte de Berlin – à la frontière entre Borgfelde et Hammerbrook. Aujourd'hui, le nom de Berliner Tor désigne surtout la station de U-Bahn et de S-Bahn – trains urbains – du même nom. Ce district, à la limite de la périphérie urbaine, se caractérise par des nombreux espaces verts mais aussi par le Berliner Tor Center, un ensemble de bureaux de grande hauteur autour de l'ancien quartier général de la police, qui est également un marqueur fort du paysage urbain. Entre les trames vertes de Borgfelde, de Löhmulen, la grande station transitoire de trains S- et U-Bahn, les grands immeubles des années 1960 et les canaux d'Hammerbrook, Berliner Tor dessine un paysage urbain tout à fait particulier. On se perd au milieu de lieux ressemblant à la fois aux grands centres ville européens, aux banlieues de la Rhénanie du Nord mais aussi à des espaces caractéristiques des zones rurales allemandes. Pour ce qui est de mon environnement d'étude, l'université d'architecture et d'urbanisme,

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A LE DROIT D'AUTEUR

1. ville qui se constitue à elle seule comme un État fédéré d'Allemagne. Il en existe trois.

appelée la Hafen-City-Universität, se situe au cœur d'une zone urbaine en pleine mutation. Le développement urbain est intensif depuis 30 ans et le quartier de la « Hafen City » en est la vitrine. En effet, cette grande opération d'aménagement est destinée à étendre le centre-ville de 40 % vers l'Elbe. Sur le plan environnemental, le cas de Hambourg est particulièrement intéressant du fait de la dimension industrielle de la ville et donc de la tentative des politiques de concilier développement économique et préservation de l'environnement. De fait, Hambourg a une politique de développement durable depuis 1990. Tout comme Nantes, elle reçoit le titre de capitale verte en 2011, deux ans avant la métropole française. L'UNESCO a décerné, le 15 novembre 2019, le prix de l'éducation du développement durable à la ville de Hambourg qui se distingue par ses initiatives et sa pédagogie. Mais réussit-elle à associer des concepts économiques et écologiques si opposés ?

Le bassin de l'Elbe est une zone protégée car très riche au niveau de la biodiversité et en terme de biotope. J'ai pu l'expérimenter grâce au cours proposé par l'université qui s'intitule « Stadt und Landschaft » – littéralement ville et paysage – où les étudiants choisissent entre un terrain d'étude urbain ou plus paysagé. J'ai choisi la région rurale d'Altes Land – « la vieille terre » – située au sud ouest du fleuve. J'ai pu y faire un inventaire animalier et nos travaux m'ont permis de mieux comprendre comment fonctionne la ville de Hambourg en lien avec les zones rurales limitrophes. Cependant, l'activité agricole, portuaire, industrielle, économique des espaces est omniprésente. Tout est calculé, dans le but de concilier des enjeux louables de maintien de production et de protection de l'environnement. Une autre particularité de Hambourg est la proximité de la plage avec une ville de grande taille. Sur environ 13 kilomètres en aval vers l'embouchure de l'Elbe, Elbstrand s'étend « *avec vue sur le port* »[1]. Pour s'y rendre, on peut prendre le bus ou le bateau depuis le centre ville. Le trajet en bateau permet une transition lente vers le site de la plage. La conciliation entre écosystème et économie est, en ce lieu, extrêmement visible. Je ressens une atmosphère hors du commun au bord de l'Elbe. Tout en étant allongé en maillot de bain dans le sable, on peut observer le ballet des grues du chantier naval et boire une bière du Strandperle. Bien

1. hamburg.de/sehenswuerdigkeiten-am-wasser/elbstrand-hamburg

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

que l'eau fraîche nous invite à nager, surtout en saison estivale lorsque les températures sont chaudes comme en septembre, la baignade est interdite. Les raisons données par la municipalité parlent de « *forts courants traîtres sur de nombreux tronçons* » et sont « *encore intensifiés par le trafic maritime* ». Effectivement, se baigner à quelques mètres d'un bateau de marchandise de plusieurs dizaines de mètres de long n'est sûrement pas très recommandé. En Allemagne, du moins dans les villes comme Hambourg et Berlin, la culture du parc et de la plage est extrêmement présente. Tout comme à Nantes, où le rapport à l'eau est significatif, des plages urbaines se créent. Les plages urbaines sont des lieux dans la ville où le comportement diffère complètement des habitudes observées dans le milieu urbain : semi-nudité, pose allongée et détente. Ces comportements, je les ai moi-même observés – et pratiqués – dans des lieux précis de la cité hambourgeoise. Comme évoqué plus tôt, la plage de Elbstrand est caractéristiquement identique à une plage de bord de mer, malgré l'absence d'une ligne d'horizon maritime.

En Allemagne, la culture de la terrasse est répandue et on trouve parfois, par hasard, des lieux cachés derrière des palissades. On s'y aventure avec précaution, et nous voilà, à seulement une enjambée du trottoir et des immeubles de brique, les pieds dans le sable de Central Park. Central Park est l'un des Bierregarten – jardin à bière – mythique de Hambourg. Il offre un recoin de plage a l'extrémité du quartier de Sternschanze. Ces lieux sont pas forcément des espaces où l'on observe le plus d'animaux sauvages. Ils sont pourtant témoins de la biodiversité très présente dans les métropoles allemandes. Il faut, à mon avis, sortir du périmètre dessiné par les urbanistes et architectes de parcs qui sont avant tout imaginés pour et par les humains. Il est important de ne pas confondre parc et sauvage mais il faut cependant chercher le sauvage dans les parcs. Il est facile pour un·e riverain·e d'imaginer de la vie animale dans des lieux comme les jardins or, elle est souvent mise en scène. Il est intéressant de voir le sauvage là où il n'est pas attendu afin de comprendre quelle place on lui accorde à Hambourg.

Lors de mes recherches dans les deux métropoles, j'ai commencé par questionner simplement les sites officiels afin de connaître leurs politiques sur la faune sauvage. Pour Nantes, mes recherches m'ont rapidement dirigée

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Vue sur le chantier navale depuis la plage de Elbstrand, le 19 Septembre 2018 ^

Bateau de marchandise entrant dans le port sur l'Elbe, le 19 Septembre 2018 ∨

E NATIONALE SUPÉRIEURE D'A
DOCUMENT SOUMIS AU DRO

vers la fourrière ou des articles évoquant des faits de nuisances. Je comprends, grâce à Clarisse Paillard, que la question de l'animal est subsumée au domaine de Nantes Métropole Biodiversité. Pour ce qui est de Hambourg, on apprend qu'il y a un département, ou du moins une division prenant directement en charge la faune sauvage. Sur le site officiel de la municipalité de Hambourg, un onglet est entièrement dédié au sujet des animaux dans la ville dans la partie « Politik und Verwaltung » – politique et administration – puis dans le thème « Tiere in Stadt » – les animaux dans la ville – on retrouve enfin tout un dossier sur les animaux sauvages. Ce sont deux approches différentes qui ont attiré mon attention.

« In Hamburg sind viele Wildtiere heimisch. Sie haben sich Ersatzlebensräume im Biotop Großstadt geschaffen. Gleichzeitig existieren in den Städten besondere Gefahren für diese Tierarten – wie zum Beispiel den Autoverkehr, Gebäude, Müllablagerungen und anderes mehr.
So fallen zum Beispiel Jungvögel aus dem Nest, fliegen Tauben gegen Fensterscheiben oder werden Wildtiere von Autos angefahren. Hinsichtlich der Frage, ob und wann Wildtiere die unmittelbare Hilfe des Menschen benötigen und aufgenommen werden sollten, kommt es immer wieder zu Fehleinschätzungen und Missverständnissen. Dies betrifft insbesondere Jungtiere, die erfahrungsgemäß meist keine menschliche Hilfe benötigen.
Bitte prüfen Sie, wenn Sie ein Tier finden, ob das Wildtier hilfsbedürftig ist – Jungtiere wirken oft verlassen, werden aber von den Eltern noch versorgt – und beachten Sie die Hinweise auf dem Merkblatt «Wildtiere in Not». »
hamburg.de/tiere/

De nombreux animaux sauvages ont appris à coloniser – substituer – des habitats dans le biotope de la ville, en particulier dans cette ville aussi riche en flore qu'est Hambourg. Afin d'éviter les nombreuses erreurs lorsqu'il est question de savoir si et quand il faut venir en aide aux animaux sauvages, une notice à été publiée par la municipalité. Cela concerne en particulier les jeunes animaux qui, d'après l'expérience, ne nécessitent généralement pas d'assistance humaine. Le texte décrit les différentes attitudes à adopter en fonction des situations.

La note est assez détaillée et s'ensuit de tous les contacts, selon les espèces, afin de réagir au mieux à la protection de la biodiversité. On peut comprendre

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

avec ce genre de mesure, que la responsabilité de chaque citoyen·e est engagée pour la faune sauvage. La ville accompagne les initiatives mais chaque habitant·e à un rôle à jouer, ils·elles sont acteur·rice·s et ne délèguent pas tout aux pouvoirs publics tel que mentionné dans :

> *« Les vétérinaires travaillent également dans des refuges pour animaux, comme celui géré par l'association de protection des animaux de Hambourg, où ils soignent gratuitement les animaux sauvages. Les frais de traitement par un vétérinaire agréé sont toutefois à la charge du trouveur, car au sens juridique du terme, il s'est approprié l'animal, ce qui signifie qu'il doit maintenant prendre soin de l'animal sauvage. Toutefois, certains cabinets vétérinaires appliquent la gratuité pour les frais encourus ».*
> *Wildtiere in Not – hamburg.de*

L'engagement de la ville pour sa biodiversité sauvage est fort car en effet, il y a beaucoup d'animaux et il n'y a aucun besoin d'être à leur recherche, de favoriser leur rencontre pour se retrouver face à eux. Pour donner d'autres exemples, la politique de la ville s'appuie sur les nombreux accidents entre les non-humains et les voitures pour parler de la santé animale – Tieregesundheit. Car à Hambourg, comme dans beaucoup de villes en Allemagne, le trafic est dense et les voies périphériques sont larges et souvent rapides. « Das Hamburger Institut für Hygiene und Umwelt der Behörde für Gesundheit und Verbraucherschutz (BGV) » qui comprend l'Institut d'Hygiène et d'Environnement de Hambourg effectue des examens routiniers dans le cadre de la surveillance de la santé des animaux sauvages et des maladies – notamment sur les renards – mais aussi sur les accidents de la route. Des enjeux et des décisions semblables sont entreprises dans de nombreuses villes de France. L'interdiction de nourrir les pigeons qui sont devenus « sauvages » sur les terrains publics de la ville libre et hanséatique est un premier exemple. Il y a de bonnes raisons à cela. Il y a 100 ans, les pigeons des villes étaient encore rares. Leur prolifération n'a commencé en Allemagne que dans les années 1960 avec le déclin drastique de leurs ennemis naturels – par exemple les faucons pèlerins, les chouettes aigles, les belettes – et le début de la prospérité de la population en raison de l'accès à la nourriture en milieu urbain. J'ai souvent été témoin, et parfois même victime, des attaques dévastatrices de mouettes plongeant vers les cornets de glaces des passants du bord de l'Alster

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

– lac du centre de Hambourg – ou du regard accusateur et envieux d'une horde de pigeons sur un sandwich. Hors de cette image cocasse, ces oiseaux là, on en a peur ou du moins ils dérangent notre tranquillité de citadin·e·s plein-air. Tandis que le cygne majestueux dérivant lentement au grès du canal et passant près des marches de la place du Rathaus, fait partie du « charme » de la ville, au même titre que les colonnes blanches bordant le lac. Il crée un décor idyllique et on lui donne bien volonté un bout de gaufre pour le voir se rapprocher encore. La perception varie beaucoup en fonction de l'image de l'animal en question.

Vivre à Hambourg pendant un an a été pour moi une expérience plus dépaysante que je ne l'imaginais à mon départ. J'avais en tête, comme beaucoup je pense, l'image de la ville portuaire très industrialisée. J'ai effectivement retrouvé ce paysage au sud de la Hafen-City mais j'y ai aussi découvert des lieux que je qualifierai de sauvages dans le sens où même si, au départ ils ont pu être créés par la main humaine, ces bulles de verdure laissent place à la biodiversité spontanée du biotope. C'est cette faune résidente qui m'intéresse particulièrement. Que ce soit le matin ou en fin de journée, mes heures de footing étaient propices aux rencontres avec de petits mammifères, oiseaux et insectes en tout genre. Ce que je trouve particulièrement agréable, c'est de pouvoir courir sur la partie dure ou bétonnée du chemin tandis que les lapins se trouvent sur les pelouses alentours, souvent proches des buissons et haies afin de se réfugier en cas de danger. Chacun, humains comme lapins, trouve sa place. Pas de voiture, que des piétons et vélos, quelques chiens mais globalement aucun prédateur à l'horizon. Parfois une rencontre incongrue se produit, comme celle avec une famille de cygnes lors d'une baignade dans la Bille. En fin de journée, au soleil couchant, c'est l'heure idéale choisie par la famille de cygnes pour se promener et s'approcher du ponton où mes ami·e·s et moi nous nous baignons. Des rencontres extraordinaires telle que celle-ci, j'ai eu la chance d'en connaître un grand nombre dans cette ville que certains osent encore, par méconnaissance, qualifier de froide et mécanique.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT COUVERT PAR LE DROIT D'AUTEUR

Famille de cygnes sur la Bille le 25 juin 2019 ^

Couple d'oies et petits dans le parc de Stolten le 28 juin 2019 ∨

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

À la recherche du détail troublant

Les deux villes choisies possèdent des similarités en ce qui concerne le réseau hydrographique. En effet, ce sont deux cités portuaires, proches de la mer et traversées par un grand fleuve. Elles possèdent toutes deux des affluents importants qui quadrillent l'urbanisme et des trames bleues permettent un flux de biodiversité conséquent. L'étendue et la superficie de Hambourg donnent plus de possibilités à la faune sauvage. Nantes est plus condensée, plus petite, avec des corridors écologiques qui, certes arrivent dans la ville, mais ne la traversent pas de la même manière qu'à Hambourg. Les espaces verts hybrides dans les deux villes font office de grands réservoirs de biodiversité mais il y a du sauvage partout autour de nous. Il faut chercher mais surtout savoir observer le sauvage là où on ne l'imagine pas.

À Nantes, je suis partie à la recherche de ces éléments extraordinaires avec l'aide d'Olivier Ganne, Gwendoline Monnier et Clarisse Paillard qui m'ont tou·te·s donné des lieux pertinents pour comprendre comment fonctionne la biodiversité urbaine. Les travaux d'Ecopôle sur les réservoirs et les corridors écologiques de Nantes donnent également des pistes de recherche et des terrains d'enquête. Les corridors écologiques assurent des connexions entre des réservoirs de biodiversité et les habitats relais offrant aux espèces des conditions favorables à leur déplacement et à l'accomplissement de leur cycle de vie. Le maillage de 253 km de corridors écologiques de Nantes métropole est relativement dense. Cependant, la perméabilité n'est pas toujours assurée au sein de ce réseau. Ces continuités sont fragilisées ou interrompues par la fragmentation et la destruction des milieux. Notre démographie croissante induit des changements à la fois dans l'urbanisation, le développement des infrastructures et trafics, les modifications des pratiques agricoles, la maîtrise des cours d'eau et l'homogénéisation du paysage. Les barrières érigées mettent en péril la biodiversité d'un territoire. Le rapport de 2015 du PLUM de la zone métropolitaine souligne le besoin d'un travail de reconnexion pour permettre une meilleure circulation des espèces sur le territoire. « *On peut agir en faisant des passage à faune, la restauration des infrastructures agro-écologiques, la re-naturalisation et gestion différenciée, la renaturation des*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

cours d'eau. » Cette circulation est nécessaire pour le maintien des populations animales et végétales. Cette information m'a été confirmée lors de l'entretien avec Bretagne Vivante qui travaille en tant qu'association au sein de Nantes Métropole. En ville, il est beaucoup plus difficile de conserver des endroits biologiquement sains avec des espèces indigènes car la majorité du bâti a été construit au siècle dernier avant la prise en compte de ces problématiques environnementales et n'a pas préservé ces espaces. La question de biodiversité en ville n'est pas un sujet d'attention au cours des siècles passés. Ici, à Nantes on a la chance d'avoir plusieurs rivières qui arrivent au cœur de la ville : La Chézine, le Cens, l'Erdre et la Loire. Elles font office de couloirs, qui n'ont pas été préservés à l'origine à ces fins là, mais qui servent aujourd'hui de continuités écologiques. Oliver Ganne précise qu'il existe un autre type de corridors, bien plus présents à l'échelle des métropoles :

> *« Il y a ce qu'on appelle des corridors en « pas japonnais », c'est à dire qu'ils ne fonctionnent pas en continu mais ils sont formés de petits jardins. Le passage d'un jardin à l'autre est possible si les distances ne sont pas trop grandes. Certaines espèces ne vont cependant pas pouvoir passer. Si on n'a pas de continuité, pas de petits jardins, la transition est rompue, et c'est vrai qu'il n'y a plus que les jardins publiques qui peuvent faire office de passage aujourd'hui ».*

Il est en effet difficile de travailler sur la biodiversité à petite échelle, les distances de déplacements varient en fonction des espèces mais comme Clarrise Paillard le défend :

> *« On a noté dans plusieurs documents de ménager une part au sauvage sur le territoire. À l'échelle d'un territoire comme la métropole c'est peut être jouable mais à l'échelle d'une commune c'est plus compliqué. Avoir un espace qui serait sauvage ? Pourquoi pas, après c'est la connexion avec le reste qui pose problème. La chance d'avoir un territoire assez naturel permet d'avoir un maillage avec une trame verte et bleue existante, mais c'est difficile d'isoler un espace dit sauvage, du reste. Ensuite, on ne maîtrise plus ».*

On retrouve beaucoup d'interventions et de mises en œuvre à l'échelle régionale et territoriale. De même, le centre de ressource de la Trame verte

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

et bleue – TVB – prend en compte le fonctionnement écologique des espaces et des espèces dans l'aménagement du territoire, en s'appuyant en particulier sur la biodiversité. C'est un outil de protection de la faune et de la flore du territoire qui s'articule avec l'ensemble des politiques environnementales nationales – Natura 2000, parcs régionaux, aires protégées, etc. Dans l'agglomération nantaise, il existe de forts enjeux de préservation et de remise en bon état des continuités écologiques. L'accroissement de la population métropolitaine nantaise depuis plusieurs décennies induit un phénomène accru d'artificialisation de l'espace et de développement d'infrastructures de transport. Cette évolution, clairement identifiée dans le SRCE – Schémas Régionaux de Cohérence Ecologique –, appelle à des actions de préservation et de restauration des espaces naturels urbains pour assurer la continuité en milieu urbain.

Les enjeux allemands et ceux de la préservation de la biodiversité en France se recoupent. À Hambourg, 23,2 % de la superficie de la ville figurent désormais, dans le cadre du programme pour le paysage de la ville, en tant que zones de « Biotopverbund » – qui pourraient se traduire par réseau de biotope, corridors écologiques.

« En dehors des réserves naturelles, presque chaque endroit du paysage est utilisé. Les habitats naturels sont de plus en plus petits. De nombreuses espèces sont menacées par l'agriculture industrielle, et les villes, en particulier, deviennent des zones de biodiversité de plus en plus importantes. C'est pourquoi les biotopes de la ville doivent être reliés entre eux à long terme. Le r ̀eseau de biotopes de Hambourg devrait servir à cette fin. Elle vise à contrecarrer la fragmentation accrue des habitats naturels des plantes et des animaux. Le réseau de biotopes est un pas important vers la sécurisation de la nature et de la verdure en ville à long terme. Cela profitera à tous les citoyens de Hambourg ». Paroles de Jens Kerstan, sénateur hambourgeois de l'environnement et des énergies, en 2018.

Grâce à l'installation de ce réseau, des espèces qui avaient disparu de l'agglomération, comme par exemple, les loutres et les castors, les grenouilles des landes et les crapauds à ventre de feu, ou des espèces d'oiseaux rares comme l'alouette des champs ou la barge à queue noire sont de nouveau chez eux à Hambourg. Les îlots préservés constituent également des habitats importants

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

pour les insectes et les papillons, dont les populations ont récemment diminué de façon spectaculaire. Pour les habitant·e·s de Hambourg, ces espaces protégés sont des zones d'expérimentation de la biodiversité proches du centre urbain. Les principales zones du réseau de biotopes à Hambourg se trouvent le long des cours d'eau avec des zones riveraines de grande richesse, dans le parc national de la mer des Wadden à Hambourg, dans les marais de Hambourg, dans les prairies et les zones boisées à la périphérie de la ville, et dans les parcs boisés tels que l'Altonaer Volkspark, Stadtpark et les cimetières d'Ohlsdorf et d'Öjendorf – y compris le parc. Cela permet à un grand nombre d'espèces de vivre dans ces milieux naturalisés, mais ce que je trouve le plus fascinant, c'est le contraste entre les matières, entre le vivant et le minéral, entre la fourrure et le béton.

Que je me rende à l'école, chez moi, chez des ami·e·s ou en promenade, qu'il soit 8h00 du matin ou 15h00 de l'après midi, je prends toujours plaisir à observer mon environnement. « On a toujours aimé ta façon de t'étonner et d'apprécier tout ce qui t'entoure » m'a dit un jour ma mère. Afin de découvrir le monde secret des bêtes de ville, il est nécessaire de se placer en tant que sujet de ce qui nous englobe. Les détails troublants sont « venus à moi » tout au long de ma réflexion au sujet de cette cohabitation invisible. On remarque des traces, des plumes, des empreintes, des sons, des chants, des cris, des poils sur les trottoirs des rues, sur un grillage de chantier, sur une palissade de champ, dans le ciment figé. Les marqueurs du sauvage sont partout autour de nous, il suffit de savoir les regarder, les écouter, les sentir. Je me suis réveillée un jour à cause des cris de pies à travers la fenêtre. En ouvrant les volets, j'ai constaté qu'elles étaient deux sur le tamis de la façade ouest du Palais de Justice, à faire leur nid dans ce grillage en 2D. Ce spectacle, peu ordinaire et momentané, m'a soudainement remis à la place de l'être humain en ville : spectateur du monde vivant. Je les observais depuis le petit appartement du troisième étage, enfermée. Elles dessinaient un tableau devant ma fenêtre, une toile sur fond de palais de justice avec une irréfutable innocence par rapport à l'endroit qu'elles avaient choisi pour faire leur nid.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

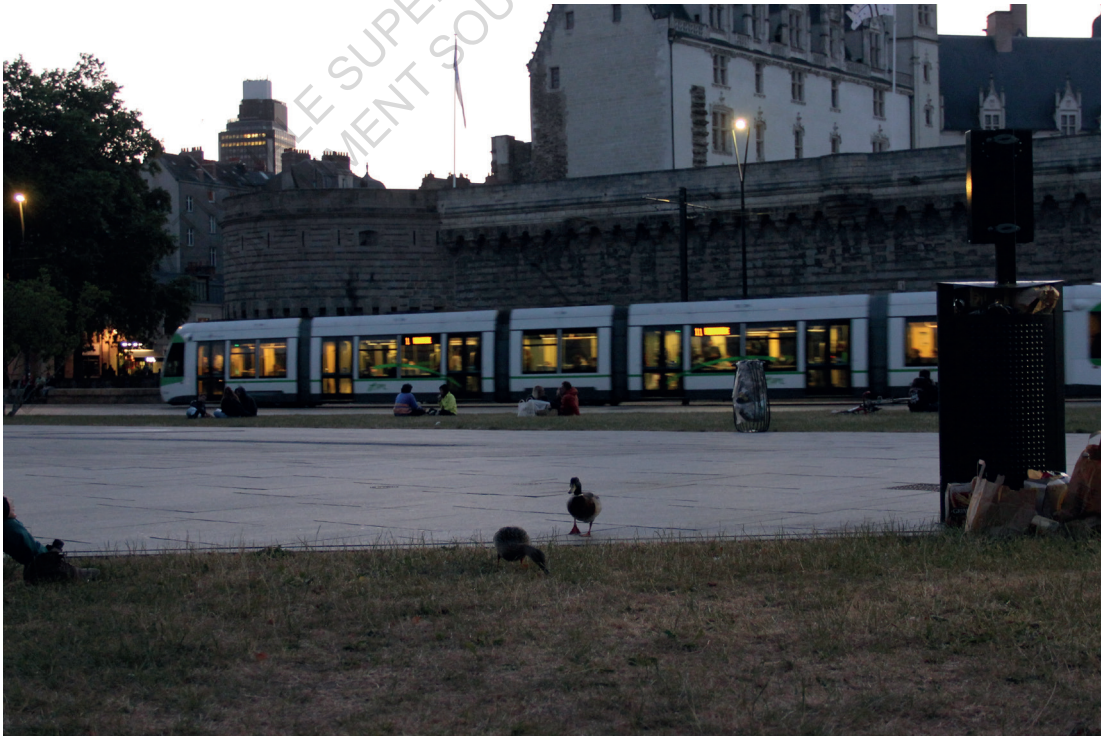
^ *Empreintes de pattes dans le béton du trottoir près du square Mabon à Nantes*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'A
DOCUMENT SOUMIS AU DR

v *Poils de fourrure coincés dans les barbelés des Prairies de Sèvres le 3 Mars 2020*

Nid de pie sur la façade du Palais de Justice de Nantes ^

Couple de canards cherchant de la nourriture dans les poubelles de la place Marc Elder à Nantes le 6 Juin 2020 ∨



LE SUPERIEURE D'
MENT SOUMIS AU DR

Parfois, il arrive que les habitants de ce monde décident de faire leur apparition, et lorsque ça survient, la surprise est souvent le sentiment ressenti en premier, puis, en fonction de la situation et de l'animal, soit la peur, l'attendrissement, la pitié ou l'admiration. Les oies du parc de Stolten à Hambourg n'ont aucunement peur de la présence humaine, a contrario, elles n'hésitent pas à charger, bec et ailes sorties, pour protéger leurs territoires et leurs petits. C'est pourquoi, à chaque sortie vers Kraftwerk Bille, je me retrouve à appréhender le passage dans ce parc où il faut rester vigilent pour ne pas se faire courser, à la tombée de la nuit, par un couple d'oies protecteur.

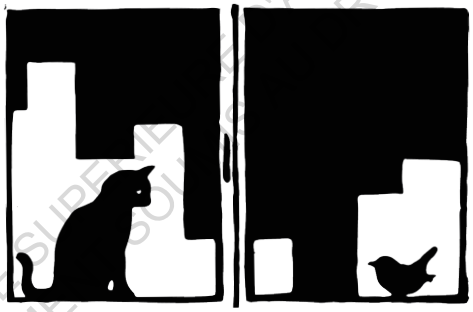
J'ai remarqué bien plus de sauvage à Hambourg, ville industrielle et ordonnée, que je n'en ai vu à Nantes décrite comme « ville-nature ». Kraftwerk Bille, Rote Flora, Park Fiction sont des lieux de libres expressions architecturales, culturelles, artistiques ou écologiques. Je ne retrouve pas d'espaces si diversifiés à Nantes. Cela s'explique par la superficie de la métropole et la place accordée à des sites comme ceux là, autorisés à exister. Selon moi, les mentalités différentes sont également facteurs de la présence du sauvage. Je prends l'exemple de Rote Flora, un ancien théâtre situé dans le quartier de Schanzenviertel. Il a été transformé en squat en novembre 1989 pendant les protestations contre sa conversion en théâtre musical, puis en centre autonome – centre communiste. Le lieu accueille des manifestations artistiques, des marchés aux puces et des fêtes de quartier mais il s'y déroule également des travaux d'ordre politique. Les années 90 ont donné au lieu à un rayonnement sur le quartier puis sur la ville grâce à cette ouverture culturelle vers de nombreuses diversités de population. Les occupant·e·s de la Rote Flora avaient pour volonté de construire un parc sur le terrain vague situé à l'arrière du bâtiment. Actuellement bien plus petit, il reste un jardin avec une partie en friche et une autre « aménagée » en skate park improvisé. Aujourd'hui c'est une véritable institution libre et sauvage de la ville de Hambourg. Rote Flora est pour moi extrêmement représentatif de la façon d'habiter les quartiers dans la culture allemande. On laisse de la place, des respirations, des lieux non définis et des jardins gérés par des particuliers ou des associations. C'est comme un deal avec la municipalité et les riverain·e·s. On laisse à la population la responsabilité de maîtriser des espaces décomplexés comme celui là, ce qui permet, en contrepartie, une discipline individuelle dans les

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT COUVRE AU DROIT D'AUTEUR

espaces communs. Partout où l'on tourne le regard dans les rues et impasses de cette ville libre et hanséatique, on repère un détail troublant.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

III - La place de l'animal sauvage en ville



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Mon expérience personnelle m'impose à mettre en parallèle la ville et la campagne au sujet de la place que l'être humain accorde aux animaux. Car il s'agit bien de cela, l'espace que nous avons bien voulu laisser à l'animal sauvage est bien différent en fonction des milieux. Par ailleurs, ne constatons-nous pas déjà les prémices d'une autre organisation ? Nous, êtres bipèdes, sommes en pleine évolution, nos mentalités se tournent vers une appréciation de l'écosystème et de sa préservation. Les animaux, quant à eux, évoluent encore plus rapidement. En 40 ans, deux générations d'humains se constituent contre 400 générations chez les souris. L'adaptation à de nouveaux biotopes, aux changements d'habitudes, à de nouveaux voisins et à un environnement modifié se fait plus aisément. Cette assimilation des scenarii et le changement de comportements des bêtes de ville fascinent autant qu'ils effraient. La question de l'intelligence est souvent évoquée et les inégalités d'adaptation inter-espèces sont nombreuses. Malgré les quelques hommes et femmes favorables à la présence d'animaux sauvages dans nos métropoles, on peut se demander, au vu des aménagements et des expériences humaines, si la ville ne déteste pas les animaux ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Rats des villes ou rats des champs ?

Par peur, par progrès, par croyance ou par orgueil, l'être humain a toujours voulu dominer les écosytèmes. Au fil du temps, l'urbanisation a coupé tout lien entre la ville et la campagne. Des frontières se sont formées entre les usages ruraux et urbains et la campagne est devenue un simple réservoir de ressources pour la ville. Pourtant aujourd'hui, des espèces animales que l'on a l'habitude de croiser en campagne, s'immiscent dans notre paysage urbain. Alors, on peut se poser la question : la campagne est-elle devenue tellement hostile pour les être vivants que la ville en est un refuge ?

« La croissance incontrôlable des villes et la disparition du monde paysan, qui servait d'interface entre le sauvage et l'urbain au profit d'une agriculture qui s'intensifie et s'industrialise, sont autant de marques indéniables des coûts (sur la nature) du développement industriel. » Virginie Maris

La rentabilité et l'utilisation du monde du vivant, surtout dans l'industrie agricole, s'accompagne d'une chute sans précédent de la biodiversité en milieu rural. Les entreprises ont annexé les paysans, les grandes exploitations ont remplacé les fermes paysannes, les terres cultivables se sont regroupées en vastes champs plats, les ventes de produits locaux ont été supplantés par des marchés internationaux et du transport inter-continental. Le fractionnement contemporain de l'aménagement du territoire par fonction – U : urbaine, AU : à urbaniser, A : agricole, N : naturelle et forestière – clôt les espaces et délimite encore davantage les zones. Le lien entre elles se fait difficilement et les installations autorisées, même dans les zones protégés en N, sont essentiellement au service de l'exploitation des ressources agricoles. Le besoin grandissant de nourriture a amené à la nécessité de produire en quantité abondante donc à mobiliser de plus grandes surfaces. Ce phénomène a causé la destruction d'éléments structurants du paysage des plaines agricoles comme les arbres isolés, les haies, les chemins, les talus, les ruisseaux qui forment autant de couloirs et de refuges pour les oiseaux et les mammifères. Par exemple, le grand Rhinolophe, chauve souris présente en Europe, utilise les haies comme repère et couloir de vol. Sans elles, il devient impossible de se

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU PROFIT D'AUTEUR

repérer pour ces mammifères volants et, déstabilisés, de nombreux individus se perdent et meurent. Mais la chauve-souris est également menacée par la diminution du nombre d'insectes qui sont victimes de la pollution par les engrais et autres produits utilisés pour augmenter le rendement, et du manque de diversité de végétation, de plantes et fleurs à butiner. Le nombre décroissant d'insectes s'observe assez simplement pour Clarisse Paillard « *on ne voit plus un seul insecte sur les pare-brises quand on part en vacances. C'est flagrant, à l'échelle de 30 à 40ans* ». C'est un cercle vicieux qui s'est enclenché, moins d'insectes, donc moins de nourritures pour les oiseaux et autres mammifères insectivores mais aussi moins de biodiversité végétale à cause du manque de pollinisation. On entend parfois dire que les abeilles de ville donnent un meilleur miel, paradoxalement moins pollué.

Aujourd'hui, en métropole, la prise de conscience pousse les décideurs à créer artificiellement des corridors écologiques afin de permettre à la faune de circuler. Ces espaces verts, paysagers, jardins artificiels sont arrosés, entretenus et parfois garnis de plantes et vergers. Ils constituent de véritables garde-mangers pour les animaux ruraux qui ne retrouvent plus cette diversité dans leur zone de prédilection car l'urbanisation empiète sur les territoires sauvages. Selon Menno Schilthuizen[1], dans le documentaire « *Darwin à la ville* »[2], pour les insectes et certains végétaux de petites tailles, la diversité semble plus importante en ville que dans les zones d'agriculture intensive. A la campagne, les surface agricoles font l'objet d'une gestion tellement optimisée que le moindre m² est mis à profit et qu'il ne reste plus de place pour la biodiversité. Parallèlement, la ville devient de plus en plus verte et les citadin·e·s sont plus attentif·ve·s à cette dimension. À partir du xixe siècle, les villes ont connu une forte croissance démographique et territoriale liée à un mouvement d'exode rural et qui marque un tournant: la fin des sociétés campagnardes. Les auteurs de l'ouvrage « *La clé des villes* »[3] justifient la

1.Biologiste évolutionniste, écologiste et chercheur permanent néerlandais au Naturalis Biodiversity Center de Leiden et professeur en évolution des caractères et biodiversité à l'Université de Leiden, aux Pays-Bas.

2. « Darwin à la ville – L'évolution en milieu urbain » par Martin Gronemeyer et Michaela Kirst, Arte Allemagne, 2019, 53 min

3.« La clé des villes » par Marc Dumont et Cristina D'Alessandro-Scarpari, Paris, Le Cavalier Bleu, 2007 .-191 p.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

difficulté à définir les limites du commencement – et de fin – des villes par l'existence des zones périurbaines. La métropolisation des sociétés du xixe siècle conduit les cités à « *s'étendre hors de leurs murs, d'où l'image de la ville dévorante, tentaculaire* ». Gwendoline Monnier l'observe avec la FAE à Nantes sur les bords de l'Erdre. Il y a 500 ans de cela, les bords de la rivière étaient couverts de marais sauvage, aujourd'hui l'urbanisation occupe beaucoup de place et la fréquentation des riverain·e·s, en manque d'espace « naturel », a une grande influence sur la biodiversité. « *Ce sont des milieux très sollicités pour des activités de récréations, de balade, de loisirs ou des activités sportives* ». Le besoin de logement grandissant dans les métropoles, le travail présent en ville, le prix des loyers dans les centres-ville, etc. poussent les agglomérations à s'étirer de plus en plus. Les zones habitées par les humains finissent par englober celles des non-humains. C'est en partie ce qui explique pourquoi on retrouve des espèces sauvages rurales dans les métropoles, mais ce n'est pas la seule raison.

> *« L'exode urbain de la faune sauvage est plus sûrement la conséquence du grignotage de la campagne par la ville, qui bouleverse les écosystèmes. En France, l'espace urbain s'étend au rythme moyen d'un département tous les sept ans. Et tandis que les villes deviennent toujours plus vertes et accueillantes, les habitats naturels de certaines espèces sont fragmentés, rabotés, transformés, les poussant à aller voir si l'herbe est plus verte en ville. » extrait de « La ville sauvage, l'exode urbain des animaux » par Demain la ville*

La chasse, comme on l'entend, est inexistante dans la plupart des villes et ses alentours. C'est une pratique associée au monde rural, elle est aujourd'hui réglementée mais pendant longtemps, et encore au xxe siècle, elle a été exercée à outrance, ce qui a causé la diminution des populations – parfois catastrophique et irréversible – pour de nombreuses espèces comme le renard par exemple. C'est pourquoi, le renard s'est introduit partout dans les villes d'Europe, notamment au nord comme à Berlin et même Bruxelles, où il prend ses quartiers jusque dans les centres-ville. À Nantes, nous avons la chance d'avoir des vallées qui vont jusqu'au cœur de la ville et le souci c'est que, d'après Clarisse Paillard, ces traversées fonctionnent tellement bien qu'il y a également des espèces dites « indésirables » qui arrivent au centre ville. « *La*

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

question des sangliers revient souvent dans la gestion avec les communes car ils font des dégâts, parfois sur des terrains publics, mais le plus souvent sur des sites privés et les habitants font remonter leurs réclamations au niveau des communes. Dans le retour du sauvage en ville, les gens aimeraient bien la nature chez eux mais sans éventuels désagréments, et ça, ça en fait partie ». Les « *désagréments* », dont parle Clarisse Paillard, sont souvent liés au nombre d'individus d'une espèce. Lorsque nous – humains – définissons ce nombre comme trop important, on parle de prolifération. Dans le cas du sanglier nantais, c'est en zone périurbaine qu'il fait des ravages, mais dans un autre domaine, et depuis presque toujours, la question de la prolifération des rats est évoquée. Avec le sanglier, « i*l faut réguler et donc organiser des battues* »[1] : ce procédé est de la responsabilité de l'État. Or, la chasse dite de « régulation » ne représente qu'une part minime de la chasse totale en Europe, le reste est en réalité une activité de « loisir ». Sur les propriétés publiques les gestionnaires des espaces verts débroussaillent les lieux afin de créer des trouées pour éviter que les troupeaux s'installent. Mais à l'échelle de la métropole ils trouvent d'autres lieux pour s'installer. Et c'est compliqué pour certain·e·s propriétaires privés de débroussailler. Sur le territoire de Nantes Métropole, des battues administratives régulières sont encadrées mais leur succès n'est pas forcément au rendez vous. « *Les sangliers sont plus malins qu'on le croit et savent où se réfugier.* »[2]

De plus, le cas de prolifération est un marqueur de déséquilibre de l'écosystème. Or une battue, ou une dératisation, ne règle pas le problème car, pour la plupart des espèces, notamment les spécimens invasifs, leur population redevient problématique en quelques années voire quelques mois. Jean Michel Michaux travaille beaucoup sur l'adaptation des espèces sauvages urbaines et pour lui, la prolifération est une question de milieu : « *Dans un milieu équilibré, il y a des variations d'effectif qui s'effectuent autour d'une valeur moyenne constante* ». En effet, si l'on prend deux milieux différents, l'effectif moyen d'une même colonie ne sera pas le même. Il sera lié aux ressources – de nourriture, d'abris, de lieux de reproduction, etc. Le nombre d'individus

1 Clarisse Paillard relatant les directives nationales
2 Clarisse Paillard

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

se stabilise toujours. Il y a une quantité définie de ressource alimentaire. Si l'effectif augmente, il y a donc moins de nourriture par animal, donc la reproduction sera limitée. De même pour l'espace disponible, s'il y a moins de place sur le territoire et donc moins d'abris convenables, certains individus se retrouvent à la merci des intempéries, prédateurs, etc. ce qui engendre également une diminution de la population. A contrario, s'il y a beaucoup plus de nourriture par individu et suffisamment de place pour les nids ou terriers, la reproduction va être favorisée. Ce qui signifie que si une espèce prolifère en ville, c'est qu'elle trouve exactement les éléments qui vont lui permettre de prospérer. Ces dérèglements de biotopes poussent les bêtes sauvages à venir chercher à Nantes ou à Hambourg ce qu'ils ne trouvent plus dans les zones limitrophes rurales. La ville devient un écosystème enviable du fait de l'accessibilité en nourriture – dans les poubelles, les rues, les jardins – et s'ajoute à cela, le choix d'un grand nombre de métropoles de s'engager dans la protection de la faune sauvage. En effet, les riverain·e·s supportent mal de voir des animaux dans un état misérable. Jean Michel Michaux souligne que cela dépend beaucoup de l'espèce, on va avoir plus de mal à accepter qu'un chat soit malade ou blessé plutôt que de voir un rat mal en point qui va surtout inspirer du dégoût, de l'inquiétude face à sa dangerosité sanitaire. Le décret du 23 mars 2012 publié par l'ONCFS – office national de la chasse et de la faune sauvage, annexé à l'OFB[1] – prévoit la possibilité de destruction à tir des animaux des « espèces nuisibles », toute l'année, par les agents de l'État, les lieutenants de louveterie et les gardes particuliers. La loi du 8 août 2016 pour la reconquête de la biodiversité, de la nature et des paysages a modifié les dispositions législatives du Code de l'environnement afin de remplacer la notion d' « *animaux nuisibles* » par celle d' « *espèces non domestiques* » ou d' « *animaux susceptibles d'occasionner des dégâts* ». Ces modifications terminologiques n'ont pas d'impact quant au classement ou aux modalités de destruction des espèces concernées.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1. Office français de la biodiversité

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Récit 4 - De Peumerit à Saint-Joseph, redécouverte du chemin d'enfance

Depuis le 17 mars 2020, je suis retournée dans la maison de mes parents pour cause de confinement au Covid-19. Cela change toute l'organisation prévue pour mon mémoire. C'est pourquoi, en milieu d'après midi, je décide de prendre mon appareil photo, une autorisation de déplacement et j'entame une balade rurale. Il est agréable de retourner là où tout a commencé. Le lieu où mon envie de comprendre la faune sauvage est née. J'habite dans cette chaumière depuis aussi longtemps que mes souvenirs sont imprimés dans ma mémoire. Elle se situe dans un lieu-dit, composé de deux maisons au toit de chaume, nommé Kervoëlic dans la petite commune rurale de Peumerit. J'ai été habituée à observer cet espace presque sauvage et ses habitants non-humains, que nous avons toujours traités avec respect. Il est 14h39 et la faune rurale est en pleine euphorie avec ces premières chaleurs. Je retrouve les papillons jaunes appelés « Citron » – Gonepteryx rhamni – que je n'ai pas vus depuis le printemps dernier, car en ville, je n'en aperçois aucun pour l'instant. Je ressens réellement l'arrivé du printemps avec l'apparition de certaines plantes significatives comme les jonquilles et les primevères. L'hiver reste encore présent, le vent froid, les arbres nus, l'humidité ambiante ne nous permettent pas de nous tromper de saison. Les vols d'essaims d'oiseaux au dessus des arbres renforcent cette impression hivernale. Tout autour de moi, les bruits de la campagne se manifestent, les oiseaux sont très bruyants dans les arbres nus et c'est nettement plus facile de les repérer en l'absence de feuilles. Le pinson, la mésange charbonnière et la mésange bleue sont des espèces que je reconnais facilement. Les pigeons attirent mon attention car ils ont un comportement totalement différents de ceux des villes. Le pigeon ramier, perché en haut d'un arbre, prend la fuite dans un vacarme ailé à la moindre approche, bien plus peureux que les petits oiseaux d'ailleurs. Tandis que le pigeon biset, habitué à la foule urbaine, se rue vers la moindre miette au sol créant un troupeau détestable – ou détesté – au milieu des places publiques. Cette observation m'amène aujourd'hui à

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE L'AUTEUR

l'idée que les animaux sont plus faciles à prendre en photo en ville car ils restent plus proches. Ils sont plus habitués à la présence humaine et aux bruits. En campagne, chaque mouvement, chaque craquement de pas les font fuir, même au loin. L'espace est plus vaste, le ciel plus dégagé, ils fuient facilement. Je me rends compte de la difficulté de se cacher dans les villes où tout est perpendiculaire, droit, gris et lisse. Je prends aujourd'hui le temps de me pencher, de m'approcher des troncs, des murets et de pousser les herbes hautes afin d'observer le petit monde invisible des insectes. Ils sont partout, volant, rampant, butinant ou encore endormis par l'hiver. J'en observe davantage qu'à Nantes à la même période de l'année. A chaque brin d'herbe soulevé, on peut apercevoir une nouvelle espèce. Mais pour certains le camouflage est leur seul moyen de survivre, il faut s'armer de patience pour les prendre en photo. Les coléoptères sont visibles, généralement lents et plus gros que la plupart des autres insectes. Scarabées, carabes et coccinelles sont très présents dans l'environnement rural européen, j'en ai d'ailleurs pris en photo également en pleine ville. Ils ne passent pas inaperçus lorsqu'ils volent. Malheureusement, beaucoup se font percuter par les voiture et se retrouvent sur la route, inertes. Certes, ils sont alors faciles à prendre en photo… Le nombre d'insectes trouvés sur le chemin goudronné est assez significatif : les circulations humaine et non-humaine sont en opposition, en dissonance. Le séjour à la campagne me permet de vérifier les souvenirs que j'avais de la faune rurale. J'ai l'impression que les animaux se sentent libres, prospèrent plus librement parmi les humains mais les routes coupent les circulations parfois transversales des bêtes. Un peu plus loin je devine ce que je pense être une motte de terre sombre sur le bord de la route. En m'approchant je distingue une fourrure noire et blanche d'un animal. Un jeune blaireau est étendu contre le talus, sans doute percuté par une voiture la nuit précédente. La campagne est coutumière de ce genre d'accidents, car pour rejoindre deux espaces – de chasse, de nidification, de reproduction, de territoire – les animaux ne s'arrêtent pas aux limites humaines. Un scène me fait sourire malgré tout, je vois furtivement un lapin se balader dans le jardin d'un de mes voisins. Jusqu'ici rien de surnaturel mais la situation cocasse réside dans le fait que cet habitant, un chasseur, possède un groupe de chiens de chasse enfermés dans des cages

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE
LA VILLE ET DES TERRITOIRES
COMMUNAUTÉ DE COMMUNES AU DROIT D'AUTEUR

extérieures. Ce lapin semble venir narguer les chiens qui s'excitent à la vue du gibier. Cette scène entre prédateur et proie me fascine quelques instants avant que le lapin ne déguerpisse dans un talus de ronces et que le cri d'une buse me fasse lever les yeux au ciel. Elle se trouve au dessus du champ voisin, et a sans doute repéré quelque chose car elle se positionne en sur-place avant de fondre sur le sol, toutes griffes dehors. Ces interactions sont nettement plus rares en ville. Je retourne vers ma maison en observant les oiseaux s'alimenter en graines que mes parents déposent devant la fenêtre et m'apprête à écrire ce court récit de voyage de presque trois heures à la découvertes des mondes secrets de la campagne.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE DE
DOCUMENT SOUMIS

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Lors de mes excursions à Hambourg, j'ai remarqué un nombre plus important de talus pour délimiter les parcs, qu'il y avait des bosquets et buissons autour des routes et qu'en prenant le S-Bahn, on passe du centre ville urbanisé à l'alternance de zones très végétalisées et presque sauvages ou du moins peu maîtrisées. Comme écrit un peu plus tôt, lors de mon semestre a l'université de Hambourg, j'ai travaillé sur la notion de paysage et j'ai étudié la région d'Altes Land au sud de l'Elbe. Cette région unique est connue pour sa culture de pommes, avec une surface cultivée d'environ 10 500 hectares. Altes Land est l'une des plus grandes régions fruitières d'Europe. Les fruits sont cultivés sur un sol naturellement fertile et marécageux depuis plus de 700 ans mais grâce à la construction de digues et d'un système de fossés dénommés en allemand par « Grabensystem », la productivité de cette région est réputée comme l'une des plus rentables en Allemagne. Le dépaysement est total dans les villages comme Jork, Buxtehude, ou encore en flânant dans les allées de culture d'arbres fruitiers qui se trouvent à seulement quelques minutes du centre ville de Hambourg. Altes Land est une région agricole très ancienne et bien que l'exploitation ait considérablement modifié le paysage, la faune et la flore indigènes ont une influence importante sur la culture des fruits. Le meilleur exemple est celui des abeilles. La place des insectes pollinisateurs est primordiale dans cette région, à tel point que des apiculteurs se sont installés pour produire du miel à partir de fleurs d'arbres fruitiers. Ce qui était autrefois le paysage classique de l'Allemagne du nord attire de plus en plus de touristes citadins en quête de biodiversité. Des routes relient les différentes villes de la région et les zones bâties sont intégrées au paysage. On retrouve deux biotopes très différents, l'un plus vierge avec la lande et les marécages et l'autre beaucoup plus contrôlé que constituent les champs et les vallées. Seulement, après analyse du site, on comprend que la lande, appelée « das Moore », impacte énormément les cultures. En effet, c'est un recueil de biodiversité et cette vie locale et sauvage est indispensable à la culture et à la production de pommes, cerises, pêches, etc.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT COUVERT AU DROIT D'AUTEUR

Vue sur les rails de la gare centrale de Hambourg depuis le Steintorbrücke ^
le 1er Décembre 2018

Vue sur les chantiers d'Altona depuis le S-Bahn le 23 Mai 2019 ∨

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'AR
MENT SOUMIS AU DROI

^ *Vue sur l'Elbe depuis la route entre Altes Land et Hambourg, Cranz, le 28 Octobre 2018*

v *Moutons le long de la digue de l'Elbe, Cranz, le 28 Octobre 2018*

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Grabensystem, plants de pommiers et habitations, Altes Land, ^
le 18 Janvier 2019

Moulin de Jork le 25 Octobre 2018 ∨

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE BORDEAUX
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

En Allemagne, j'ai retrouvé un lien plus prépondérant entre les zones rurales et les zones urbaines. Les frontières sont plus floues, moins figées. On retrouve des lieux presque campagnards à deux pas des centres urbanisés et parfois même, ils les traversent. La coulée verte de Planten um Bloomen est aménagée comme un parc paysager. Il sert de décor mais on peut se retrouver en son centre, au milieu d'arbres et de collines, près d'un étang et oublier un instant que nous sommes en plein milieu d'une métropole. Sans un bruit, il ne reste plus qu'a s'asseoir et écouter le chant des oiseaux des villes.

« Le merle en ville va chanter de plus en plus tard, voire même la nuit parce qu'il y a tellement de bruit et de sollicitation en journée donc il n'arrive pas à se faire entendre. Il va décaler tout son rythme pour essayer de s'adapter à la ville mais on peut se demander si sa reproduction marche bien car il a toute une période où il est complètement stressé. Il ne peut pas chanter, il va devoir se décaler et chanter la nuit. Est ce qu'il va trouver des partenaires ? De la nourriture ? Est ce qu'il va arriver à se reposer assez la nuit ? Bon, ça pose plein de questions. » Gwendoline Monnier – FAE

Notre perception du monde qui nous entoure est troublée par les bruits des métropoles. Les oiseaux adaptent la fréquence, la puissance et les plages horaires de leurs chants et vocalisations en fonction des bruits engendrés par les agglomérations – la circulation routière et aérienne notamment. Lors du confinement et de la baisse de la production sonore, nous avons observé un « *retour à des normes* » – comme le qualifie Louis Sallé, ornithologue de la LPO – d'habitudes, de rythmes et de sons qui ressemblent plus à ce qu'on retrouve en campagne. Ce phénomène prouve la nécessité d'adaptation des comportements des êtres non humains. Les animaux sauvages ont dû se façonner pour la vie en ville par rapport à leur milieu d'origine. Depuis quelques années, on voit de plus en plus de naturalistes s'interroger sur la cohabitation avec les êtres humains et la façon dont la faune interagit avec l'espace urbain. Ces questions fascinent de plus en plus de monde, pas seulement au sein du milieu scientifique, et on se demande si la ville ne rend pas les animaux plus intelligents ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Adaptation des bêtes, fascination des êtres

Comme nous l'avons vu, la venue de la faune sauvage en milieu urbain découle de différents facteurs. Les villes grandissent de plus en plus rapidement et bien plus que n'importe quel habitat sur Terre. La série documentaire de la BBC intitulé « *Planet Earth II* » a consacré en 2016 un épisode entier à la ville comme habitat sauvage. Depuis les années 2010, l'intérêt pour « *l'exotisme* » de la faune sauvage dans notre environnement est grandissant et l'opinion publique se soucie du bien-être animal, non seulement dans la « *grande nature* »[1] mais aussi dans nos rues. D'autres documentaires, notamment sur Arte, et se concentrant en Europe, sont apparus sur nos écrans comme celui de Bernard Crutzen « *Bruxelles sauvage, faune capitale* » ou de la NDR Naturfilm sur « *Les renards de Berlin* ». L'adaptation des animaux à un environnement anthropocentrique fascine les naturalistes, scientifiques et riverain·e·s qui y observent des comportements presque humains.

La notion d'adaptation à l'environnement est, selon Jean Michel Michaux définie par trois critères : la nourriture, la protection et la reproduction. L'animal doit se nourrir et s'abreuver tous les jours voire plusieurs fois par jour. Il se protège du climat, des saisons, des intoxications – déchets animal ou humain – contre les compétiteurs et les prédateurs – l'être humain – et enfin, pour faire perdurer l'espèce, il doit se reproduire. Cela commence par une recherche de partenaire et finit lorsque les petits sont indépendants. Une espèce est adaptée à l'environnement si son effectif se maintient ou progresse. « Il y a des populations animales là où il y a des raisons d'en avoir, sinon il n'y en a pas ». Chaque espèce a ses propres stratégies en fonction de ses besoins et de ses capacités mais également en fonction du milieu avec des points forts et faibles, que l'on va pouvoir utiliser pour limiter la propagation.

À Nantes, l'exemple du sanglier est pertinent en ce qui concerne son adaptation à l'être humain. En effet, au fil des générations, il a évolué de

1. celle qui est lointaine, où l'animal sauvage, le mammifère évolue. On se la représente par des paysages stéréotypés : la jungle, le grand nord, etc. mais surtout très loin de la ville. p.182 dans « Les animaux et la ville » de Nathalie Blanc, Paris, Odile Jacob, 2000, 232 p.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

manière physiologique pour s'adapter à son nouvel environnement. La durée de gestation de la femelle a diminué afin d'être le moins longtemps possible vulnérable. Les portées sont moins nombreuses mais plus rapprochées et donc ils prolifèrent plus vite qu'a une époque. La chasse et les battues sont les principales raisons de ce changement profond de comportement. Les animaux se conforment à nos habitudes pour survivre. L'architecte et paysagiste Nicolas Gilsoul s'est longtemps penché sur le sujet des modifications des modes de vie chez les animaux sauvages dans les métropoles mondiales. Il note, dans son ouvrage « *Bêtes de ville* »[1], que non seulement les espèces évoluent mais elles apprennent les codes de la ville. Elles suivent l'organisation de la vie urbaine des humains. Les hérissons vont sortir chasser à des moments différents. Le merle, comme évoqué plus tôt, change de plage horaire pour chanter, etc.
Nous le savons, les métropoles ont tendance a avoir des degrés de température légèrement plus élevés que les zones rurales alentours. Ces îlots de chaleur urbains sont un défi pour la faune du monde entier. Les métropoles créent des bulles d'air chaud. Les espèces doivent s'adapter aux nouvelles températures. Par exemple, les escargots de la famille des hélicidés, très communs en Europe, arborent des coquilles de différentes teintes allant du jaune pâle, au marron foncé en passant par le rouge. « *La couleur de leurs coquilles reflète leur température interne* »[2]. Le jaune signifie qu'il a une température interne inférieure à ceux à enveloppe marron. Ainsi, les individus aux carapaces jaunes survivent plus facilement aux grandes chaleurs des villes car la coquille affiche le patrimoine génétique de l'animal et les couleurs claires protègent mieux de la chaleur. D'autres évolutions physiques sont également notables sur un grand nombre d'espèces : les chauve-souris ont une mâchoire plus grosse en raison des insectes plus imposants attirés par la lumière artificielle en ville. Il faut s'attendre à constater des modifications de plus en plus impressionnantes et même peut être, d'après Menno Schilthuizen, de nouvelles espèces spécialisées à la vie en milieu urbain vont apparaître. L'adaptation est une question de temps mais pour Nicolas Gilsoul, « *Il faut leur faire de la place dans notre jungle urbaine* ». Les animaux peuvent être

1. « Bêtes de villes, petit traité d'histoires naturelles au cœur des cités du monde » par Nicolas Gilsoul Paris, Fayard, 2019

2. « Darwin à la ville – L'évolution en milieu urbain » par Martin Gronemeyer et Michaela Kirst, Arte Allemagne, 2019, 53 min

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT COUVERT PAR LE DROIT D'AUTEUR

« *utilisés* » au service des humains tout en gardant le naturel, l'essence de l'espèce et ne pas apprendre à des animaux des tâches qui peuvent être faites par l'être humain. Le faucon pèlerin est l'un des oiseaux qui a su s'adapter à la ville tout en rendant un grand service aux habitant·e·s d'agglomérations. De New-York à Nantes en passant par Bruxelles, de nombreux couples de faucons élisent domicile dans les architectures grandioses comme les grattes-ciel ou les cathédrales et églises. Ces bâtiments hauts, abruptes, avec des cavités jouent le rôle de bord de falaise – habitat traditionnel des faucons pèlerins. Ce spécimen de faucon a besoin d'environ 30 km² de territoire pour sa chasse et son mode de vie. Ce qui fait que, par exemple, à Paris, il ne peut y avoir que 3 couples de rapaces. Les pigeons résidant dans la ville toute l'année sont une source de nourriture abondante pour les faucons pèlerins, ce qui signifie qu'ils n'ont pas besoin de migrer. Gwendoline Monnier s'intéresse d'ailleurs à l'individu qui niche depuis plusieurs années sur la cathédrale de Nantes. L'édifice sert de spot, une bonne partie de l'année, à ce chasseur qui s'est spécialisé dans la traque aux pigeons.

« Ce faucon pèlerin est un mâle qu'on peut dire assez rare, il est venu en ville, alors que d'habitude il est plutôt sur les falaises côtières car il a besoin de se mettre en hauteur pour chasser. Il s'est adapté à la ville, au lieu d'avoir une falaise, lui, il utilise la cathédrale où il est en hauteur et où la ressource alimentaire est abondante. C'est vrai qu'on a des exemples de « sauvage » qui sont arrivés en ville, qui se sont adaptés – mais en même temps il y a plein d'animaux qui n'y arrivent pas. » Gwendoline Monnier

On revient sur le principe défendu par Jean Michel Michaux et Nicolas Gilsoul : afin d'avoir un biotope équilibré, il est essentiel d'avoir des prédateurs naturels. Ce faucon fait office de régulateur pour les pigeons. Un seul spécimen n'est évidemment pas suffisant mais c'est en réinsérant des animaux sauvages naturellement prédateurs en ville, que le milieu écosystémique va pouvoir se rééquilibrer. Dans plusieurs émissions radio ou télévisuelle, j'ai entendu cette phrase « *il y a quelques années on n'en voyait pas un seul* », et cela pour différentes espèces sauvages en milieu urbain. Cela veut-il dire qu'il y a un retour du sauvage en ville ? Mes interlocuteur·rice·s ont tou·te·s eu des difficultés à donner une réponse tranchée. Nous avons connu une grande période d'extinction des espèces dans les années 1980 avec

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT COUVERT PAR LE DROIT D'AUTEUR

l'agriculture intensive. Gwendoline Monnier souligne : « *Je dirais que par rapport à ces années là, c'est un peu remonté pour des espèces car on a arrêté de les chasser, on utilise moins de pesticide ou on a plus conscience de ces problématiques là. Mais sur 200 ans, est ce que nous avons plus de biodiversité ? Non, on ne peut pas dire ça* ». Dans le cas du faucon, c'est aujourd'hui un animal protégé, qui avait quasiment disparu de France alors il est normal de le voir de nouveau. Seulement, il est davantage présent sur tout le territoire et pas seulement en ville.

Parfois, il est perturbant pour des êtres humains d'observer des comportements, s'apparentant aux notres, chez des êtres non humains. Lorsque nous sommes face à un animal sauvage utilisant un objet ou adoptant une attitude humaine, notre « *supériorité intellectuelle* » et notre suprématie sont remises en question. L'article du magazine culturel américain The Atlantic, intitulé « *Are Cities Making Animals Smarter ?* »[1], questionne l'acuité d'appropriation des métropoles par les animaux. Anya Ratnayaka, scientifique au sein de l'association de la conservation de la vie sauvage et spécialiste des chats viverrins en milieu urbain, réfléchit à la manière dont les espèces pourraient s'adapter à ce cadre improbable et si « *elles le font assez vite pour faire de la ville, qui s'est frayée un chemin au bulldozer dans son habitat naturel, un foyer durable* ». Lors de ses recherches, elle a découvert une doctrine assez « provocatrice ». Une théorie ressort que seuls les êtres les plus intelligents – au sein même d'une espèce également – peuvent survivre en ville. Est-ce que la ville rend les animaux sauvages plus intelligents que leurs homologues ruraux ?

Fredi Devas, dans son documentaire « *Planet Earth II* »[2], souligne que la ville est un biotope extrêmement risqué pour les mammifères et les oiseaux : « *Hard life in the city but it worth it* ». Mais le jeu en vaut la chandelle, la nourriture est plus facile d'accès et abondante, les hommes et femmes des villes, en fonction des quartiers, ont le plus souvent une attitude protectrice face à la faune. « *Sometimes animals end up in cities because they have*

1 « Are Cities Making Animals Smarter ? » par Paul Bisceglio, The Atlantic, 2018
2. « Planet Earth II - 6. Cities » par Fredi Devas, UK, BBC Natural History Unit, 2016, 58 min

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

nowhere else to go. Other times they happily move in, finding readily available food or other advantages over life in the wild » écrit Paul Bisceglio[1]. En effet, comme le confirme l'écologiste spécialisé en nature sauvage, Sam Gehrt, les cités sont de grands refuges pour beaucoup d'espèces. Des expériences ont montré que les animaux de milieu urbain sont plus aptes à résoudre des problèmes – types puzzle, sortir d'un labyrinthe, etc. Les villes exigent un éventail particulièrement large de capacités cognitives et pourraient rendre des populations entières d'animaux plus intelligentes. « *The complexity of urban life flavours clever.* »[1]. Ce qui effraie beaucoup de citadin·e·s, inquiet·e·s de leur statut de dominant·e sur la faune et flore. Mais c'est une théorie controversée. Certain·e·s disent que les animaux évoluent, peu importe le milieu, et la notion d'intelligence est floue, indéfinie. Les animaux sauvages pourraient se rapprocher de plus en plus de nous, à la recherche de nourriture, et devenir dangereux car la ville « *sélectionnerait* » des traits de personnalité comme l'innovation, la mémoire, la curiosité, etc. Cependant, la vie au contact des humains reste une solution risquée pour ces êtres. Certain·e·s propriétaires tuent les animaux qui s'introduisent sur leurs terrains, dégradent leurs jardins ou mangent leurs bêtes de compagnie. D'après les expert·e·s, s'ils avaient le choix, ces bêtes de ville choisiraient la vie sauvage dans des milieux organiques, protégés, ruraux.

« La mesure la plus fiable de l'intelligence d'un animal peut s'avérer être sa capacité à rester hors de notre chemin. » Anya Ratnayaka

La fascination pour ce monde secret au sein de nos villes reflète notre envie, notre tentation, notre appétit pour l'univers sauvage. Le film « *Wild* »[2] renvoie, selon moi, à un désir de retour à une sauvagerie. Il est explicite dans l'œuvre allemande de Nicolette Krebitz, où la rencontre avec un loup errant dans le bois près de l'immeuble de la protagoniste va lui donner des envies de fusion avec la vie sauvage. « *Dans un monde moderne, la cinéaste montre comment renouer avec la vie primaire en retrouvant son instinct primitif* »[3]. Il y a, à la fois, beaucoup de poésie qui se dégage de cette œuvre, subsumée à une

1. « Are Cities Making Animals Smarter ? » par Paul Bisceglio, The Atlantic, 2018
1 « Wild » par Nicolette Krebitz, drame social, Heimatfilm, Allemagne, 2016, 97 min
2 Critiques du film par Allocié et Senscritique

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

violence instinctive. « *Wild est un film qui trouble car nous ne sommes pas dans la nature* ». Exactement comme dans le travail de Romain André, avec son court métrage « *a priori sauvage* »[1], cette fois ci à Paris, l'image de la liberté des êtres sauvages se fracasse à la prison de l'humanité. La fouine fictionnelle présente dans le quartier de Montreuil, insupportable aux yeux d'un homme insomniaque, semble narguer ses habitant·e·s. Lors de la relation épistolaire entre l'insomniaque et l'employée municipale chargée de médiation dans le quartier, on comprend que ce n'est pas l'animal qui constitue le problème mais la condition humaine de la vie en ville. L'importance de l'animal dans la cité reflète de la pauvreté du lien social dans les sociétés urbaines occidentales contemporaines. Aurélie, fonctionnaire de mairie, répond à l'un des mails de Jean Marc réclamant une solution à son problème, que selon elle, « *il est parfois pesant de vivre en ville et que la présence d'animaux sauvages et libres, même très petits, peut être réconfortante* ». Tout le film suit leurs échanges de mails en voix off et derrière cette histoire de fouine, se révèle une véritable solitude et détresse des deux protagonistes dont la rencontre était imprévisible. Une fois la disparition de la fouine, leurs échanges s'arrêtent dans le plus grand désespoir d'Aurélie. « *A priori sauvage* » dessine le portrait d'un homme seul, perdu dans la société urbaine, où cette fouine dérangeante, devient sa seule motivation. Il lui dépose à manger : des œufs, des cerises, il tente de l'approcher, il la cherche toutes les nuits. Il refuse, dans un premier temps, qu'Aurélie utilise le pronom possessif « *votre* » fouine, mais à la fin du court métrage, la détresse de ce riverain quand il ne retrouve plus la bête qu'il a nommée simplement Sylvain, ne laisse aucun doute quant à son attachement et son désir de possession. On les traite de « *profiteurs* », de voleurs, de nuisibles mais sommes nous pas jaloux de leur liberté ? On aimerait découvrir leurs cachettes, leur monde invisible, on voudrait les apprivoiser, les rendre dociles, manipulables. Nous n'aimons pas ce qui nous échappe.

La fascination se retrouve aussi dans tous les articles sur les animaux en ville. Il est vrai qu'il y a de plus en plus de gens sensibilisés mais cela ne fait pas augmenter la biodiversité en métropole, ni ailleurs. Cependant, il ne faut pas mettre de côté le pouvoir de l'opinion publique, le fait d'en parler

3 « A priori sauvage » par Romain André, court-métrage, La Polka, 2017, 24 min

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

avec de plus en plus d'hommes et de femmes de tous les milieux est une première étape pour atteindre un niveau plus élevé de protection. Seulement, les journaux orientent leurs propos en fonction de l'animal en question. La plupart du temps, le rat est nuisible et le hérisson est utile, mignon. L'image que l'on se fait des espèces est très influencée par les médias et les pouvoirs publiques. Pour Olivier Ganne, cet engouement écologique va permettre à Bretagne Vivante et aux autres associations de protection de la biodiversité de faire passer d'autres messages pour d'autres espèces. En prenant l'exemple de l'alyte accoucheur, petit crapaud qui s'est adapté à la ville en modifiant son milieu de prédilection, Bretagne Vivante tente de sensibiliser les riverain·e·s aux animaux invisibles. Les lieux de vie de l'alyte, qui étaient autrefois les marres ou flaques peu profondes avec de nombreuses pierres, sont aujourd'hui en ville des zones bâties, des porosités dans les murs, des zones tranquilles où le pourcentage d'humidité est plus important dans les anfractuosités de murs de maison, dans des regards, dans des murets. En effet, l'adulte ne va jamais dans l'eau. Cette espèce nécessite un point d'eau uniquement pour que le têtard se développe. Cette caractéristique facilite son adaptation car la zone humide peut être un puits ou même une marre de moyenne qualité voire de mauvaise qualité « *il suffit d'avoir un petit point d'eau et cette espèce peut survivre au cœur de la ville* ». L'association réalise une étude sur la ville de Nantes entre 2015 et 2016 afin de mettre en évidence les endroits où se trouve ce petit crapaud dans les rues. « *Parfois on se demande comment ils arrivent à vivre dans certains endroits* ». Il est assez facile à répertorier car son sifflement, que l'on entend entre avril et août, permet de le repérer sans le voir. « *Ça c'est une espèce qui vit en ville, qui est totalement inconnue des gens, qui ne dérange pas* ».

« Ça peut être du green-washing, mais même si ça en est, on peut au moins faire en sorte que ça aille plus loin. On peut commencer par ça et avancer au fur et à mesure. Les citoyens poussent aussi les politiques à aller plus loin, donc ça c'est bien et ça nous permet de faire passer des messages parce que c'est pas seulement de dire qu'il y a des espèces en ville mais de voir comment on peut les préserver en ville. C'est ça qui est important. Si c'est pour faire venir des espèces et puis les envoyer à une mort certaine ce n'est pas la peine. » Pour Olivier Ganne, il y a une certaine prise de conscience visible même de la part des politiques.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La ville est un biotope comme un autre. Jean Michel Michaux, Olivier Ganne et Nicolas Gilsoul s'accordent sur ce point. C'est un écosystème minéral, aseptisé, propre à nos besoins humains et tellement modifié et anthropocentrique qu'il ne respecte plus les cycles naturels de la vie. Le comportement des bêtes est façonné pour correspondre à notre routine. Depuis leurs origines, la nuit est privilégiée par les prédateurs. Mais en métropole cette tendance est encore accentuée par la présence d'êtres humains en majorité diurne.

Les nouvelles habitudes sont désormais ancrées dans la génétique d'animaux urbains. Le renard est sans doute l'animal qui suscite le plus de fascination de la part des citadin·e·s. Ces êtres opportunistes, nettoyeurs de déchets et charognards ne sont pas si différents, en terme d'utilité, que les rats. Pourtant leur capital sympathie est bien supérieur malgré la crainte de transmission de maladie – comme la rage, bien qu'elle ait disparu d'Europe depuis de nombreuses années. Les riverain·e·s ont un avis mitigé : certain·e·s accusent le renard de voler les poubelles, d'entrer dans les cuisines, d'attaquer les enfants tandis que d'autres le voient comme un animal presque domestique et lui donne à manger. A vrai dire, il n'est ni l'un ni l'autre. Les expert·e·s sont d'accord sur les répercussions néfastes des tentatives de domestication et le fait de le nourrir l'expose à des risques conséquents. Beaucoup de supports d'informations se focalisent sur ces canidés car leur caractère curieux, sauvage mais attachant leur procure une place au rang des animaux non domestiques libres et acceptés par la plupart des citoyen·ne·s des villes. Le renard est également présent à Nantes, mais à la différence d'autres métropoles françaises et européennes, il s'alimente plutôt de nourriture « *sauvage* »[1] que celle trouvée dans des poubelles. En effet, ils sont implantés sur les bords de l'Erdre, ils y trouvent donc encore beaucoup de ressources naturelles. Cela ne veut pas dire qu'ils ne vont pas fouiller dans les poubelles des zones alentours, mais c'est peut être un peu moins vrai que dans d'autres villes comme Londres ou Bruxelles où certains individus se retrouvent aux portes des maisons. Le programme « *Allées de la nature !* », initié par Écopôle[2], a développé un

1. tiré de l'entretien avec Olivier Ganne

2. projet de mobilisation citoyenne pour la connaissance et la valorisation des continuités écologiques – les trames vertes et bleues – à l'échelle de l'agglomération nantaise, initié par Écopôle, le Centre Permanent d'initiatives pour l'Environnement (CPIE) du Pays de Nantes.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

dispositif de piège photo afin de connaître les espèces qui se promènent sur le territoire de Nantes Métropole, proches des habitations. Il s'est avéré que plusieurs renards occupaient le territoire et s'introduisaient dans les jardins.

Pour conclure sur l'adaptation et sur la fascination – dans ce cas ci, la fascinante révulsion – j'ai souhaité me pencher sur le cas du pigeon, volatile méprisé mais extraordinairement bien intégré à l'urbanisation. « *Pigeon are the most successful urban bird* » annonce l'auteur de Planet Earth[1]. Le pigeon se place à la limite floue de ce que l'on considère comme sauvage. Il est assimilé à la ville, c'est presque devenu du mobilier urbain, légèrement plus indiscipliné. Il dérange parfois mais il fait tellement corps avec les métropoles que les riverain·e·s l'acceptent, comme un voisin nuisant. Il descend d'une espèce domestique. Pour Olivier Ganne tous les animaux sont souvent sauvages mis à part le chat, le chien, la vache, le cheval. Ça concerne énormément d'espèces que ce soient des oiseaux mais aussi des insectes, des mammifères. Ensuite, il y a des espèces un petit peu à la marge, à la manière du pigeon des villes. « *Je le considère pas comme une espèce sauvage* ». Son véritable nom est le pigeon biset et, à l'origine, est la descendance d'un croisement entre les pigeons des roches et des pigeons d'élevage relâchés, qui, aujourd'hui, vivent librement. Les pigeons des villes ne se reproduisent pas sur les arbres, mais construisent leurs nids épars sur les corniches, les poutres de fer, les grues, dans les niches des bâtiments et dans les greniers, abondants en ville. Dans les grands parcs et espaces verts ainsi que dans les champs, le pigeon des villes ne devient pas un résident permanent, car il n'y a pas de façades élevées pour la nidification. Nous avons vu que la ville est, pour bien des aspects, un lieu d'abondance, parfois de protection, de proximité dangereuse ou vertueuse avec les humains, et que de nombreuses espèces sauvages parviennent à s'immiscer plus ou moins discrètement à nos côtés. Le pigeon est l'un des animaux le mieux habitué à la vie urbaine, comme le rat, mais est ce le cas pour toutes les espèces ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 « Planet Earth II - 6. Cities » par Fredi Devas, UK, BBC Natural History Unit, 2016, 58 min

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Inégalités d'adaptation des espèces

Les cités sont en perpétuelles évolution et transformation. Ce biotope mouvant est un véritable challenge pour les êtres non humains. Les animaux doivent s'adapter – parfois très rapidement – ou disparaître du paysage urbain. On ne leur laisse pas d'autres alternatives. Malheureusement, peu d'espèces réussissent cet exploit – est ce pour cela que nous sommes tant fascinés par l'intelligence de celles qui le peuvent ? – et pour un grand nombre d'entre elles, la ville transforme leurs modes de vie en parcours du combattant.

« Only a small numbers of animals have managed to find ways of living alongs to us. » Planet Earth II – Cities

On dit que le pigeon a été incorporé à la ville. C'est un animal annexé, que l'on n'imagine même plus ailleurs. Pourtant, lorsque l'on s'éloigne et qu'on entre en zone rurale, on se rend compte qu'il existe une autre espèce de pigeons discrets et bien plus peureux à l'approche de l'être humain : le pigeon ramier. Les pigeons sauvages ont une espérance de vie d'environ douze à quinze ans, alors que nos pigeons de ville ont une espérance de vie de seulement deux à trois ans. De nombreux animaux malades et blessés sont le résultat de conditions de vie inadéquates dans la ville. Pour reprendre l'expression de Nathalie Blanc, les animaux « *marrons* », ni sauvages, ni domestiques, ce sont des animaux qui souffrent. Ils se situent à la croisée des mondes. Ils sont devenus invisibles mais nuisibles. Le pigeon est l'exemple d'animal considéré comme sale, on l'appelle la poubelle ou le rat volant, ses dégradations coûtent de l'argent à la municipalité et il a la réputation d'amener des maladies. Paradoxalement, c'est leur utilité, comme celle des rats, qui les rend « s*ales* ». Ce sont des éboueurs, ils mangent nos déchets et dans l'esprit des riverain·e·s, la relation saleté et nourriture est très présente. Les pigeons sont des défouloirs, ils ingèrent tous les maux de la ville : la pollution, l'agressivité et ils seraient transformés en sorte de « *zombies urbains* »[1]. Dans « *Les animaux et la ville* »[1], l'auteure dépeint un portrait des bêtes de ville très

1. « Les animaux et la ville » de Nathalie Blanc, Paris, Odile Jacob, 2000, 232 p.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

négatif en ce point : « *Ces espèces ont muté pour s'adapter à l'humain. Le cafard est un animal sauvage devenu mutant avec l'urbanisation. Je crains les bêtes mutantes qui sont peut être dangereuses pour les enfants et de plus en plus sales, soutiennent parfois certains riverains* ». De plus, ce sont des animaux grégaires, les plus « *répugnants* » aux yeux des « êtres humains ». Gwendoline Monnier défend qu'il est assez compliqué d'expliquer aux gens que s'il y a beaucoup de pigeons c'est parce que ce sont les seuls animaux, actuellement, qui ont réussi à s'adapter à notre vie, à notre train de vie et à ce qu'on leur impose. C'est ce qui explique leur présence. Les rats et les pigeons sont les espèces que l'on voit le plus car ce sont les seuls qui ont réussi à s'adapter réellement. « *S'ils sont là c'est parce que c'est nous qui avons créé ça. C'est un peu remettre l'Homme dans ses responsabilités, je trouve que c'est assez important* ».

> *« Si la ville est un milieu où les conditions de vie sont difficiles pour les animaux… il est encore plus difficile aux citadins de croire qu'elle puisse être un milieu pour d'autres êtres vivants qu'eux mêmes. » Nathalie Blanc*

Les animaux présentent un capital sympathie ou antipathie. Par exemple, le hérisson porte une très bonne image, c'est un marqueur de bonne santé de l'écosystème urbain donc son image est valorisée par la municipalité. Il sert d'allié aux élus et pouvoirs publiques comme protecteur de la faune. Sa réputation fait de lui, l'ami des jardiniers et les citoyen·ne·s possédant un jardin sont ravis de le voir apparaître sur leurs pelouses ou dans leurs potagers pour les préserver des ravageurs de légumes. De manière générale, on se rend compte que peu de mammifères s'aventurent dans la grande forêt de bitume. Seuls les plus petits, les plus téméraires ou les plus désespérés osent se rendre sur « notre territoire ». Le renard, nous l'avons vu, s'est bien adapté aux milieux urbains, il est présent en France, en Allemagne et dans beaucoup de régions d'Europe. Pourtant, nous avons plus de chance de croiser un renard dans les rues de Bruxelles et de Berlin que dans les boulevards nantais. L'existence de friches, de zones libres, d'anciennes voies de chemin de fer abandonnées ou d'usines délabrées et autres oasis urbains sont bien plus présents dans les anciennes cités industrielles comme Hambourg. Des mammifères plus imposants peuvent y trouver refuge pour nicher et

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

chasser sans être en contact direct avec son plus grand prédateur. Le renard a cependant beaucoup évolué pour intégrer les normes citadines. En ville, les renards fonctionnent en clans avec une femelle dominante et pas de terriers et trouvent de quoi nicher dans les interstices. Le comportement alimentaire est lui aussi différent car les renards sont des opportunistes. Ils mangent ce qu'ils trouvent et ce qui est plus facile, en ville ça sera des souris, des rats, parfois des lapins, des hannetons attirés par les lumières artificielles, des écureuils et des charognes. En campagne, les renards doivent se débarrasser des carcasses pour ne pas attirer d'éventuels prédateurs, or en ville, les corneilles, qui font office de nettoyeurs, ne laissent aucune trace ni odeur. On apprend avec le documentaire « *Les renards de Berlin* » que « *Là où les renards ne sont pas chassés, les couples monogames sont la norme* ». Les renards ont une plus longue longévité en ville – lorsqu'ils arrivent à éviter le trafic, ce qui n'est pas toujours le cas surtout lors de la saison des amours en décembre et janvier. Mais pour la plupart, ils se sont adaptés à cette circulation et réussissent à éviter les voitures. « *Pour ces animaux qui s'adaptent facilement, la ville est un milieu plein d'attrait face à un habitat naturel en pleine régression.* »[1]

Chaque espèce souligne des problématiques différentes – sanitaire, dévastatrice, coûteuse. Afin d'éviter ces désagréments, les collectivités locales s'occupent de plus en plus des questions de biodiversité urbaine. Cependant,le mauvais réflexe d'une municipalité peut être de régler un problème dans l'urgence. Or, un écosystème se règle avec du temps, de la patience, de la connaissance et du recul.

« La ville est un biotope comme un autre, depuis toujours, mais certaines espèces implantées par accidents sont nuisibles et invasives. Une ville qui, sous prétexte de nuisance, va tout mettre en place pour faire disparaître une espèce, va ainsi créer un déséquilibre de la biodiversité. »
Jean-Michel Michaux

À l'échelle d'une ville, faire disparaître une espèce sous prétexte qu'elle engendre des nuisances est une hérésie. Elle amène d'ailleurs des conséquences dramatiques directement sur l'être humain : « *plus la diversité animale se*

1. « Les renards de Berlin » par Rosie Koch et Roland Gockel, NDR Naturfilm, 2019, 43 min

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

réduit, moins il est possible de trouver un équilibre biologique »[1] . Ce néant instauré par décision hâtive, laisse le champ libre à d'autres espèces qui, elles, plus invasives, plus tenaces, créent des dégâts supérieurs à ceux de l'autre groupe. « *Mieux vaut avoir une grande biodiversité produisant de légères nuisances* »[2]. Pour les agents, que j'ai rencontrés lors de mes entretiens, la question des « espèces invasives » est au cœur des problématique de la biodiversité en ville. La faune et la flore autochtones des régions des métropoles sont, peu à peu, remplacées par des espèces importées – volontairement ou non – et qui ont été implantées en ville. Ces espèces non locales arrivent à s'immiscer à cause de la dégradation du milieu qui devient fragile, détérioré à cause des nombreuses sollicitations que l'humain lui impose en milieu construit. Olivier Ganne le souligne, c'est le dysfonctionnement des écosystèmes perturbés et la difficulté à trouver un équilibre écosystémique qui « *profite à certaines espèces et dans ce cas là il peut y avoir interférence avec l'Homme* ». C'est très présent au niveau des plantes mais c'est moins gênant, les riverain·e·s ne s'en rendent pas compte. Il y a moins de nuisance qu'avec un animal envahissant. Non seulement ces plantes étrangères s'enracinent, se développent mais elles empêchent les autres de pousser et un biotope déjà très fragilisé se détériore davantage car les insectes, oiseaux, autres animaux et plantes ne retrouvent plus les ressources nécessaire à leurs besoins. L'équilibre est rompu durablement. Cependant, il peut arriver qu'il s'agisse d'espèces locales telles que les orties par exemple. Dès qu'il y a un apport de matière organique très important sur le bord de l'eau, cette plante vient s'implanter et pas uniquement en ville mais dans tout milieu. Depuis longtemps – et c'est encore le cas aujourd'hui – il y a une politique de diabolisation de ces espèces alors que selon plusieurs experts, dont la FAE, il faut remettre l'humain au centre du problème. Le végétal ou l'animal dits « invasifs » ont avant tout été apportés dans nos villes par la main humaine. De plus, ces espèces sont représentatives d'un biotope déréglé, elles se développent parce qu'elles ont toutes les conditions pour le faire car nous avons détruit tout le reste, tout ce qui pouvait empêcher ces proliférations.

1. et 2. « La ville a toujours été accueillante pour les animaux » par Usbeck et Rica, Demain la ville, 2013

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT COUVRIS AU DROIT D'AUTEUR

« Il faut remettre le sujet au centre : c'est nous les humains qui avons créé ça, c'est de notre faute si aujourd'hui c'est comme ça et ce n'est pas la faute des pigeons, des rats ou des renouées du Japon » Gwendoline Monnier – FAE

Je me suis questionnée sur l'origine de ces invasions exotiques et c'est en lisant le livre du collectif PUMA sur la carrière Miséry de Nantes[1] , que j'ai pu apprendre une des raisons : la création de parcs paysagers comme celui du jardin extraordinaire – du jardin des plantes, de Planten un Bloomen à Hambourg et tant d'autres – entraîne l'importation de plantes et animaux esthétiques exotiques qui, sans contrôle, se retrouvent dominants face à nos espèces locales. Je me souviens d'articles de presse dénonçant les abandons de tortues achetées en animalerie qui, devenues trop grosses, sont jetées dans les étangs environnants et qui détruisent tout l'écosystème sauvage. Olivier Ganne évoque ce problème en expliquant sa notion de sauvage. Selon lui, le sauvage est défini par tout ce qui n'est pas domestique mais il ajoute une nuance pour parler des NAC – nouveaux animaux de compagnie – car « *la plupart sont des espèces sauvages d'ailleurs donc ça pose soucis et une fois remises en liberté sur nos territoires, on peut les considérer comme sauvages mais pas autochtones* », elles envahissent les écosystèmes. Les invasions sont, d'après le rapport de l'IPBES[2], la cinquième cause de perte de biodiversité à l'échelle mondiale. « *On parle d'invasion biologique lorsque des activités humaines permettent à une espèce de franchir des barrières qui jusqu'alors limitaient sa dispersion ou sa multiplication, entraînant une explosion géographique et démographique de l'espèce dans un nouvel écosystème et s'accompagnant éventuellement d'impacts économiques, sanitaires, sociétaux ou écologiques* ». Nantes Métropole recense un certain nombre d'espèces comme « exotiques envahissantes ». Clarisse Paillard parle également d'autres proliférations, non végétales, qu'elles soient terrestres ou aquatiques et pas forcément

1. « Carrière Miséry : destruction de la ville sauvage » par Collectif Puma, à la criée, Rezé, 2019, 87 p.
2. L'IPBES est la plate-forme intergouvernementale de la biodiversité et service co-systémique. Elle regroupe des centaines de scientifiques dans des domaines différents et, suite à un rapport de 2019, une prise de conscience publique de la perte de la biodiversité s'est installée à l'échelle planétaire. Le document pointe cinq facteurs, par ordre d'importance, à l'origine de ce déclin : les changements d'usage des terres et de la mer ; l'exploitation directe de certains organismes ; le changement climatique ; la pollution et les espèces exotiques envahissantes.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

recensées comme espèces exotiques envahissantes. On peut citer aussi les frelons asiatiques. Des femelles ont été laissées en Europe et se reproduisent aujourd'hui naturellement. D'autres espèces vont remonter vers le nord du fait du réchauffement climatique. D'après le blog en ligne « *Demain la ville* »[1], jusqu'à la fin des années 1990, il n'y avait pas tant de problèmes de biodiversité urbaine mais depuis 15 ans certains spécimens invasifs exotiques comme les perruches, écureuil de Corée, etc. sont présents en milieu urbain. Ces espèces sont représentatives de la nouvelle tendance sur les animaux de compagnie exotiques et correspond aux dates de ce mouvement. Il faut donc, bien évidemment, les différencier des espèces comme le sanglier et le renard qui sont présents sur le sol français et européen et que la ville a toujours accueillies.

> *« Elle [la ville] a toujours constitué un biotope comme un autre. C'est simplement notre rapport à l'animal qui a évolué au fil du temps : selon les époques, l'homme a rendu le milieu urbain plus ou moins accueillant à certaines espèces. » Jean-Michel Michaux dans son interview pour « Demain la ville ».*

La difficulté aujourd'hui est de différencier les espèces que l'on pense indigènes mais qui ne le sont pas. Clarisse paillard note que l'on observe un afflux de nouvelles espèces beaucoup plus rapide avec une capacité à s'adapter à notre environnement beaucoup plus aisé et une aptitude d'extension plus large et soudaine que les espèces indigènes. « *Tous ces phénomènes existent depuis longtemps mais on les observe et analyse seulement aujourd'hui. En terme de solution, je n'en ai pas à donner, c'est trop tôt* ». Le rat surmulot – rat brun ou Rattus norvegicus – est appelé aujourd'hui le rat des villes, très connu et peu apprécié des citadin·e·s. À l'origine, il a été introduit maintenant il est partout et a détrôné le rat noir – Rattus rattus – qui lui, est l'espèce sauvage autochtone qui peut exister encore à certains endroits mais plutôt en campagne. La plupart du temps, on ne remarque même plus si l'espèce en question est originaire de la région ou non. J'ai voulu partir à la découverte de la biodiversité en campagne afin de la comparer avec celle de la ville.

1 « La ville a toujours été accueillante pour les animaux » par Usbeck et Rica, Demain la ville, 2013

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

En expérimentant la biodiversité rurale, chaque regard sur un tronc, une brindille, une touffe d'herbe et même le sol bitumé des routes de campagne, me laisse percevoir un insecte camouflé. Je remarque un écart important en terme de nombre d'insectes en comparant la zone rurale bretonne de Peumerit et les zones paysagères de la ville de Nantes. Lors de mon excursion au Parc de la Chézine, je suis surprise par le dépaysement que m'inspire cet espace mais également par l'absence visible d'insecte. Peut-être est-ce encore trop tôt dans la saison ? Sont-ils enfouis en attendant la chaleur du mois de mars ? Mais je ne peux m'empêcher de souligner l'amplitude de ce décalage avec ma première balade champêtre à Kervoëlic le 17 mars 2020 où l'afflux d'insectes en tout genre était présent sur chaque surface. J'ai malheureusement la confirmation de cette tendance lors des discussions menées avec les associations nantaises : la chute des populations d'insectes est extrêmement inquiétante à l'échelle du territoire national et la ville n'est pas un milieu adapté aux petites bêtes.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

« Il est très peu probable que les insectes arrivent à s'adapter en ville par manque de verdure. » Gwendoline Monnier – FAE

« Le milieu urbain artificiel peut être comparé à une longue route où il n'y aurait aucune station essence pour les insectes en manque de carburant. Il ne peuvent pas se poser, s'alimenter en plantes dont ils ont besoin donc ils sont bloqués. » Martin Gronemeyer et Michaela Kirst dans le documentaire « Darwin à la ville »

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Récit 5 - Empreintes non identifiées dans la boue du parc de la Chézine

Nous préparons cette aventure périlleuse depuis plusieurs jours avec mon colocataire. Nous sommes le 13 mars 2020 et nous entamons notre périple par 42 mn de bus en partant de l'île de Nantes. Nous descendons au boulevard de la Chézine, à l'arrêt Mississippi – premier pas vers l'exotisme. Tout d'abord un peu perdus sur la direction à prendre, nous découvrons un panneau d'orientation et nous longeons le bras de la Chézine vers le nord-est. Le terrain est humide. Les sous-bois sont encore gorgés des pluies des semaines passées. Nous faisons notre première rencontre avec celle d'un couple de corneilles noires en train de se nourrir au milieu du chemin. À notre approche, les deux volatiles s'envolent vers la cime des chênes voisins. Le petit sentier que nous suivons, nous amène vers une grande clairière ensoleillée où l'on s'assoit pour quelques instants. Je décide, armée de mon appareil photo, d'étudier la faune du bois de pins et de chênes bordant le champ. Un tronc à la forme surprenante attire mon attention. Les visages sculptés naturellement dans le bois de cet arbre me rappellent les esprits de la forêt tirés de l'imaginaire d'Hayao Miyasaky dans la « *Princesse Mononoké* ». En me rapprochant, je m'attends à découvrir tout un monde caché dans les cavités que sont les yeux et les bouches de ces personnages inquiétants. A ma grande surprise, personne ne se cache dans la pénombre du tronc, je n'y trouve que toile et poussière mais rien ne bouge. Les visages restent inanimés. Seuls quelques insectes volants comme des mouches et de petites abeilles se reposent sur la surface dorée, chauffée par le soleil. J'entends beaucoup d'oiseaux autour de moi. Je ne les distingue pas à travers le feuillage des conifères à contre-jour mais leurs chants singuliers se confondent et s'harmonisent. Suite à cette désillusion, je m'attelle à la recherche approfondie d'insectes dans le pré où mon colocataire s'est allongé. Près de lui, je découvre une coccinelle rouge à points noirs mais rien d'autre à première vue. Nous continuons le chemin vers une allée bordée de haut arbres aux troncs verts. Là, dans un assemblage de branches diverses, une punaise diabolique se promène la tête en bas. Son décollage nous surprend et le bourdonnement de ces

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE L'AUTEUR

petits coléoptères est bien plus bruyant qu'on ne peut l'imaginer. Mon regard tombe sur un grillon juvénile qui s'abrite sous un morceau de bois, dissimulé par les feuilles mortes. Je cherche délicatement autour et découvre de nombreuses autres petites bêtes. Mais habituée aux balades en forêts bretonnes, je reste un peu frustrée car ça ne « grouille » pas autant que dans les talus champêtres où chaque pas, chaque déplacement de feuilles mortes fait apparaître tout un écosystème vivant. La clairière suivante est plus boueuse, il est parfois compliqué de la traverser mais c'est dans cette terre humide que j'aperçois les marques du passage d'animaux sauvages. Certaines sont probablement celles d'un canidé – chien domestique pour la plupart ou renard – mais j'observe également des traces à deux fentes caractéristiques des cervidés, un chevreuil possiblement. Par cette découverte inattendue, je m'attelle à la recherche d'autre traces possibles de sauvage, mais la plupart sont des traces de chiens qui courent dans les champs. Mon attention se porte à nouveau vers le ciel pour apprécier le spectacle volant de deux rapaces au dessus du parc. Un peu plus profondément dans le bois, de nombreux oiseaux de petites tailles s'envolent à notre approche. Ils virevoltent autour des buissons et je crois reconnaître mésanges et pinsons. Mon acolyte me signale un bruit étrange, une percussion régulière et sourde. Il s'agit d'un pic, nous l'entendons, nous savons vers quel arbre il se trouve mais impossible malheureusement, malgré notre approche discrète, de l'apercevoir. A la place, nous tombons nez à bec avec un étourneau sansonnet, seul sur sa branche, immobile, facile à capturer en image. La luminosité naturelle commence à décliner lorsque nous prenons le chemin du retour à la civilisation. La transition est brutale et après le chant des pies, merles et autres passereaux, nous voilà au milieu de la circulation du boulevard, à un arrêt de bus. Mais pour une ville de 300 000 habitants, avoir une superficie égale au parc de la Chézine aussi végétale que la coulée qui suit la rivière est une aubaine que peu de villes peuvent prétendre disposer.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT COUVRIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE DE NANTES
DOCUMENTATION

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Il suffit parfois pourtant, de s'éloigner de quelques kilomètres de la vie frénétique du centre des villes pour apprendre et découvrir des espèces rares et précieuses. Au niveau de l'île de Versailles, les loutres ont élu domicile près de l'eau et des roches. C'est un animal craintif et discret qui est très difficile à observer, pourtant, il a su se faire une place malgré l'urbanisation et la fréquentation. Les associations ont même découvert ce qu'on appelle une catiche – endroit où la loutre d'Europe va se reproduire. La loutre est réputée pour être une espèce très sensible aux dérangements, « *on la voit jamais* » souligne Gwendoline Monnier. En effet, elle va se déplacer essentiellement la nuit, au moment où il y aura le moins de nuisances humaines.

« La nuit c'est un peu le seul moment de tranquillité. La journée, il y a toujours plein de gens, plein de bruits donc la loutre va se déplacer uniquement la nuit. C'est une adaptation forte à l'Homme pour éviter ces nuisances sachant qu'elle a été énormément chassée, elle a disparu en grande partie à cause de ça. » Gwendoline Monnier – FAE

La loutre est quasiment au dessus de ce qu'on définit comme « capital sympathie », elle fait partie des animaux emblématiques dans la ville, sa présence est rare, recherchée et très intéressante en terme de biodiversité. Le niveau le plus bas de ses populations a été atteint dans les années 1970, où il ne subsistait plus que quelques noyaux de populations en Loire-Atlantique – marais de Brière, lac de Grandlieu. La reconquête de ses anciens territoires, amorcée dans les années 1980, coïncide avec l'interdiction de sa chasse et de sa destruction en 1972. Elle est, aujourd'hui, intégralement protégée en France depuis 1981. Dans le même contexte, le héron est un oiseau symbolique de la métropole nantaise et sa présence – réelle et non mécanisée – est valorisée. Au niveau du Port Boyer, un petit marais d'environ quatre hectares accueille une héronnière – lieu où va se reproduire le héron – grâce à la présence de grands arbres et de suffisamment d'espace pour un refuge de plusieurs couples de hérons. C'est un signe de bien-être animal dans une région proche du centre-ville – à seulement cinq kilomètres de Commerce – car pour installer une héronnière, il faut également une source de nourriture proche, ici l'Erdre et les marécages. Cependant, il est nécessaire de prendre en compte que les dérangements sont de plus en plus présents sur Nantes. Les sollicitations de l'Erdre pour le tourisme et les loisirs sont en constante croissance. Le nombre

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

d'activités nocturnes comme les balades en canoë au coucher du soleil ou les excursions autour des fleuves pour y observer la faune sauvage sont de plus en plus prisées par des touristes ou des riverain·e·s de la région en manque d'aventure. Le principal problème est la période choisie pour pratiquer ces distractions car la nuit est un moment clé pour les animaux non domestiques, c'est leur seul moment de tranquillité face à l'activité journalière incessante. Un autre problème majeur relevé par les expert·e·s est l'éclairage nocturne qui déstabilise complètement les cycles naturels de la biodiversité et qui rend visible la faune souhaitant se dissimuler dans l'obscurité. Alors, pour répondre à la question de l'adaptation de toutes les espèces animales sauvages à la ville, la réponse est non. De surcroît, l'appropriation des espaces urbains par la faune est – et sera – de plus en plus difficile du fait de l'évolution sans fin des métropoles, malgré les tentatives de cohabitation entre humains et non humains et les discours des pouvoirs publiques.

« Je pense que c'est surtout un effet de communication. Il y a quelques espèces qui ont réussi à s'adapter mais globalement je pense qu'on est sur de la perte de biodiversité. » Gwendoline Monnier – FAE

L'engrenage dans lequel toute l'humanité est irrévocablement entraînée, fabrique des métropoles mondiales hors d'échelle et inadaptées, à la fois pour les animaux qui souhaitent y trouver refuge, que pour les êtres humains. La surpopulation et l'entassement renforcent le déséquilibre déjà amorcé par l'artificialisation du milieu citadin. Dans le livre de Edward T. Hall[1], la notion de prolifération avancée par Jean Michel Michaux, se retrouve dans le concept de surpopulation. Un trop grand nombre d'individus, qu'ils soient bipèdes ou quadrupèdes, « *détruit des fonctions sociales importantes provoquant la désorganisation et finalement l'effondrement démographique ou la crise de mortalité* ». Pour reprendre ses mots, la cupidité bornée de l'être humain met en danger l'équilibre de la nature. Notre besoin irrépressible de contrôle nous a jetés dans l'excès de maîtrise et la perte de tout repère. Dans un milieu comme la ville, chaque chose non domestiquée, bridée, exploitée, conquise et asservie est vue comme une nuisance. Alors je me pose la question : la ville déteste-elle les animaux sauvages ?

1. « La Dimension cachée » par Edward T. Hall, Paris, Seuil, 1971, 253 p.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La ville déteste-t-elle les animaux ?

La notion d'hospitalité est directement liée à la ville car, traditionnellement, les hospices étaient installés en cœur de cités. En Europe, les métropoles sont des lieux d'utopie, désirée par des être humains ou non. Elles sont vues comme des oasis, un sanctuaire de repos et d'abondance où les individus peuvent s'épanouir. Mais la question de l'hospitalité urbaine s'attache-t-elle aussi à l'accueil des créatures sauvages ? Car, l'animal désiré est un individu, il est rattaché à une personne humaine. Celui qui ne l'est pas est associé à un groupe, une masse informe, souligne Nathalie Blanc[1]. Je suis moi même, inconsciemment sujette à ce rejet de la masse, je déteste les pigeons « quand ça grouille ». Alors plusieurs questions apparaissent : qui, la ville, choisit-elle d'accueillir ? Voir un animal sauvage « *empiéter* » le territoire des humains a toujours été un mauvais présage. Au Moyen Age on associe à cela des rites et des religions. Comme l'écrit Keith Thomas[2], « *si une ville était subitement infestée de geais ou de hiboux, ou si une abeille sauvage entrait en volant dans une maison (...) c'était considéré de mauvais augure.* » Marc Dumont se pose les interrogations suivantes dans son livre « *La clé des villes* »[3] : comment accueille-t-on ? Choisit-on ceux que l'on accueille ? Et si oui, par rapport à quels critères ? Ou bien accepte-t-on cette part d'inconnu vis-à-vis de celui qui est accueilli, privilégiant a priori l'accueil de tous, sans concession ? Toutes ces questions vues sous le prisme de la faune sauvage prennent une tout autre dimension, moins anthropocentrée. La ville n'est pas un refuge serein et adapté pour les être non humains et non domestiqués et cela pour plusieurs raisons.

Les technologies et aménagements installés par les humains afin de transformer un milieu moins « hostile » ou plus confortable à nos modes de vie, ont créé, au fil des siècles, des espaces artificiels et ordonnés. La ville a lissé les cycles naturels du temps, des intempéries, des saisons et des éléments terrestres

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1. « Les animaux et la ville » de Nathalie Blanc, Paris, Odile Jacob, 2000, 232 p.
2. « Dans le jardin de la nature. La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne (1500-1800) », par Keith Thomas, Paris, Gallimard, 1983, p. 99
3. « La clé des villes » par Marc Dumont et Cristina D'Alessandro-Scarpari, Paris, Le Cavalier Bleu, 2007 .-191 p.

en général. La différence entre la nuit et le jour devient de moins en moins perceptible par les éclairages électriques de plus en plus nombreux, puissants et fonctionnant de plus en plus longtemps. L'impact sur l'activité des espèces sauvages est immense. La Fédération des Amis de l'Erdre déplore l'utilisation de lampadaires sur les bords de cours d'eau. « *Les chemins qui restent allumés toute la nuit, pour des notions de sécurité entre autre, mais ce sont les derniers endroits de non dérangement de la faune et là on y met des lumières* ». Pour les insectes, très sensibles à ces modifications, les lumières sont pour eux de véritables obstacles. Beaucoup se brûlent et meurent, parce qu'ils épuisent leurs forces à virevolter au lieu de se nourrir. Les faisceaux lumineux parasitent le système d''orientation des oiseaux et de certains mammifères comme les chauves-souris et s'ajoutent aux nombreuses perturbations urbaines.

Les cités sont principalement imaginées pour correspondre au confort humain. Les animaux ont été occultés de ce milieu. En effet, comme le souligne Nathalie Blanc, la vision de la bête de campagne est positive. On les perçoit heureux en milieu rural alors qu'en ville ils sont dénaturés, torturés et survivent dans un milieu hostile où « *la nature et bêtes sont rejetées et le béton privilégié* ». Les animaux « *marrons* » : les pigeons, les rats, les insectes nuisibles et invasifs, sont ceux qui ont été dénaturés, transformés, « *zombiéfiés* » par les cités humaines. On voit très régulièrement des bêtes blessées, notamment des pigeons atrophiés ou unijambistes, c'est la conséquence de l'inadaptation des zones urbaines pour la faune sauvage. Les municipalités tentent de faire disparaître la trace de leur présence. Les grilles et pics anti pigeons en sont l'exemple visible. Ces dispositifs offensifs, installés aux endroits propices au repos ou à la nidification des oiseaux, maltraitent les corps et abîment physiquement les oiseaux au lieu de les inciter à se déplacer. Jean Michel Michaux s'est intéressé à ce dispositif, à ses conséquences et à son efficacité. Les pics font partie du paysage urbain contemporain, ces dispositifs agressifs sont pourtant, dans de certaines conditions, une aubaine pour les volatiles. Lorsqu'ils sont placés sur le bord d'une surface mais qu'il existe un espace en arrière de l'installation, comme dans les rebords de bâtiment par exemple, les pics fonctionnent comme une barrière pour empêcher les petits de tomber. C'est pourquoi les parents font leurs nids à cet endroit. Lors de sa conférence à Bruxelles sur les « *Stratégies d'adaptation au biotope urbain chez les*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

animaux », le vétérinaire intervient sur l'importance de l'identification de la cause du rassemblement d'une espèce. « *Après le diagnostic, les solutions sont simples, les pics sont efficaces pour les lieux de repos ou de nidifications mais sont inutiles sur les toits, statues, etc* ». Il existe même des abus d'utilisation pour éviter des « dommages » qui n'en sont pas. Dans le quartier bourgeois de Bristol, en Angleterre, les autorités ont déposé ces installations sur les branches des arbres afin que les volatiles ne défèquent pas sur les voitures garées en dessous. Encore une fois, les désirs capricieux des humains surpassent les besoins des animaux. L'œuvre de Sylvie Tessot sur l'étude des quartiers bourgeois[1] montre une différence de relation humain et animal en fonction des quartiers. La ville ne déteste pas partout et pas de la même façon les animaux. Les quartiers dits « riches » acceptent les animaux sauvages, peu habitués à nos villes. Les jardins et les parterres des districts aisés sont plus attrayants à la faune. Mais les riverain·e·s acceptent aucune nuisance ou détérioration. A contrario, les quartiers populaires à forte densité démographique et très construits ne sont profitables qu'a très peu d'espèces et surtout aux individus habitués à un biotope urbain, donc les espèces dites nuisibles. « *La mairie de Paris leur a déclaré la guerre, 1,5 million d'euros pour un plan anti-rongeurs* » déclare le journal télévisé de Janvier 2018. Lorsque le rat se rend visible, il s'expose à l'opinion publique défavorable des riverain·e·s qui va de pair avec des réformes et des actions de la mairie pour combattre un « fléau » qui n'en est pas un quand il est ordinairement invisible. Parfois, il suffit d'une démolition, d'une construction ou d'un aménagement pour déloger une colonie de mammifères et leur migration ne passe pas inaperçue. C'est à ce moment là que les méthodes de maîtrise de ces populations sont utilisées. D'après Jean Michel Michaux, il en existe deux : les techniques suppressives et les modifications environnementales. Le principe de la première est de supprimer un plus grand nombre d'individus afin de limiter la prolifération rapidement. Utilisée pendant plus de 50 ans et encore aujourd'hui, l'éradication est inefficace sur le long terme, elle permet seulement une diminution temporaire des nuisances. Dans nos sociétés actuelles, on admet de moins en moins ces techniques au nom du bien être animal. Les modifications de l'environnement

1 « De bons voisins: Enquête dans un quartier de la bourgeoisie progressiste » Sylvie Tissot, Paris, Raisons d'agir, 2011, 313 p.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ou « *la suppression de l'infestation* » va rendre le milieu hostile. Le principe est de supprimer au moins une des ressources – les lieux de reproduction, les abris ou une des ressources alimentaires.

Les méthodes suppressives ne doivent venir qu'en complément d'une modification environnementale pour limiter l'invasion. Ces mesure prises dans une politique de contrôle de la vie sauvage pose la question de la légitimité à organiser les autres formes de vie sur Terre. Dans la ville plus que dans n'importe quel autre milieu, il est aujourd'hui temps de créer des aménagements permettant aux deux mondes de cohabiter. Les métropoles ont vocation à ré-intégrer la biodiversité en ville autrement que par des parcs et des pelouses bien tondues ou des façades esthétiquement végétalisées. Nous devons être dans l'acceptation du sauvage parmi nous. Tous les êtres que nous avons toujours voulu combattre, cacher de notre vue, enterrer ont pourtant totale légitimité à vivre et à occuper l'espace urbain. Lors des chantiers de construction, les animaux sont délogés et les bâtiments sont pensés hermétiquement à la faune. Le manque d'aménagement animal lors des constructions est un problème soulevé par de nombreuses associations. Pour les loutres nantaises par exemple, le service des espaces verts a été sensibilisé afin de laisser libre les berges fluviales et de réduire l'entretien de ces zones naturelles. Mais d'autres outils, peu coûteux et peu contraignants, peuvent être utilisés au profit de la faune sauvage. Par exemple, en me promenant sur une route régionale bretonne, j'ai repéré des sentiers clandestins perpendiculaires à la voie bitumée.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

^ *Chat traversant la route de Saint-Joseph, Bretagne, le 18 Mars 2020*

DIPLOME SUPERIEURE D'ARCHITECTURE
MIS AU DROIT D'AUT

∨ *Chemin de traverse dans un talus, Kervoëlic, le 19 Avril 2020*

Ces images mettent en lumière la difficulté des cohabitations et des flux humains et non-humains. Pourtant, il est possible de vivre côte à côte, dans le même monde afin de ne pas arriver à des cités apocalyptiques à la manière de Blade Runner où les animaux disparus sont remplacés par des « *répliquants* ». Dans le reportage de « *Bruxelles sauvage, faune capitale* », l'auteur se pose la question de la réadaptation des animaux relâchés hors des villes, en campagne, milieu qui peut leur être étranger s'ils sont nés dans un biotope urbain. Alors plutôt que de vouloir, par tous les moyens possibles, se débarrasser de ceux qu'on appelle les « *étrangers sauvages* », ne pourrait-on pas, par différents moyens collectifs mis en place, élaborer une cohabitation ? Nicolas Gilsoul prend l'exemple des rats, animal mal aimé et pourtant, il est l'allié, le collègue et le voisin des égoutiers. Ce sont ces hommes qui « *descendent sur le territoire des rats* », ils n'ont pas d'autres choix de cohabiter et dans certains cas, une amitié, du moins une affection s'installe entre rats et hommes, « *à force de les voir, on finit par leurs donner des noms, on en reconnaît certains* ». C'est bien la preuve qu'avec la connaissance une cohabitation est possible.

J'ai régulièrement lu des questionnements sur l'évolution du nombre d'individus sauvages dans les métropoles et entendu des phrases comme celle ci : « Les naturalistes se demandent pourquoi nos villes sont de plus en plus accueillantes pour ces animaux ? ». Je me suis moi même interrogée sur la réalité d'un retour du sauvage en ville – interrogations qui sont devenues encore plus fortes depuis le confinement. Les médias s'intéressent depuis seulement quelques années aux espèces sauvages qui vivent autour de nous. Cela va de pair avec l'évolution de l'opinion publique pour qui, le bien être animal, la biodiversité et de manière générale l'état de santé de notre planète est de plus en plus préoccupant. C'est une très bonne chose mais en parallèle, personne ne veut changer ses habitudes. Personne ne veut voir ses parcs propres et bien taillés évoluer en espaces de friche et d'herbes hautes impraticables pour un pique nique. Alors comment concilier les deux ? Et avec la pédagogie comment aller de plus en plus vers une diversité sauvage qui fait du bien à l'écosystème urbain ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

IV - Vers une meilleure cohabitation

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT PROTÉGÉ AU DROIT D'AUTEUR

Selon moi, il existe trois clés de la cohabitation qui fonctionnent ensemble et s'accordent afin de permettre l'élaboration de cités plus hospitalières. Les organisations de protection des espèces luttent au profit de la connaissance animale et sensibilisent les hommes et femmes acteur·rice·s de la vie urbaine. Si les habitant·e·s comprennent les modes de vie de ces êtres cachés dans les villes, si les citadin·e·s connaissent leurs habitudes et leurs besoins alors l'acceptation de leurs présences discrètes est possible. En tant qu'étudiante en architecture, le rôle de cette profession comme concepteurs et conceptrices des métropoles est primordial et, déjà, quelques personnalité·e·s se concentrent sur la question de l'insertion de la vie sauvage au sein de leurs bâtiments et infrastructures. Mais avant tout, il convient d'éduquer et sensibiliser chacun à comprendre les changements et évolutions du monde de demain.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La pédagogie

Les associations de protection de la biodiversité, qu'elles soient nationales, régionales ou internationales ont toutes pour but commun de sensibiliser les acteurs et les décideurs aux intérêts de la sauvegarde de la faune. Lors de mes entretiens avec deux organisations nantaises – la Fédération des Amis de l'Erdre par Gwendoline Monnier et Bretagne Vivante par Olivier Ganne – j'ai compris les enjeux primordiaux de la pédagogie. Bretagne vivante s'engage sur cinq départements depuis plus de soixante ans, et avec comme grande mission : la protection des espaces et des espèces. Dans ce cadre, cent trente réserves ont été mises en place. Qu'elles soient en réserves naturelles nationales, régionales ou encore associatives, elle sont passées sous conventions avec les propriétaires, à l'échelle des communes, des départements ou des privés. « *Nous protégeons ces espaces, on fait de l'entretien, on fait des inventaires, etc. C'est une association d'utilité publique* ». Elle est donc soutenue par l'État et par ce statut, sa crédibilité s'en trouve renforcée. Olivier est, d'une part, chargé de lecture autour de la question de biodiversité, mais son rôle touche aussi tout le domaine de l'information et de la sensibilisation des publics. Ces deux actions pédagogiques sont menées, la plupart du temps, par les bénévoles mais également par les salariés sur l'ensemble du territoire breton – au sens large – avec le siège à Brest. Sur Nantes, « *l'équipe se constitue de dix personnes, avec des chargés d'études et des animatrices, moi j'étais coordinateur au niveau départemental depuis vingt ans mais j'ai laissé ma place à mon collègue récemment et donc je suis sur différentes missions plus régionales* ».

Le travail en relation avec les entreprises afin de mettre en place des partenariats est essentiel sur le plan plus stratégique. « *Notre objectif c'est tout de même de faire prendre en compte l'environnement et l'approbation des politiques* ». La présence du juriste professionnel est nécessaire en ce qui concerne les affaires juridiques. Les actions politiques participent à la mise en place de mesures au niveau gouvernemental ou municipal pour ainsi protéger efficacement les milieux. Nantes métropole biodiversité s'engage auprès des associations afin d'organiser des événements qui ont pour objectif principal de

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

sensibiliser le grand public à la préservation de la biodiversité près de chez lui et de lui faire réaliser qu'il peut prendre part à ces observations et participer à la connaissance sur le territoire. Lors des « *24h de la biodiversité* »[1], des inventaires sur sites donnés, des animations sur stand ou dans les espaces verts, en lien avec les partenariats associatifs permettent de sensibiliser les citadin·e·s des communes de la métropole. Nantes métropole biodiversité est contraint de prendre en compte la faune et la flore dans le cadre de projet d'aménagement des espaces publics de la ville. Mais pour aller plus loin, Clarisse Paillard souhaite que la biodiversité se retrouve également dans les projets privés et, à terme, dans les parcs d'activités avec des entreprises et des particuliers. C'est l'un des engagement de la collectivité, c'est une mesure « *initiée mais qui reste à confirmer, amplifier et surtout animer* ».

Gwendoline Monnier affirme que la sensibilisation est l'une des clés de la fédération, « *l'idée est de dire aux riverains : regardez déjà ce qui vous entoure, apprenez à le regarder, à le comprendre et l'impact que vous avez dessus. Comprendre pourquoi cette espèce est là fait également partie de nos missions* ». C'est pourquoi, les inventaires, également pratiqués par la LPO – ligue de protection des oiseaux – sont essentiels pour la connaissance des espèces et de leur environnement. Olivier Ganne m'explique également que les quelques revues proposées pour les adhérent·e·s et les enfants sont des outils de communication et de sensibilisation à la faune sauvage locale. Les ouvrages plus scientifiques permettent une connaissance plus approfondie pour les adultes mais la sensibilisation passe aujourd'hui beaucoup par les enfants, plus perméable et neutre au sujet des êtres vivants qui les entourent. Un grand nombre d'événements locaux ont décidé d'axer leurs ateliers de manière à toucher les familles avec enfants. Ma peur viscérale, que je sais injustifiée, pour les chauve-souris, est amenuisée à mesure que je connais ce mammifère. Selon moi, comprendre l'existence des bêtes de ville permet l'acceptation de celles ci. En regardant le film documentaire de Tanguy Stoecklé sur « *Une vie de Grand Rhinolophe* »[2], je me rends compte du pouvoir de l'outil de communication visuelle comme les films et documentaires qui sont des

1. « 24h de la biodiversité » organisé par Bretagne Vivante et Nantes métropole.
2. « Une vie de Grand Rhinolophe » par Tanguy Stoechlé, film documentaire, 2013

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT COUVERT AU DROIT D'AUTEUR

moyens de faire connaître des espèces peu appréciées, surtout aux plus jeunes. Les films d'animation sont un concept privilégié pour capter l'attention des enfants car il est possible de raconter une histoire fictionnelle tout en faisant passer une « *leçon* » comme le faisait Jean de la Fontaine et ses fables se terminant par une morale.

Dernièrement, pour les besoin du mémoire – et pour mon plaisir – j'ai regardé « *Pompoko* »[1] du Studio Ghibli, une fable écologique relatant les événements de « *la nouvelle Tama* », un projet d'aménagement urbain de Tokyo en 1967 pour faire face à la crise du logement. Les collines avoisinantes sont alors transformées en chantiers et les Tanukis – inspirés des chiens viverrins – se retrouvent à devoir faire face à la ville tentaculaire, grimpante, gagnant du terrain sur les forêts où vivaient les espèces sauvages. Le réalisateur relate en 1994, un phénomène encore présent aujourd'hui. Les animaux ont perdu leurs territoires. Afin de survivre, ils sont obligés de piocher parmi les ressources des humains ce qu'on leur a retiré de leurs habitats naturels. Alors, on peut dire que non, les animaux n'enclenchent pas aujourd'hui leur arrivée en ville. Ils ont en réalité essayé de rester, pour la plupart, là où ils étaient à l'origine.

> *« Le calme revenait sur les collines de la nouvelle Tama, où il faisait bon vivre ... pour les humains. Les chaînes de télévisions, les journaux lançaient des messages pour inciter tout le monde à vivre en harmonie avec les Tanukis. Certains espaces étaient même préservés, on interdisait l'abattage des arbres à certains endroits, et ces petites forêts protégées s'appelaient des « parcs publics ». Les humains étaient tout heureux de s'y promener. Mais pour nous c'était un peu tard, et trop petit pour vivre là tous ensemble. »*
> *Shokichi dans « Pompoko » par Isao Takahata.*

La plupart du temps, l'enjeu premier des associations est, bien entendu, la protection de la biodiversité. Pour atteindre cet objectif, la pédagogie se révèle être l'outil principal. Écopole, dans son projet de mobilisation citoyenne « *Allées de la nature !* » – déjà cité dans ma partie « *Adaptation des bêtes, fascination des êtres* » – met en exergue la connaissance et la valorisation des continuités écologiques, notamment les trames vertes et bleues de

1. « Pompoko » par Isao Takahata, film d'animation, Studio Ghibli, 1994

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

l'agglomération nantaise. Lorsque les habitant·e·s prennent conscience de l'existence de petites bêtes de ville dans leurs jardins, cela renforce leur intérêt pour la protection. Les réactions positives des riverain·e·s à la suite de programme d'étude et de pédagogie sont significatives de l'efficacité de ces méthodes. D'après Nicolas Gilsoul, il faut comprendre que l'animal est sauvage, qu'il faut garder ses distances, tout en les laissant vivre. Il devient alors un allié.

> *« Il faut connaître, apprendre et rassurer les humains car c'est nous qui avons tout fait pour les attirer, bien que sans le vouloir, avec des corridors et parcs qui relient le cœur de ville à l'extérieur, la chasse interdite, l'arrosage en ville alors que les campagnes sont desséchées, les limites et frontières sont de moins en moins définies … Ils ne reviennent pas, ce sont les villes qui s'étendent sur le territoire des animaux. » Nicolas Gilsoul*

Pour Écopole, en zone urbaine, chaque espace vert compte. Le projet « *Allées de la nature !* » valorise la potentialité que les jardins privés, même petits, sont une composante importante de la matrice écologique urbaine en terme d'habitats, de réservoir de biodiversité et de corridor. Et grâce au travail photographique, les riverain·e·s réalisent et comprennent l'importance de leurs actes. D'après l'étude de Niko Tinbergen[1], la coopération entre individus d'une même espèce fonctionne sur le système de déclencheurs : acteurs – réacteurs. Mais il existe la coopération inter-espèces consistant à se faire voir ou se faire discrète. Les fleurs veulent être remarquées par les insectes pollinisateurs. Cependant, le comportement d'une abeille ou d'un bourdon, tous deux insectes pollinisateurs, diffère en fonction des « *pièges* » tendus par les scientifiques pour comprendre leurs interactions avec les fleurs[2]. Par ailleurs, Niko Tinbergen dénonce déjà en 1967, que la connaissance de la formation des structures sociales animales reste lacunaire. La zoologie a longtemps négligé la sociologie animale et « *c'est pour ça que les études sont très récentes* ». Pourtant, cette connaissance permet de révéler des

1. « (La) Vie sociale des animaux : introduction à la sociologie animale » par Niko Tinbergen, Paris, Payot, 1967, 186 p

2 . Les insectes, comme les abeilles peuvent être dupées par du papier de couleur ou de l'eau sucrée grâce à leur sens de la vue et de l'odorat. Cependant, les bourdons sont attirés par les coquelicots mais pas par le papier de la même couleur. Ils réagissent à l'ultra-violet produit par la fleur. Tandis que certains papillons réagissent d'abord à l'odeur..

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

comportements inconnus, de comprendre leurs modes de vie. Selon lui, il est plus riche d'étudier les insectes que les oiseaux. Depuis la publication, de multiples études ont été menées, peu se sont pourtant dirigées vers les insectes.

La LPO procède à des inventaires participatifs sur les oiseaux – nettement plus faciles à étudier notamment en période de confinement contre le Covid-19 – pour inciter les citadin·e·s à prendre conscience des peuples du ciel. Néanmoins, peu d'agents se spécialisent et se focalisent sur les insectes, pourtant indicateurs de l'équilibre d'un milieu. Un autre animal, très sensible aux modifications et dont il est essentiel de comprendre le mode de vie est la chauve souris. Les chiroptères longent différentes structures paysagères pour se déplacer entre leur terrain de chasse et de repos. Cela peut être des fleuves, des canaux d'irrigation ou des réseaux de haies des structures bocagères. Elle procèdent de la même façon que les humains utilisent les routes bitumées pour aller de leur travail à leur habitation. Or les deux circulations se croisent de plus en plus régulièrement. Et un mammifère volant de vingt grammes ne fait pas le poids face aux voitures et camions. La question des circulations et des flux est primordiale pour une cohabitation inter-espèces. Apprendre où et comment se forment les routes naturelles de la faune afin de ne pas interférer dans la « loi de la nature » est un enjeu majeur.

C'est dans un but de préservation des amphibiens, qui sont des espèces très vulnérables car généralement peu adaptées aux milieux minéraux, que la FAE a mis en place, à la Chapelle sur Erdre, un dispositif intitulé « *Le Crapaudrome* ». Les grenouilles, tritons et crapauds, se cachent ou s'enterrent dans le sol, dans les bois, dans les jardins, etc. pendant la période la plus froide de l'hiver. À partir de la mi-janvier, ils débutent leur migration, qui, comme le souligne Gwendoline Monnier, est une toute petite migration par rapport à celle des oiseaux. Ils vont ainsi passer de leurs lieux d'hibernation à leur lieux de reproduction, dans des marres. La problématique qui se pose dans beaucoup de régions c'est que les routes quadrillent le paysage et coupent régulièrement les trajets de migrations. Ici, à la Chapelle sur Erdre, une voie rapide a été installée entre les bois où les amphibiens passent l'hiver, et une marre où ils se reproduisent. Le pourcentage de morts lors

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

de la saison printanière était ahurissant. C'est pourquoi, depuis sept ans, en partenariat avec Bretagne Vivante, la FAE installe un dispositif de bâche et de seaux enterrés. Lorsque les petits animaux arrivent au niveau de la route, ils sont contraints par cette bâche, il ne peuvent pas traverser et vont la longer pour essayer de la contourner. Au bout de leur course, ils tombent dans un seau enterré qui, tous les matins, est récupéré afin de faire traverser les amphibiens manuellement. Ce travail fastidieux est assuré par les bénévoles de l'association, mais toute personne est invitée a participer à ce programme. Je m'y suis engagée, lors de mon entretien avec Gwendoline, et avons discuté des modalités de participation :

> *« Il y a au minimum deux bénévoles qui vont tous les matins à 9h sur place [...] parce qu'on y va une heure après le lever du soleil car ils ont une activité nocturne. Il faut prendre les seaux, remplir la feuille de protocole, regarder chaque seau, etc. On va noter le nombre d'amphibiens, quelles espèces, quel sexe. Les nouvelles personnes sont toujours accompagnées d'au moins une personne qui connaît très bien le dispositif [...] l'exercice dure environ 1h mais cela dépend de la quantité d'amphibiens ». Gwendoline Monnier – FAE*

Les partenariats et les actions communes au sein de plusieurs associations sont très efficaces. Elles puisent leurs forcent dans le nombre de bénévoles, de salarié·e·s et de ressources qu'elles disposent. Ce procédé simple de mise en place, qui demande cependant de la main d'œuvre, est un très bon exemple d'entraide inter-espèces. Le point fort de ce dispositif est l'invitation à tout·e riverain·e de la Chapelle sur Erdre mais aussi de Nantes, à participer afin d'être sensibilisé·e aux besoins de ces êtres fragiles. Nous avons déformé, détruit, bitumé un milieu, une route naturelle essentielle aux espèces. Il est évident qu'aujourd'hui, à défaut de pouvoir réparer les erreurs du passé, il faut penser les aménagements et infrastructures en fonction des besoins de déplacement, de repos, de chasse et d'abris des espèces vivant librement en ville.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Récit 6 - Oiseaux semi-aquatiques le long de la Loire

Je décide d'entreprendre à vélo le circuit de la prairie des Mauves en partant de l'île de Nantes afin de longer la Loire sur les deux rives. Avec un ami, le 3 juin 2020, nous suivons la route au nord de l'île de Nantes afin d'emprunter le pont Éric Tabarly pour rejoindre la terre nantaise. Plus nous nous éloignons du centre, plus les bâtiments s'agrandissent et se dissipent pour faire place aux hangars industriels. Puis la route se transforme en chemin, celui des Bateliers et dans les sous bois, en chemin de halage de la Loire. Sous les arbres, les insectes nous percutent fréquemment. Les oiseaux chantent et traversent la route à quelques mètres de nos guidons. Les pigeons ne décollent qu'au dernier moment mais il se font plus rares à mesure que nous avançons. Ils sont remplacés progressivement par des moineaux et merles, reconnaissables à leurs chants, et par les cormorans et autres oiseaux semi-aquatiques, les deux pattes dans la vase de marée basse. Sur ma droite, les champs de blé coupé et d'oignons nouveaux s'étendent jusqu'aux vignobles et bois de Thouaré. Des échassiers de couleur blanche immaculée se tiennent debout, majestueux dans les champs dorés. Nous sommes silencieux sur nos vélos et nous prenons le temps de les admirer quelques temps. Ils ne s'envolent pas. Ils ne nous regardent pas et continuent leurs activités. Le pont de Mauves étant fermé pour rénovation, nous rebroussons chemin plus lentement pour observer les rives de l'île Buzay où des moutons se reposent au bord du fleuve. Il fait très chaud et nous n'entendons plus les oiseaux chanter, sans doute réfugiés dans les arbres et les sous bois au-delà des sèches étendues agricoles. Au dessus de l'eau, nous voyons passer des hérons, buses et canards qui suivent la route dessinée par le courant. Nous traversons la Loire par l'île la Chenaie afin de rejoindre, en deux temps, l'autre rive. La piste cyclable en contrebas du trafic routier, nous offre une vue dégagée sur les bordures agricoles du fleuve. L'horizon nous dévoile la tour Bretagne qui se dresse comme un phare dans la campagne. En longeant le périphérique, la température augmente encore et je constate qu'un grand nombre d'animaux sont morts sur la voie : un serpent, un renardeau, des insectes par dizaines, etc. Le périphérique et son trafic très dense et rapide, coupe les zones rurales de Basse-Goulaine jusqu'au Pont de Bellevue et

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

les nombreux points d'eau y sont séparés par cette frontière d'asphalte. Sur les petits murets qui longent la route plus calme, j'aperçois des lézards au soleil qui s'enfuient à notre approche. Ce muret est entouré par la voie de voiture et le chemin cyclable. Il est fort probable pour que ces reptiles se fassent écraser s'ils se déplacent d'un côté ou de l'autre. Cette balade m'a permis de prendre conscience et d'illustrer la difficulté des liens entre les espaces de vies des animaux et nos flux de circulation abondants. L'importance des trames vertes et bleues dans les zones périphériques est primordiale. Au niveau de la porte du Vignoble, je m'arrête afin de prendre en photo un lieu représentatif de la complexité des superpositions de circulation humaine et non-humaine : un espace sauvage, avec des herbes folles et des buissons abritant papillons, sauterelles et petits oiseaux est surplombé par une route-pont qui le traverse. Comme un bassin de rétention d'eau, une cuvette est laissée sans entretien car inutilisée par les êtres humains. Mais cet espace sert également de voie pour les insectes et mammifères qui peuvent passer sous la route, sans la traverser et ainsi rejoindre d'autres territoires. Nous arrivons vers les îles jumelles de Pinette et Forget, reliées au continent par des passerelles en bois. J'aperçois dans l'eau un ragondin traverser le courant du fleuve afin de rejoindre la seconde île et le refuge que forment les plantes aquatiques. Il est 15h, de nombreux enfants s'extasient à la vue du petit mammifère. Certains le confondent avec un gros rat, d'autres s'exclament qu'ils ont vu des loutres lors de leurs dernières balades vers l'Erdre. Les bêtes sauvages observées dans leurs milieux naturels, fascinent.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SU
DOCUMEN

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
SOUMIS À DROIT D'AUTEUR

L'architecture et l'urbanisme

La question de l'intégration de l'animal sauvage en ville est rarement pensée dans le milieu du bâtiment, de la construction d'infrastructures et dans l'aménagement des circulations animales ou humaines. Le sujet est le plus souvent pensé à petite échelle. Les particuliers et associations installent des passages à loutres, à amphibiens, des abris et niches dans les jardins privés mais les équipements ne sont que très rarement traités à grande échelle. Il conviendrait de voir la ville comme un écosystème à part entière.

« Many animals, however, are struggling to cope in the urban jungle. As the architects of this environment will we choose to build cities that create a home for both us and for wildlife ? » Planet Earth II - Cities

Pour Nicolas Gilsoul, en tant qu'architecte, il est intéressant de redéfinir « *la limite et l'enclos* », le corridor sauvage, les jardins, l'épaisseur de la peau des bâtiments qui peuvent devenir refuge. Ce sont les petits aménagements urbains qui peuvent permettre aux animaux de trouver leurs chemins entre la ville et l'extérieur et qui amènent à une meilleure cohabitation. C'est ce que pense également Anya Ratnayaka, la spécialiste des chats viverrins vivant près des habitations, pour qui, le futur n'annonce rien de positif. Selon l'experte en faune sauvage, les animaux ne vont pas survivre à la modernité de la ville « *même si les chats deviennent plus intelligents* »[1]. Le danger est de voir l'attrait des animaux sauvages pour la ville comme un signe de bien-être animal en zone urbaine, or, selon moi c'est un marqueur d'un déséquilibre profond des espaces. Si les métropoles peuvent « aider » les mammifères et les oiseaux à se nourrir ou s'abriter sur le court terme, le futur ne propose que très peu de solutions pour la survie des espèces. Les bêtes sont décimées par le trafic routier, la pollution, le manque de ressources viables, les maladie dues à une alimentation humaine inadaptée, etc. Pourtant, l'experte propose des solutions, et paradoxalement, ce sont les petites actions, les petits efforts et aménagements qui peuvent contribuer à sauver la biodiversité.

1. « whether the cats are getting smarter » tiré de l'article de The Atlantic « Are Cities Making Animals Smarter ? » par Paul Bisceglio, 2018

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

« The things I'm suggesting don't mean that you have to clear a bunch of buildings and make sure people don't go into the wetlands. I'm saying very simple things, like grow some plants on the sidewalk, grow some trees on the pavement so that birds can come and sit. » Anya Ratnayaka dans « Are Cities Making Animals Smarter ? » - The Atlantic

Le meilleur moyen pour faciliter la vie des espèces urbaines est de conserver les richesses que l'on possède déjà. Les zones encore non bâties sont des réserves de biodiversité indispensables. Par ailleurs, la gestion réfléchie des espaces est bénéfique. Pour Olivier Ganne, qui travaille beaucoup avec les gestionnaires des espaces verts, si les zones naturelles ne sont pas du tout gérées, le milieu va « *se fermer* ». Il sera moins riche du fait de la domination d'une plante invasive sur les autres, ce qui affaiblit la biodiversité animale également. « *C'est la diversité des milieux qui va faire la diversité des espèces* » selon Olivier Ganne. Dans nos régions occidentales, la forêt, recouverte d'arbres, hermétique, n'est pas le biotope où il y a le plus de biodiversité : « *c'est intéressant aussi mais il faut des espaces de prairies, une marre, une juxtaposition de milieux dans une surface suffisamment grande, sinon certaines espèces ne peuvent pas survivre, on ne peut pas avoir une biodiversité maximale* ». De ce fait, le même principe s'applique en ville. Il faut la voir comme une mosaïque d'écosystème pour reprendre les mots de Nicolas Gilsoul. L'utilisation de la gestion différenciée participe à l'alternance de différents types de milieux, tantôt entretenus, tantôt laissés sauvages, parfois bâtis en hauteur, parfois plutôt bas.

« Je sais bien que les espaces sont contraints. D'une part il y a les espaces verts et d'autre part il y a les bâtiments mais dans les bâtiments on peut aussi aménager des choses. » Olivier Ganne – Bretagne Vivante

Les oiseaux comme le martinet ou l'hirondelle subissent l'évolution de l'architecture contemporaine. Autrefois, les habitats humains offraient de nombreuses anfractuosités dans les murs, les toits en brique, les cheminées, les greniers, etc. Les volatiles trouvaient de quoi bâtir leurs nids dans les enveloppes des demeures rurales. À Hambourg l'architecture de brique est la norme dans toute la ville et ses environs offrant la possibilité aux oiseaux et insectes de s'y loger. La maison dans laquelle je suis née est une chaumière.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le toit a environ 35 cm d'épaisseur et se constitue d'une partie en chaume et l'autre en ardoises de pierres anciennes. Les murs sont en pierre et ont une largeur approximative de 80 cm. Chaque année, des chauves souris nichent dans un interstice entre le mur et le toit en ardoise, dans l'isolation entre le grenier et l'extérieur. Nous les laissons, elle ne font pas de dégâts et se protègent ainsi des prédateurs. Mais tout le monde n'accepte pas cette proximité avec un animal sauvage et d'ailleurs, nous même n'acceptons pas tous les animaux sous notre toit. Il y a quelques années, une famille de belettes a élu domicile dans notre grenier. Les nuisances sonores et les dégâts au niveau du toit de chaume ont contraint mes parents à les déloger. Pourtant, il existe des constructions récentes qui permettent un éventail de possibilités pour les êtres sauvages. La façade du bâtiment de Loire Atlantique Développement, boulevard de l'estuaire à Nantes, imaginé par Forma 6, sert de perchoir et de réserve de matériaux pour de nombreux petits oiseaux de la ville. Les 2 200 m² aux façades recouvertes d'un bardage de chaume de Brière sont utilisés par des moineaux qui s'agrippent à cette falaise organique. C'est en passant en dessous du bâtiment que j'ai entendu le piaillement bruyant d'une dizaine de volatiles et j'ai alors levé les yeux et découvert comment ils avaient investi cette architecture moderne. Je me demande si les architectes sont satisfaits de cette utilisation – surprise ? –, si les personnes travaillant dans les bureaux sont gênés par le bruit, ou si les oiseaux font des dégâts. En tant que passante, j'ai apprécié observer les gens, le regard levé vers le ciel, sourire de ce spectacle peu commun aujourd'hui.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT COUVRIS AU DROIT D'AUTEUR

Abeilles naines dans les tubes de chaume du toit, Kervoëlic, le 12 Juillet 2020 ^

Interstices entre les tuiles abritant les chauves-souris, Kervoëlic, le 26 Avril 2020 ∨

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

^ *Détail du toit en tuile de la chaumière, Kervoëlic, le 26 Avril 2020*

v *Détail du toit en tuile de la chaumière, Kervoëlic, le 26 Avril 2020*

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Pigeons sur la façade de pierre du musée Dobrée à Nantes ^
le 23 Mai 2020

Bruants des roseaux sur la façade de chaume du Boulevard de l'Estuaire,
Nantes, le 8 Juin 2020 ∨

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT

« Anfractuosités, fissures, niches, cavités, surplombs, alvéoles, saillies multiplient les lieux d'hospitalité pour les espèces qui acceptent la proximité humaine, qui investissent l'habitat protecteur et bienfaisant fabriqué par l'homme. La ville ancienne fournit déjà une partie de ces composants comme les modénatures qui sont les corniches, les chapiteaux, les couronnements, etc. En se libérant de ces ornements, l'architecture contemporaine raréfie les opportunités d'accueil de la biodiversité, ce qui entraîne une progressive stérilisation des villes. Au delà de leur aspect décoratif, ces éléments constituent pourtant, par leur consistance, leur relief et leur épaisseur, une surface d'échange qui révèle leurs capacités d'accueil. Réinventer la profondeur offrirait un nouveau terrain d'expérimentation autour de la réimplantation du vivant en ville, donnant lieu à de nouvelles formes d'expression architecturales. » par ChartierDalix, dans Accueillir le vivant : l'architecture comme écosystème

Or l'architecture moderne des métropoles utilise de plus en plus de verre, d'acier ou de béton lisse. Le verre, d'une part, déstabilise les oiseaux, qui, régulièrement, se fracassent contre les façades invisibles. La façade vitrée de l'université d'architecture de Hambourg a installé des stickers afin de prévenir les oiseaux de ce mur invisible pour eux. De plus ces matériaux transformés, laissent très peu de place à l'interstice – l'abri – et aux débris, matériaux de construction des nids. La baisse du nombre d'hirondelles vient en partie de ce manque de ressource en nidification. Olivier Ganne parle d'un moyen pour y remédier : « *ce qu'on appelle des tours à hirondelle. Des sortes de mâts de quatre mètres de haut avec une petite cabane en hauteur et des nichoirs qui sont accrochés. Ce dispositif peut s'installer en ville* ». Des nichoirs existent déjà pour différentes espèces. A acheter par les particuliers, ces abris permettent d'inciter les oiseaux à venir s'installer à proximité des habitations et d'agrandir leurs territoires. Lors d'une de mes balades vers le quartier Graslin, j'ai déniché par hasard un cœur d'îlot neuf, abritant le Jardin Say. Inauguré en 2019, celui ci propose un petit parc pour enfants avec de grands arbres et des nichoirs postés le long de la balustrade. Ce qui est rassurant, c'est que beaucoup de citadin·e·s sont enthousiastes à l'idée d'installer des nichoirs, abris, et mangeoires autour de chez eux. J'ai remarqué beaucoup de petites maisons à destination des mésanges, pinsons et autres moineaux dans mon voisinage. Mes colocataires et moi avons d'ailleurs fait l'expérience d'installer, dans un premier temps, une mangeoire pleine de miettes de pain sur notre terrasse, puis, plus tard, une

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

boule de graisse. Nous avons constaté l'augmentation visible de petits oiseaux – surtout des mésanges – dans les arbres alentours. Un spécimen curieux est venu régulièrement et à la fin du printemps, plus de cinq individus ont été aperçus autour de la nourriture proposée. Il existe également des abris pour les chauves-souris, réalisés en bois imputrescible comme le cèdre, le robinier, le chêne, ou le mélèze pour résister aux intempéries et aux insectes xylophages. Ces petites installations contribuent à la préservation des espèces mais elles sont trop peu nombreuses pour avoir un impact inversant la tendance de leur perte. Olivier Ganne propose une idée de conception de bâtiment pouvant abriter les chauve souris : « *c'est tout un travail à faire avec l'architecture et l'implantation de gîtes ou de nichoirs en partie sauvage* ». Mais comment intégrer des abris au bâti ? Existent-ils déjà ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

^ *Vue sur la façade de l'école d'architecture de Hambourg depuis le hall, le 21 Novembre 2018*

v *Nichoirs installés sur le balcon, rue Pierre Landais à Nantes, le 8 Juin 2020*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Nichoirs installés sur le bardage du jardin Say, Nantes, le 23 Mai 2020 ^

Deux tourterelles utilisant la mangeoire de mon jardin, Kervoëlic, le 27 Avril 2020 ∨

Quels seraient les effets d'un crapaudrome à plus grande échelle ? Et ceux d'un passage à loutres, installé de façon ponctuelle ? Lors de la construction d'un pont routier au dessus d'une rivière, il est aisé de configurer un passage pour les mammifères semi-aquatiques. Ce dispositif ne coûte pas cher, est très simple d'installation et va permettre à la faune de survivre dans un milieu dangereux dû au trafic routier. Pour Gwendoline Monnier, « *c'est plein de petites choses comme ça qui peuvent permettre de faire la différence aujourd'hui* ». Ces petites installations prennent en compte la circulation humaine et non humaine comme deux flux séparés, dissemblables. Pour protéger les animaux des voies routières, il faut comprendre leurs chemins de traverse naturels. Le fait d'installer des sous-ponts empruntables par les individus non-humains, permet d'éviter les accidents avec les véhicules. Le trafic routier est une cause majeure de mortalité pour de nombreuses espèces comme les visons, les loutres, les chauve-souris, les amphibiens – qui comptent parmi les plus touchés – , les insectes, etc. Des « écoducs » sont principalement installés au-dessous ou au-dessus de grandes voies rapides – ils sont appelés crapauducs ou batrachoducs en ce qui concerne les amphibiens et batraciens – mais selon moi, il est possible d'imaginer un parcours au niveau des bâtiments, afin de leur laisser un passage protégé au sol.

> *« Nous avons le pouvoir de permettre à certaines espèces de s'adapter à la vie citadine mais il nous faut réduire notre exploitation des autres habitats pour maintenir les espèces incapables de survivre en ville ». Darwin à la ville – L'évolution en milieu urbain, Arte*

Il y a quelques années seulement, les espaces horticoles imaginés aux pieds des immeubles urbains ne constituaient en rien des îlots de biodiversité. Chartier Dalix les nomme « les déserts biologiques »[1] et ils avaient un but uniquement ornemental, afin d'amener un peu de verdure aux habitant·e·s. Aujourd'hui, ils sont le plus souvent possible constitués d'espèces indigènes – à la demande des associations conscientes de ce besoin métropolitain en écosystème fonctionnel – qui, associés à d'autres installations organiques, forment un corridor écologique fragmenté. « *En parallèle, les toitures se*

1 « Accueillir le vivant : l'architecture comme écosystème » par ChartierDalix, Zürich, Park Books, 2019, 450 p.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

végétalisent. » Tout d'abord plus nombreuses, cependant, elles sont de plus en riches en biodiversité et en diversité d'usage. « Les façades, autrefois parois stériles, deviennent également support de vie »[1]. Ces modifications ornementales urbaines, valorisées par le désir grandissant de « nature » en ville par les riverain·e·s, sont une plus-value immobilière pour le bâtiment et le quartier qui en possèdent. L'enjeu est de vérifier qu'il s'agit bien d'intégration de biodiversité – aux façades, aux toits ou au sol – et non pas une image servant une promotion immobilière faussement écologique. Dans le film documentaire de la BBC « *Planet Earth II* », Fredi Devas conclut en donnant des exemples majeurs d'architectures d'accueil de la faune sauvage. Selon les réalisateurs, le complexe de Stefano Boeri, Bosco Vericale – la forêt verticale – de Milan ou les structures conceptuelles Supertrees de Singapour sont des références en ce qui concerne l'acceptation des animaux sauvages dans les métropoles mondiales. Selon moi, ce sont plutôt des aménagements commerciaux, économiques, des réceptacles de plantes esthétiques demandant une gigantesque charge d'entretien. Les centaines d'arbres exotiques présents sur le building de Milan doivent être entretenus très régulièrement par des professionnels. Le niveau de vie des habitant·e·s du complexe est très aisé[2]. Ces coûts sont contre-balancés par l'attrait touristique qu'ils représentent – 6,4 millions de visiteur·se·s en 2014 pour le parc de Gardens by the bay de Singapour. La tendance architecturale des façades végétalisées depuis les années 2000 m'amène à quelques réserves. En effet, pour beaucoup, les murs végétaux ne servent pas vraiment la faune locale et les végétaux installés sont souvent exotiques.

Le bâtiment de ChartierDalix de l'école à Boulogne Billancourt est, selon moi, un bel exemple d'infrastructure pensant réellement l'intégration de la vie sauvage. En effet, l'école de Boulogne a choisi la biodiversité comme enjeu principal. Le but est d'accueillir des espèces de faune – insectes et petits animaux – et de flore, ce qui a demandé de nombreuses heures d'analyse en ce qui concerne les essences à accueillir. Pour n'omettre aucun facteur, ces choix

1. « Accueillir le vivant : l'architecture comme écosystème » par ChartierDalix, Zürich, Park Books, 2019, 450 p.

2. « Fascination gratte-ciel : Bosco Verticale », Milan, Documentaire (culture), 26min, 2016

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT COUVERT PAR LE DROIT D'AUTEUR

doivent être guidés par « *un plan de gestion pluriannuel* » afin d'atteindre les objectifs en terme d'écosystème et comprendre comment fonctionnent les alentours du bâti. La ville est une mosaïque – Nicolas Gilsoul – où l'important est la complémentarité des milieux. Il est essentiel de connaître précisément ce que le milieu a besoin afin d'y implanter les ressources végétales nécessaires à la vie des êtres sauvages.

Les façades œuvrent comme des ponts entre le sol et la toiture. Afin de faciliter cette transition, elles sont imaginées en escalier « *pour permettre aux plantes spontanées d'y faire escale, aux animaux non-volants d'escalader et aux oiseaux et insectes ailés d'exploiter ses niches* »[1]. « *L'écorce de béton* » est pleine de creux et d'aspérité pour l'installation de la biodiversité. « *Dans sa verticalité et son épaisseur, il assure une liaison physique entre le sol et la toiture* ». Le mur vivant est considéré comme une « *surface d'échange* » et le développement de la façade ne peut se faire que dans le temps. A contrario, les façades végétalisées purement esthétiques servent essentiellement des aspects économiques. « *L'absence d'entretien de la façade conduit à une réflexion sur la perception des usagers et du public* ». Reconsidérer l'image de ce que l'on désigne par propre ou sale peut se faire par la transformation progressive de l'image du beau en architecture. La flore qui colonise les façades de façon inégale, les traces laissées par la faune ne doivent plus être considérées comme dégradantes si elles sont prises en compte dans le projet initial et global. Les murs végétaux ne sont pas verts toute l'année, c'est d'ailleurs ce qui, paradoxalement, leur est reproché. Mais pour ChartierDalix, les résidus, les coulures, les herbes folles ou sèches, les inégalités de façades sont les premiers succès du projet. Autrement dit, les usager·e·s, le public mais aussi les concepteur·rice·s doivent prendre conscience que les façades végétalisées ne sont pas seulement décoratives mais servent des enjeux écologiques. À partir de là, on pourra peut être repenser les « *salissures* » comme l'état d'une végétalisation en cours. L'intérêt serait de penser le mur végétal comme un écosystème local à part entière. Ainsi, on pourrait considérer son évolution comme lente et sauvage car le rendu esthétique par des plantes exotiques se

1 « Accueillir le vivant : l'architecture comme écosystème » par ChartierDalix, Zürich, Park Books, 2019, 450 p.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

fait au dépend de l'intérêt de la biodiversité. L'enjeu principal est de trouver la balance entre ce que les habitant·e·s sont prêt·e·s à accepter et les intérêts biologiques de l'écosystème. C'est pourquoi les outils comme la pédagogie servent à « éduquer » le regard. L'architecture permet, elle, de mettre en œuvre les procédés structurels, matériels et esthétiques. Et enfin, l'acceptation admet la perte de contrôle.

En effet, les bâtiments végétaux ont la réputation d'être extrêmement coûteux en maintenance et suivi. Pourtant, le mur et la toiture de l'École de la Biodiversité ne demandent que peu d'entretien. Il est assuré par les enfants de l'établissement dans le cadre pédagogique ou par le services des espaces verts de la ville qui fauchent la prairie deux fois par an. « *En faisant le choix d'une maintenance réduite, nous privilégions l'observation, l'attention aux évolutions et la cohabitation plutôt que le contrôle sur la biodiversité* ». Les architectures utilisant des murs végétaux sont souvent face aux problématiques de l'habitant – logement social de Bonne – et du coût de l'entretien – Bosco verticale. L'un n'a pas les moyens nécessaires pour assurer le contrôle d'une faune et flore envahissante et non pensée, qui dérangent les habitant·e·s peu habitué·e·s à ces usages. L'autre est une vitrine utopique de ce qu'est le logement de luxe incorporant la biodiversité au cœur de son projet pour un public prêt à payer le prix. Mais ni l'un ni l'autre ne peut vraiment convenir à une architecture « cohabitationnelle » globale. Les aspects économiques, esthétiques, touristiques sont essentiels aux villes, il ne faut pas les rejeter complètement mais au contraire les utiliser à des fins louables – et non pas manipuler la « nature » en ville à des fins économiques. L'idée de mise à profit est dangereuse dans la société occidentale actuelle, où tout doit être utile et rentable, mais l'équilibre est à trouver entre sauvage et lucratif.

Grâce à l'étude approfondie des milieux écosystémiques, il est possible de proposer des aménagements bien pensés d'un point de vue écologique et du fonctionnement de l'écosystème. Dans le cas contraire, il peut y avoir des effets néfastes. Je prends l'exemple avancé par Olivier Ganne et Clarisse Paillard qui ont travaillé ensemble sur le projet de la ZAC Bottière Chenaie. Dans le cadre de l'urbanisation du nouveau quartier, il a été préconisé de rouvrir le ruisseau des Goarts qui était autrefois canalisé en souterrain. Les aménagements pensés

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT COUVRE AU DROIT D'AUTEUR

par le paysagiste ont conduit à une stagnation partielle et momentanée de l'eau. Ce qui, au premier abord, ne pose pas de problème. Dans un milieu, il peut arriver qu'un court d'eau peu alimenté stagne à certains moments. Dans ce cas là, on a observé une prolifération d'éphémères. En raison de l'absence de prédateurs naturels, le nombres d'insectes a explosé et les habitant·e·s ont retrouvé·e·s dans leurs maisons des centaines d'insectes. Bien que cela ait été très localisé et dans un court laps de temps, la municipalité a dû faire face à une levée de boucliers : « *on a plein de moustiques !* »[1]. Depuis, il n'y a pas eu de problème car le biotope s'est régulé mais si dès le départ, le projet avait été pensé non seulement dans le prisme de l'esthétique mais dans celui du fonctionnel, il n'y aurait pas eu cette prolifération. Lorsque l'on crée un milieu pionnier, certaines espèces en profitent, surtout les insectes, car leur cycle de reproduction est extrêmement rapide. C'est ainsi qu'on peut engendrer des problèmes ponctuels.

> *« Si on propose des aménagements bien pensés d'un point de vue écologique et du fonctionnement de l'écosystème local avec des espèces indigènes et des fonctionnements liés à la géographie, il n'y a pas de raisons de proliférations. » Clarisse Paillard – Nantes Métropole Biodiversité*

On conçoit d'un côté les bâtiments et de l'autre tous les espaces verts et paysagers. Le fait de réfléchir les deux aspects ensemble et en fonction de l'intérêt pour la biodiversité serait un grand pas. La prise en compte de l'environnement existant se passe généralement après la construction. Or pour préserver le maximum de biodiversité, il faudrait le faire dans les endroit sencore bruts pour maintenir les milieux originels. Malheureusement, il est bien plus facile de tout raser afin de tout reconstruire et replanter[2] que de travailler dans une logique de préservation du milieu. Pourtant, pour que l'écosystème retrouve un équilibre, en fonction des espèces réimplantées, cela va prendre du temps. Les biotopes encore existants se sont réglés en dizaines, centaines d'années. Plus on conserve les milieux en l'état sur le site, plus il y aura des espèces déjà présentes et adaptées qui vont recoloniser les espaces que nous allons créer à

1. tiré de l'entretien avec Oliver Ganne
2. principe du tabula rasa utilisé en urbanisme pour désigner le fait de faire place neuve, de ne rien conserver, en référence à l'expression « faire table rase » datant du xixe siècle

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

côté. Ces îlots sont appelés des réservoirs de biodiversité. Ils sont essentiels car, s'il n'existaient pas au cœur de la ville, les espèces ne pourraient pas se déplacer. Les cités n'offrent pas forcément de couloir écologique, et mis à part les oiseaux et certains insectes qui vont arriver par la voie des airs, le reste de la population animale va mettre beaucoup de temps à venir « coloniser » l'espace créé par les urbanistes et paysagistes. C'est grâce à leur conservation que le principe de corridor écologique ou de continuité en « *pas japonnais* »[1] va pouvoir fonctionner correctement. Il est beaucoup plus sûr de réfléchir en conservation que de penser la création d'un corridor artificiel biologique dont nous ne connaissons pas encore le fonctionnement réel. Nous voulons jouer aux apprenti·e·s sorcier·e·s de la vie sauvage. Le collectif PUMA le déplore dans son ouvrage sur la Carrière, « *à Miséry, on a détruit ce qui a mis vingt ou trente ans à générer pour créer un jardin consommable* »[2]. Ce qui constitue un paradoxe, c'est qu'aujourd'hui, on n'a jamais autant parlé du « retour de la nature en ville » et pourtant, nous n'avons jamais autant détruit les biotopes naturels au nom de ce virage vers la transition écologique. Les jardins sont « *offerts* » à la population en demande de verdure accessible. En raison de la densification et de l'urbanisation rapide des métropoles, les citadin·e·s ont assimilé cette notion de biodiversité contrôlée.

En effet, le square de l'île Mabon situé à deux pas de l'école d'architecture de Nantes pose question à beaucoup d'acteur·rice·s et d'habitant·e·s de la ville. C'est un projet d'aménagement de « *jardin spontané* », avec une végétation autochtone qui s'est peu à peu développée sur une friche de l'ancienne usine Alstom de l'île de Nantes et, depuis juin 2005, ce jardin « sauvage » a été aménagé en square. Il a été créé à partir, non pas d'un milieu vierge, mais d'un paysage embroussaillé, non maîtrisé et laissé libre par les pouvoirs publics. Ce qui se passe dedans est sauvage et malgré la tentative d'un parcours ludique formé par un caillebotis métallique et de plaques botaniques, cela est gênant pour beaucoup de gens qui se plaignent de la flore envahissante, qui cacherait des espèces indésirables. Pour Clarisse Paillard, « *on est devenu des*

1. tiré de l'entretien avec Oliver Ganne
2. « Carrière Miséry : destruction de la ville sauvage » par le Collectif Puma, à la criée, Rezé, 2019, 87 p.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

citadins » et quand on a la chance d'avoir un jardin, on aime se balader pieds nus dans une végétation maîtrisée. « *C'est à chacun d'essayer de ménager des espaces non gérés et des espaces bien entretenus* ». Selon moi, cela est valable à l'échelle de l'agglomération même s'il est difficile de faire accepter la part sauvage du monde aux riverain·e·s.

J'ai débuté la rédaction et les recherches sur ce sujet de mémoire avec l'idée d'y apporter des solutions architecturales et urbanistiques. Seulement, avec le recul, les expériences et les entretiens, je me suis rendue compte que la meilleure façon de préserver la vie animale dans nos villes c'est de préserver son milieu d'origine. Alors oui, ce n'est pas nouveau et, malheureusement, pour la plupart des villes, il est déjà bien tard pour cela. Mais pour ce qui est des espaces de friches, des zones non bâties et des lieux de transition, de non-maîtrise, d'appropriation et de liberté, il est encore temps de laisser place au sauvage au cœur des villes. Je ne parle pas de jardins et parcs aménagés, propres et bien tondus. Je parle de lieux où « la nature reprend réellement ses droits » et que nous laissons prospérer afin de pouvoir enfin créer, pourquoi pas, de nouveaux biotopes.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT PROTÉGÉ PAR LE DROIT D'AUTEUR

L'acceptation et la controverse

Afin de pouvoir appliquer ces modifications architecturales, même les plus discrètes, il est nécessaire « *que les humains soient prêts à accepter les non-humains dans ce qu'ils appellent leurs territoires* »[1]. Les critiques faites aux « *experts* »[2] sur les écoquartiers de Bonne[3] posent la question de la responsabilité des agenceur·se·s. Je me demande si les « *responsables* » cités par le journal sont bien ceux à qui ils pensent. Les architectes de ces logements sociaux ont tenté d'innover par des façades végétalisées au niveau des balcons, par un revêtement en lino écologique, par un nouveau type de ventilation en double-flux et d'autres alternatives aux habitats sociaux. Est ce pour un unique but économique ou de plus-value immobilière ? Lorsque le journaliste recueille les témoignages d'habitant·e·s, il fait face à un rejet de ces innovations : « *C'est magnifique, du lierre, on a du lierre qui pousse de partout. Il m'envahit mais bon c'est un mur végétal, il paraît que c'est très beau. Mais en attendant, il y a plein d'araignées, plein de bestioles. Ça fait franchement « crade ». Et toutes les petites bêtes qui vont avec... Donc moi, je mets du produit spécial, parce que franchement les araignées sur le balcon, super, quoi, c'est un peu flippant.* » Toutes les personnes ne sont pas prêtes à vivre en relation – en colocation – avec des bêtes de ville. Selon cet article, les écoquartiers ne sont pas adaptés aux habitudes et aux modes de vie des riverain·e·s. Cette tentative de changement est perçue uniquement sous le prisme de l'esthétique. Vincent Renaud relate ironiquement les propos de Madame G, qui témoigne de sa difficulté à accepter les insectes, par : « tout comme l'ensemble des habitants de ce nouveau bâtiment « *vert* », (madame G) ne semble décidément pas encore vraiment adaptée aux nouveaux bâtiments « *verts* » et à ses merveilles technologiques ». Il soutient que les « *experts* » et les urbanistes imaginent des innovations en inadéquation avec les modes de vie des citadin·e·s. Cela soulève une question : est ce que l'effort d'intégration du vivant doit venir des citoyen·ne·s ou des architectes-urbanistes ? C'est

1. « La ville déteste les animaux ? » par Philippe Gargov, Demain la ville, 2018, Youtube
2. « La vie en écoquartiers » par Vincent Renauld, l'OBS, 2016
3. écoquartiers implantés sur un ancienne friche de Grenoble

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

pourquoi, selon moi, la communication et la sensibilisation à ce sujet sont primordiales. Les hommes et femmes qui habitent la ville n'accepteront pas des évolutions qu'ils ne comprennent pas ou qu'ils voient comme futiles, sorties de l'imaginaire architectural-esthétique des concepteurs. Si les écoquartiers sont agencés sans « *le concours et le point de vue* » de ses habitant·e·s, la cohabitation sera vaine.

« L'effort humain va d'abord être d'accepter le changement de paysage de nos villes. » Nicolas Gilsoul

Gwendoline Monnier donne des réponses, « *des petits éléments qui sont importants à prendre en compte dans l'urbanisme* » qui, selon elle, peuvent faciliter la cohabitation entre humains et animaux en ville. Le fait de garder un sol le plus naturel possible est déjà essentiel à la circulation de l'eau et la vie souterraine. « *Est ce qu'on est obligé de mettre du béton partout ? Est ce qu'on ne pourrait pas garder des espaces de sol, par exemple sous les parkings ?* » Tant qu'il y a du béton, il n'y a pas de vie. La perméabilité des sols est une notion essentielle pour l'urbanisme transitionnel.

« Il y a des espaces de verdure souvent qui sont créés mais au final on a une pelouse qui est tondue toutes les deux semaines. Bon, pour la biodiversité c'est zéro, il y a rien là dedans. » Gwendoline Monnier - FAE

Il est primordial de laisser le temps aux plantes de faire l'intégralité de leurs cycles. Tous les insectes en dépendent. Ils vont pondre leurs œufs dans ces plantes. « *Il faut venir tondre une fois par an, fin septembre* ». Anya Ratnayaka, rejoint ses propos, ce sont de petites interventions, simples qui vont permettre de protéger ce qu'il reste de biodiversité. Cependant, il faut que le public soit prêt à accepter ces changements. La pédagogie est donc là pour participer à la grande part de communication, d'explication, de réponse aux questions de « pourquoi est-ce comme ça ? ».

Pour Jean Michel Michaux, « *l'animal est un problème politique* ». L'évolution des rapports entre les humains et les animaux peut indiquer de nouveaux conflits en gestation ou, au contraire, des solutions à venir. Face à l'apport de l'animal au bien être humain, les nuisances que celui ci engendre sont

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

minimes et peuvent être contrôlées. D'après lui, nous devons encourager la recherche afin de montrer l'intérêt psychologique de l'animal pour l'humain. « *Appréhender l'animal comme fait sociologique, économique, comprendre le comportement et le parti qu'on peut en tirer, explorer l'éco-biologie de ces êtres* », ces points pourraient permettre une meilleure acceptation des bêtes car chacun pourrait en tirer bénéfice. Cependant, dans une utopie, il faudrait, accepter l'animal pour ce qu'il est : un être sentient[1]. Cédric Stolz, auteur et enseignant en philosophie, parle d'une « *écologie totalitaire* »[2] qui réduit la valeur propre de certains individus à leur valeur relative à l'écosystème. C'est la vision écologiste la plus populaire et répandue aujourd'hui. Dans cette notion, on prend les êtres comme faisant partie d'un tout, ils auraient un rôle, une fonction dans un ensemble. « *Un individu est amalgamé dans une nature* ». La valeur relative que l'on donne aux animaux est en fait donnée à une espèce qui sert, qui est utile ou nécessaire à un écosystème supérieur. Si on suit cette idéologie écologiste, où chaque espèce doit être utile pour être protégée, les humains seraient donc nuisibles ? Ils ne servent aucunement la biodiversité, les écosystèmes, ils sont inutiles à l'écologie totalitaire. Pourtant, c'est grâce – à cause – de cette vision de la « nature » que l'humain se permet d'utiliser à son profit les autres êtres vivants conscients. C'est le danger de la valeur relative qu'on accorde aux animaux pour l'écosystème, on ne donne aucune valeur à l'animal comme un individu propre, sauf pour l'animal domestique[3]. L'espèce n'est pas considérée dans sa globalité mais comme un ensemble d'individus.

A partir de ce constat, il est plus facile de faire accepter l'animal dans la vie urbaine. En effet, pour reprendre les mots de Nathalie Blanc « *l'animal fait partie de la nature, sans ça, notre environnement serait une nature morte* ». Le rapport entre animal et humain est complexe. Selon le documentaire « *Bruxelles sauvage, faune capitale* », les habitant·e·s des villes sont divisé·e·s. Le fait de nourrir les animaux sauvages est un véritable acte

1. être sentient : qui sent et qui ressent et qui importe de l'importance à ce qui leur arrive, à l'inverse d'un être non sentient - les cailloux, les plantes.
2. « Le respect de la nature nuit aux animaux » par Cédric Stolz, conférence en ligne par PEA – Pour l'Égalité Animal, 26 avril 2020, 80min
3. Pour Nathalie Blanc, les animaux non désirés sont une masse, l'animal domestique, désiré est un individu

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

social pour certaines personnes. Ce geste est déconseillé par les spécialistes car il peut engendrer un déséquilibre. Certains riverain·e·s tentent une appropriation, un apprivoisement de la faune sauvage qui est dangereux pour l'être humain, comme pour l'animal et favorise une prolifération de certaines espèces qui à la suite, pose problème. Seulement, ce sont les urbain·e·s, le plus souvent isolés qui trouvent en l'animal libre la compagnie et le lien social pauvre en métropole et donne un but à leur vie. L'image du senior donnant des graines aux oiseaux dans les parcs est une marque de morosité sociale. Bien que les pouvoir publics tentent d'empêcher de nourrir les pigeons il est quasiment impossible d'interdire cette activité. La législation belge autorise l'entrée d'un renard dans une maison seulement si la porte est ouverte, pour éviter tout excès et captivité forcée. Il faut que l'animal soit totalement libre de ses déplacements. D'autres citadin·e·s, au contraire, ont peur de ce rapprochement avec cet animal sauvage, craignent des dégradations dans le jardin et les risques encourus par les enfants et les animaux de compagnie. Les oppositions créent des tensions au sein des villes et il est souvent compliqué d'instaurer une entente et un respect mutuel entre humains et non humains. D'après l'article de Usbeck et Rica, « *La ville sauvage, l'exode urbain des animaux* » il faut pourtant, se préparer à partager les rues avec des animaux sauvages, car ils sont de plus en plus nombreux à fuir forêts et campagnes pour fréquenter les zones urbaines. « *Invisible dans les rues de la capitale depuis les années 1990 – à cause de l'extension de la périphérie urbaine et des campagnes contre la rage – le renard a fait une réapparition remarquée dans les rues de Paris en 2012. Une quinzaine de spécimens ont ainsi été observés* » – or d'après le livre de N. Blanc on observe des renards depuis les années 80 – mais dans les capitales européennes, les mêmes observations sont faites sur différents animaux de campagnes dans les espaces verts de Berlin, Luxembourg, Bruxelles ou Londres.

« *Les renards parisiens et les sangliers berlinois seraient ainsi des parias, des exilés, des demandeurs d'asile* ». Ce qui pose problème aux humains, nous l'avons vu, c'est l'effet de masse, de rassemblement, de prolifération qui, dans l'imaginaire, renvoie à la saleté, aux dégâts matériels et à la perte de contrôle. La masse est une forme. On ne s'identifie pas à une « *vague* ». Or, si chaque espèce est vue comme une multitude d'individus avec leurs envies

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

propres, leurs besoins à satisfaire et leur vie « personnelle » à mener, il est plus facile d'accepter l'animal. Évidemment, tous les hommes et les femmes ne sont pas prêts à voir l'animal libre comme un individu sentient. Le fait de pointer l'utilité de chaque espèce à la vie économique, sociale et écologique de la ville demeure nécessaire. En alliant les deux visions, il sera possible de percevoir les bêtes comme des êtres affranchis, seuls décideurs du chemin à emprunter mais nécessaires à notre bien être humain. Comme le dit Nicolas Gilsoul au sujet des animaux dits « dangereux » par exemple les coyotes, « *le mieux est de les laisser et d'apprendre à cohabiter* ».

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

V - Parenthèse ouverte sur la ville de demain

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT PROTÉGÉ PAR LE DROIT D'AUTEUR

Analyse

Apprendre. Je pense que le sujet de la faune sauvage en ville est un thème en évolution constante. Nous l'avons vu pendant le confinement du fait du coronavirus, les animaux investissent chaque espace que nous leurs accordons. Terminer ce mémoire en écrivant une conclusion fermant la parenthèse de ce vaste sujet serait une hérésie. Tout est nouveau, tout est à apprendre. Je me suis lancée dans la rédaction avec l'idée de donner une ou plusieurs solutions à la question de la cohabitation entre humains et non humains. Je termine aujourd'hui en ayant encore plus d'interrogations. Ne faudrait-il pas croiser les fonctions, assembler les usages, hybrider les pensées, faire rencontrer les acteur·rice·s et les utilisateur·rice·s de l'espace urbain pour modeler la ville accueillante de demain ? Ces croisements de positions à partager, à débattre et en constante évolution peuvent être porteurs de projets bénéfiques.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Conclusion

La faune sauvage en ville est aujourd'hui, durant la crise du coronavirus, soudainement au cœur de l'actualité comme conséquence du confinement qui touche la quasi totalité de la planète. Les animaux sont au centre des débats à la fois comme origine du virus et comme unique effet positif de cette situation inédite. « La nature reprend ses droits » est la seconde phrase la plus écrite et prononcée par les journalistes après « restez chez vous ». Alors je me questionne sur le lien entre la présence d'animaux sauvages dans les villes et la contamination mondiale au Covid-19. Malgré la préoccupation sur la place du pangolin dans le monde, la chauve-souris est un animal significatif de la période. Bien que les recherches ne soient pas encore abouties et que des doutes persistent, ces être composites, à mi chemin entre le rat et l'oiseau, sont probablement – partiellement – à l'origine biologique de nombreuse maladies comme Ebola, le Sras, le Nipah et aujourd'hui le Coronavirus. Dans son émission Arte de février 2020[1], David Castello-Lopez souligne que ces mammifères sont souvent porteurs de virus sans en subir les symptômes. Mais si un contact se produit avec un être humain, la chauve souris peut transmettre le virus. Alors pourquoi, depuis les années 2000, l'humanité connaît davantage de maladies virales aux graves conséquences ? L'expansion des villes sur les habitats sauvages favorise la rencontre avec les animaux territoriaux qui viennent se nourrir dans les milieux habités et contribue à la mise en relation entre riverain·e·s et espèces animales sauvages. En Asie du Sud, les chauves souris vivant dans les forêts tropicales ont, habituellement, comme seul lien avec les humains, les moines demeurant dans les temples bouddhistes. Aujourd'hui, du fait de l'étendue des métropoles asiatiques et de l'exploitation agricole des zones forestières, les rencontres se font beaucoup plus régulièrement. En Europe, le tique, qui propage la maladie de Lyme, se retrouve également dans les espaces verts urbains. La solution serait de respecter le caractère non domestique de ces êtres et préserver les milieux naturels sauvages où évoluent les animaux.

1. « Pourquoi les chauves-souris transmettent des maladies ? » par David Castello-Lopez, Arte - 28 minutes, 2020

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

En France, le confinement a pour effet de rendre compte de la diversité des espèces cachées parmi nous. Le défi « *confiné mais tous aux aguets* » lancé par la LPO pour profiter de cette période de sédentarité afin de faire un recensement, permet à de nombreux·ses citadin·e·s d'apprendre à connaître les oiseaux de nos villes. Les humains – cherchant à tout prix à s'occuper l'esprit – sont prêts à observer ce qui les entoure, à lever la tête par la fenêtre. C'est le moment idéal pour lancer des activités comme celles-ci, à but pédagogique, afin de prendre conscience de ce monde invisible et ainsi, de le protéger. La réalité de ce « retour à la nature » est, cependant, plus complexe et n'a pas que des effets bénéfiques à court terme. Louis Sallé, responsable du projet migration à la LPO, explique que le principal problème des phénomènes de « *colonisation* » des villes observé à travers le monde, sont des événements éphémères. La présence réduite des humains pousse les oiseaux et mammifères, qui peuvent s'adapter très vite, à revoir « *leurs cartes des menaces* » et ainsi, faire irruption dans les rues, les places et les boulevards. Mais il ne s'agit pas de changements sur le long terme car dès le retour à la normale, les animaux vont de nouveau se « *reformater* » à leurs milieux d'antan avec la peur des humains dans les villes. La diminution de la pollution sonore aide également à diminuer l'anxiété des espèces sauvages et dans le même temps, nous aide nous, habitant·e·s des cités, à mieux percevoir les sons d'origine animale comme nous l'avons vu plus tôt dans le chapitre sur les villes. Cependant, un des effets réellement positif car il sera immuable, même après le confinement, c'est le fait que les périodes de reproduction se situent principalement entre avril et juin. La période de « *stay home* » intervient au moment opportun pour toutes les espèces vivantes dans des zones urbaines qui demandent du calme, font leurs déplacements pour chercher de la nourriture ou pour les migrations d'habitude interrompues par le trafic routier, le stress, la pollution – lumineuse et sonore.

Hors période de confinement, nous n'avons pas le recul nécessaire pour voir si il y a une vraie tendance de colonisation de la ville par les espèces sauvages. Car, oui, le sujet du « retour de la nature » était déjà – faiblement – présent avant la crise. D'un côté, selon Clarisse Paillard, il y a de plus en plus d'inventaires et, par conséquent, on recense davantage d'espèces. Mais cela ne signifie pas que leur nombre a augmenté en quelques années. La ville a toujours

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

été intéressante pour de nombreux animaux omnivores et anthropocènes. Les principales raisons de la présence d'animaux en ville sont dues à la présence de corridors écologiques qui sont, involontairement, de plus en plus développés en métropole, ce qui favorise aujourd'hui davantage la « nature » en ville. Tandis que, à l'inverse, la tendance des zones rurales à intensifier leurs productions, réduit considérablement ces couloirs de déplacements et réserves de nourritures. Le rat lui aussi subit nos changements d'habitudes. Depuis la fermeture des restaurants, il ne trouve plus assez à manger dans les villes du fait de l'arrêt de toutes les activités. La crainte des riverain·e·s est qu'il sorte de « *son monde souterrain* » pour envahir les rues « des humains ». Néanmoins, c'est une tendance de baisse générale de la biodiversité que l'on observe depuis de nombreuses années. Pour Gwendoline Monnier, même constat : « *on est unanime, il y a moins de biodiversité, il y a de moins en moins d'animaux* ».

Comment tirer parti du confinement ? Quelles leçons retenir de la place de la biodiversité en ville ? Et comment protéger la faune dont le nombre a explosé dans nos métropoles au lendemain du déconfinement ?

Il est essentiel de documenter cette période afin d'améliorer encore la gestion écologique qui s'est développée en ville plus qu'ailleurs. Il faut expliquer aux riverain·es pourquoi c'est important de laisser la végétation telle qu'elle est, libre, sauvage, haute et non entretenue. Beaucoup d'animaux sont en période de nidification, comme sur les plages des côtes, où les gravelots nichent sur les dunes habituellement occupées par les vacancier·ère·s. C'est important de ne pas détruire leurs habitats afin de préserver leurs portées. De plus, la période de migration arrive pour beaucoup d'espèces au milieu de la période de quarantaine, ce qui fait que beaucoup d'individus peuvent survivre cette année à ce mouvement périlleux. On peut donc espérer un nombre croissant d'animaux dans nos villes cet été. Pourtant à Nantes, pendant le confinement, on a observé les services des espaces verts de la ville couper les pelouses, – qui étaient interdites d'accès – élaguer les arbres des parcs – eux aussi inaccessibles. Les herbes hautes et les fleurs sauvages sont pourtant essentielles aux insectes urbains. Nous ne sommes pas encore dans la phase d'acceptation de ces détails sauvages dans nos villes mais on peut espérer

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

que ce moment de latence permette une prise de conscience, même infime, de l'importance du monde secret des animaux dans nos cités habitées.

« C'est intéressant de réfléchir à tous nos petits gestes du quotidien : où l'on laisse nos poubelles, ce que l'on mange et donc quels déchets on produit, où on choisit de vivre, comment on se déplace, etc. On commence seulement a comprendre comment tous ces actes ont des répercussions sur les autres espèces. » Darwin à la ville – L'évolution en milieu urbain, Arte

Une reconnexion entre la ville et la campagne est nécessaire pour retrouver un équilibre et il ne peut se faire sans cette intégration de la vie sauvage en zone urbaine. Les métropoles ont été trop longtemps hermétiques à la flore et surtout à la faune. L'intérêt pour la biodiversité en ville est très récent, les inventaires sont peu nombreux et incomplets. Mais le monde change et la frontière entre la vie sauvage et la ville se fait de plus en plus discrète. Les humains sont en demande de lien social et écologique. La conscience des hommes et des femmes est de plus en plus tournée vers une écologie intégrant la part sauvage du monde. La Terre n'appartient pas seulement aux mammifères bipèdes et ce constat n'est pas encore intégré par tous. Alors, il est important de porter notre attention sur l'acceptation de ces êtres non-humains parmi nous, de leurs redonner la place qu'on leur a retirée et redéfinir les principes urbains d'une cohabitation saine entre citadin·e·s et animaux « *car après le renard, la belette et la fouine, c'est au tour du loup de se rapprocher des portes de la ville. Un nouvel arrivant qui risque d'être moins bien accueilli que ses petits camarades* »[1].

« Il faut trouver des façons d'interagir avec la nature sans que cela soit toujours aux dépens des autres espèces, que nos villes deviennent accueillantes, que nos champs ne soient plus le théâtre des opérations d'un biocide permanent. Il faut savoir habiter mieux la terre, plus sobrement, avec davantage de bienveillance pour les vivants non-humains et de soin pour les paysages. Mais il faut peut-être accepter de se limiter, restreindre notre territoire. Ce livre n'est pas un plaidoyer contre la cohabitation, mais contre l'habitation totale. » Virginie Maris – La part sauvage du monde

1. « La ville sauvage, l'exode urbain des animaux » par Usbeck et Rica, Demain la ville, 2013

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A LE DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Bibliographie

Blanc (Nathalie), *Les animaux et la ville*, Paris, Odile Jacob, 2000, 232 p.

ChartierDalix, *Accueillir le vivant : l'architecture comme écosystème*, Zürich, Park Books, 2019, 450 p.

Dumont (Marc), D'Alessandro-Scarpari (Cristina), *La clé des villes*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2007 .-191 p.

Dreyer (Hugo), *Récits privés de la biodiversité en ville [MES] : usages et réalités au cœur d'un îlot de jardins nantais*, Frédéric Barbe, directeur d'études, Nantes, École nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2018.

Gilsoul (Nicolas), *Bêtes de villes*, petit traité d'histoires naturelles au cœur des cités du monde, Paris, Fayard, 2019

Hall (Edward T.), *La Dimension cachée*, Paris, Seuil, 1971, 253 p.

Klopfer (Peter), *Habitats et territoires des animaux : étude de l'utilisation de l'espace par les animaux*, Paris, Gauthier-Villars, 1972, 151 p.

Maris (Virginie), *La part sauvage du monde - Penser la nature dans l'Anthropocène*, Paris, Seuil, coll. « Anthropocène », 2018, 260 p.

Olive (Marina), *Petite éthologie urbaine [MES] : quelle place pour l'oiseau dans la trajectoire urbaine de l'île de Nantes ?*, Frédéric Barbe, directeur d'études ; Margaux Vigne, directrice d'études, Nantes : École nationale supérieure d'architecture de Nantes, 2019, 149 p.

Collectif PUMA, *Carrière Miséry : destruction de la ville sauvage*, à la criée, Rezé, 2019, 87 p.

Tinbergen (Niko), *(La) Vie sociale des animaux : introduction à la sociologie animale*, Paris, Payot, 1967, 186 p.

Tissot (Sylvie), *De bons voisins: Enquête dans un quartier de la bourgeoisie progressiste*, Paris, Raisons d'agir, 2011, 313 p.

Vernes (Jules), *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, Pierre-Jules Hetzel, 1879

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Filmographie - Vidéographie

André (Romain), *A priori sauvage*, court-métrage, La Polka, 2017, 24 min

Beauché (Guy) et Lafont (Sébastien), *Quand les animaux sauvages emménagent en ville*, Arte, 2018, 3 x 43 min

Brad Bird, *Ratatouille*, film d'animation, Pixar, 2007, 111 min

Crutzen (Bernard), *Bruxelles sauvage, faune capitale*, Zistoires sprl (Bruxelles, Belgique), 2015, 65 min

Devas (Fredi), *Planet Earth II - 6. Cities*, UK, BBC Natural History Unit, 2016, 58 min

Gargov (Philippe), *La ville déteste les animaux ?*, Demain la ville, 2018, Youtube

Gronemeyer (Martin), Kirst (Michaela), *Darwin à la ville – L'évolution en milieu urbain*, Arte Allemagne, 2019, 53 min

Koch (Rosie), Gockel (Roland), *Les renards de Berlin*, NDR Naturfilm, 2019, 43 min

Krebitz (Nicolette), *Wild,* drame social, Heimatfilm, Allemagne, 2016, 97 min

Les renards envahissent Londres, Invitation au Voyage, ARTE TV, 2018, 3 min

Quand les animaux s'adaptent à la ville, 28 Minutes , ARTE TV

Scott (Ridley), *Blade Runner*, film de science fiction, The Ladd Company, 1982, 117 min

Stoechlé (Tanguy), *Une vie de Grand Rhinolophe*, film documentaire, 2013, 49 min

Takahata (Isao), *Pompoko*, film d'animation, Studio Ghibli, 1994, 119min

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Articles

Bisceglio (Paul), *Are Cities Making Animals Smarter ?*, The Atlantic, 2018

Usbeck et Rica, *La ville sauvage, l'exode urbain des animaux*, Demain la ville, 2013

Usbeck et Rica, *La ville a toujours été accueillante pour les animaux*, Demain la ville, 2013

Conférences

Chartier (Frédéric) et Dalix (Pascale), *De la matière à l'espace*, Pavillon de l'Arsenal, 14 novembre 2019, 63 min

Fiévet (Daniel), Gilsoul (Nicolas), *Quand la faune sauvage arrive en ville* , Podcast, France Inter, Samedi 21 décembre 2019, 53 min

Michaux (Jean-Michel), *Stratégies d'adaptation au biotope urbain chez les animaux - Adaptation de trois espèces animales (chats, rats et pigeons) à la ville et leur contrôle*, Académie royale de Belgique, Collège Belgique, 19 Avril 2016, 78min

Stolz (Cédric), *Le respect de la nature nuit aux animaux, conférence en ligne par PEA – Pour l'Égalité Animal*, 26 avril 2020, 80min

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Les carcasses squelettiques façonnent l'horizon
et servent de nichoir aux oiseaux du même nom.
Celles qui bâtissent le lien de l'Atlantique à la Mer du Nord,
créatrices de refuge dans un monde abîmé.
Ces dames sauvages pourtant si dociles
obéissantes et jamais endormies,
prises au piège d'un monde caché
qu'aucun·e d'entre nous n'aurait imaginé.

Fascination révoltante des êtres que l'on ne regarde plus.
Arbres d'acier fièrement tenus
par des câbles tressés enlaçant les poutres
calquent les paysages de leurs silhouettes effilées.
À jamais restée secrète dans la forêt de fer
l'entrée du monde invisible n'est autre que l'enfer.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR